

UNIVERSITÀ DI PADOVA

Ist. di Fil. del Diritto
e di Diritto Comparato

14

C

138

iii-6188

III Q

142

REC 37319

F-ANT. V. C. 186.2



L'HOMME
DETROMPÉ.

D. Coster fecit.

L'HOMME
DETROMPÉ
OU LE
CRITICON
DE
BALTAZAR GRACIAN.

Traduit de l'Espagnol.

TOME SECONDE.



A LA HAYE,
Chez PIERRE GOSSE, & Compagnie.
M. DCC. XXV.

THOMAS
DETROIT
OUL
CRITICON
DE
BALDWIN GRACIAN

THE NEW YORK



LE
CRITICON
DE
BALTAZAR GRACIAN.



SECONDE PARTIE

De l'âge Viril.

CHAPITRE PREMIER

*La judicieuse Philosophie des Courtisans;
qui doit les guider dans l'automne de
leur âge.*

L'Homme , qui tous les 7. ans
change d'inclinations, change aus-
si de genie, lors que parcourant les
quatre âges dont la vie est composée, il
A 2 passe

LIBRARY
DE TRONP
OULE
CRITICON
DE
BATAVIA GRACIA

LIBRARY



LE
CRITICON
DE
BALTAZAR GRACIAN.



SECONDE PARTIE

De l'âge Viril.

CHAPITRE PREMIER

*La judicieuse Philosophie des Courtisans,
qui doit les guider dans l'automne de
leur âge.*

L'Homme, qui tous les 7. ans
change d'inclinations, change aus-
si de genie, lors que parcourant les
quatre âges dont la vie est composée, il
A 2 passe

passe de l'un à l'autre ; la moitié de sa vie
 s'écoule, avant qu'il ait appris ce que c'est
 que de vivre. On passe l'enfance dans
 une oisiveté causée par l'impuissance,
 & les génies les plus superieurs sont alors
 ensevelis dans une puerilité destituée de
 sens, qui n'est qu'un degré au dessus de
 la brute, & n'a d'autre avantage, que
 l'accroissement de la vie vegetative,
 qui lui est commune avec les plantes &
 les fleurs. Mais un tems vient que l'a-
 me sortant du berceau connoit sa sensi-
 bilité, tems propre à la joie, & aux
 plaisirs. Les divertissemens sont alors
 toute l'occupation des jeunes gens, qui
 n'ont encore aucune solide connoissan-
 ce ; leur genie ne les porte point encore
 aux actions serieuses & relevées, mais
 seulement à tout ce qui peut flatter leurs
 sens ; & leur goût depravé n'est sensi-
 ble qu'à la volupté. On arrive enfin,
 quoi que bien tard, à l'âge, qu'on doit
 appeller l'âge de l'homme, parce que
 c'est alors que l'homme sortant d'un
 profond sommeil raisonne, & refle-
 chissant sur soi-même ; se reconnoit
 doué d'intelligence : il estime l'hon-
 neur, il aime la gloire, il embrasse la
 vertu, il captive la bienveillance, il re-
 cher-

cherche la science, il se remplit de lumière, il enrichit son esprit des idées les plus sublimes & les plus nobles. La vie humaine est semblable au courant des eaux, & le perpétuel écoulement de nôtre être fait, pour ainsi dire, que nous mourons tous les jours : nôtre corps formé de la poudre tient beaucoup du neant. Nôtre enfance est une fontaine, qui roule sur le sable, une eau claire dans sa simplicité, qui forme de petits ruisseaux incapables encore de murmurer, renfermez dans des lits très-étroits, ornez de verdure. La jeunesse se précipite comme un torrent impetueux, qui dans sa course irreguliere choque & entraîne les cailloux, s'irrite contre les fleurs, s'élance & porte la terreur par la furie de ses flots rapides ; mais dans l'âge viril, paisible dans ses justes bornes, il paroît d'autant plus tranquille, qu'il a de profondeur : on le voit avec plaisir conserver la majesté de son cours, au milieu de ses eaux abondantes, toujours égal, sans aucun bruit. Il s'élargit avec gravité, il arrose les campagnes, fortifie les villes, & porte par tout les richesses & la fertilité ; mais,

hélas ! il vient se perdre dans les amertumes de la vieillesse. C'est là qu'il n'a plus sa beauté, ni la vivacité de son mouvement, ni son nom, ni sa douceur. C'est là que nôtre corps, comme un vaisseau usé, pouri, fait eau de toutes parts, dont il se trouve bien-tôt submergé; c'est là qu'à tout moment il est brisé par de furieux orages, flottant néanmoins jusques à ce que se heurtant contre l'écueil de la mort, il se précipite dans l'abîme d'un noir tombeau, scellé d'un oubli éternel.

Deux celebres pelerins Critile & Andrenius, engagez dans le pelerinage du monde, arriverent au Royaume d'Aragon, appelé par les Espagnols la bonne Espagne, & se trouverent dans l'embarras du chemin le plus difficile & le plus raboteux de la vie; ils se voioient alors au bout des plaines agréables de la Jeunesse, qu'ils avoient traversées, sans avoir fait grande attention aux beautez que la verdure & les fleurs presentotent à leurs sens; ils commençoient à monter la montagne pénible de l'âge viril, montagne escarpée, couverte de buissons, herissée d'épines, & d'une infinité de difficultez presque insurmontables.

tables. Andrenius s'efforçoit avec beaucoup de fatigue d'arriver au sommet, grimpant par les endroits les plus rudes, qui conduisent à la vertu, & quelque pénible que fût ce voiage, quoi qu'il fût tout en sueur, il ne laissa pas de s'avancer. Critile l'animoit par ses avis sages & judicieux, & lui faisoit comprendre; que s'ils ne trouvoient point de fleurs sous leurs pas; ils seroient recompensez par l'abondance des fruits dont les arbres étoient chargés. Etant arrivez où ils tendoient, ils se virent si élevez, qu'il leur sembloit qu'ils étoient maîtres de tout le monde, & qu'ils avoient toute la terre sous leurs pieds. Que pensez - vous, dit alors Critile, de cette nouvelle Région? peut - on respirer un air plus pur? Non, sans doute, répondit Andrenius: certainement, l'air est ici bien différent de celui qu'on trouve par tout ailleurs; si le tems nous le permet, nous ne ferons pas mal de nous y arrêter, & d'y prendre un peu de repos. Après cela, ils jetterent les yeux sur les chemins par où ils avoient passé pour se rendre en ce lieu: considerez, je vous prie, combien ce país que nous lais-

sons derriere nous, est aride, fangueux & destitué de tout agrément : sur tout si vous le comparez à cette charmante Province où nous allons entrer, ce seroit chercher un precipice, que d'y vouloir retourner. Regardons d'ici ces bas lieux, ne vous semble-t-il pas découvrir un abîme ? Jugez après cela, combien sont viles & méprisables les choses qui nous ont occupez par le passé : combien de pas inutiles, & qui ne nous ont procuré aucun avantage, n'avous-nous pas fait jusqu'à present ? C'étoit ainsi qu'ils moralisoient, lors qu'ils aperçurent un homme fort différent de tous ceux qu'ils avoient vû jusqu'alors : il étoit occupé à desillier ses yeux, pour discerner clairement ceux qui se presentoient à lui, n'étant pas satisfait de les voir confusement & en gros : il s'approchoit, & les autres l'envifageant de près, se convinquirent que depuis les pieds jusqu'à la tête, il étoit tout couvert d'yeux, & d'yeux très-perçans. Voilà, dit Andrenius, un curieux observateur ; Critile tout rêveur & tout étonné répondit, si c'est un homme, il n'est pas de nôtre espece, ou du moins
il

il n'est ni marié, ni berger, il ne porte ni sceptre, ni houlette; mais n'est-ce point Argus? Non, Argus étoit un homme de l'ancien tems, & ce n'est pas la mode aujourd'hui d'être si éveillé & si vigilant. Pourquoi non? répondit Argus, ne sommes-nous pas dans un temps où l'on ne sçauroit trop ouvrir les yeux? ce n'est pas même assez de marcher dans le monde avec une centaine d'yeux: combien de différentes intentions ne cache-t-on point dans ses entreprises, il faut du moins autant d'yeux, qu'on reconnoit de déguisemens. Je vous avertis donc qu'à l'avenir vous devez marcher, l'oeuil ouvert & dégagé de tout nuage, puisque jusqu'ici vous avez vécu en aveugles & comme des personnes endormies. Critile lui dit; toi qui regardes les objets avec cent yeux, ne t'occupes-tu jamais à contempler des beautés? Quelle vieille pratique, répondit-il, & qui m'engageroit à l'impossible? au contraire, j'évite de tout mon pouvoir la vûe des beautés, & je la défens à tous ceux qui sont bien avisés. Andrenius ravi de ces propos tâchoit de se faire des yeux, soit par envie, soit

par imitation. Argus le voyant faire lui dit; discernes-tu bien ce que tu regardes, car tous ceux qui regardent ne discernent pas. Je songe, répondit-il, à quoi pourroient servir tant d'yeux; car de ceux que tu as au front, tu peux voir ce qui se passe; de ceux que tu as derriere la tête, tu peux voir ce qui est passé: mais de quel usage sont ceux que tu portes sur le dos? Tu parles de bon sens, dit Argus, les yeux du dos sont pourtant les plus nécessaires, & ce sont ceux-là que Don Tibrique de Tolède preferoit à tous les autres. A quoi servent-ils donc? c'est qu'un homme considere ainsi fort bien le fardeau qu'il se met sur le dos, sur tout lors qu'il se marie, ou qu'il entreprend une affaire qui doit l'occuper entierement; c'est alors, qu'acceptant une charge, & qu'entrant dans les emplois, il doit bien en examiner le poids, l'envisager de tous côtez, le mesurer de toutes les forces, & voir si son dos est assez fort pour le porter: car comment un homme, qui n'est rien moins qu'un Atlas, se chargeroit-il de soutenir les voutes des Cieux, avec leurs Astres & leurs Etoiles? Un autre, qui n'est pas un Hercule, comment

s'inge-

s'ingereroit-il de repurger le monde de ses monstres? assurément l'un & l'autre plieroient sous le poids du Monde, & si le Monde n'avoit pas d'autres appuis plus solides, il tomberoit avec eux. Je sçai bien que si tous les hommes avoient ces yeux, il n'y en auroit pas un seul qui voulût contracter aveuglément des obligations qu'il ne pourroit pas accomplir: autrement il succomberoit sous un fardeau si insupportable. L'un se marie sans avoir de patrimoine, l'autre veut voler bien haut sans aîles. Qui voudroit s'engager dans un abîme, ou s'élever à un honneur qui lui tourneroit à honte? Pour moi, avant que de prendre une charge, j'ouvre bien les yeux du dos: car si on s'avise de les ouvrir seulement après s'être chargé du paquet, il ne faut plus s'attendre qu'à verser des larmes, & qu'à mille occasions de desespoir. Je voudrois bien, dit Critile, avoir aussi deux de ces yeux, non seulement pour ne me pas engager dans des affaires au dessus de ma portée, mais aussi pour n'entreprendre rien qui puisse accabler ma vie, & reduire ma conscience dans la détresse & dans l'angoisse. Tu as bien raison, dit Andrenius, ces yeux

sont très-bien placez sur le dos, puisque tous les hommes sont nez pour porter quelque charge: Mais à quoi peuvent être bons ces yeux qui sont sur les épaules, puisqu'elles sont si bien appuyées? C'est à cause de cela, dit Argus, car par là même, elles jugent de leur force & de leur fermeté; ne sçais-tu pas que tous les appuis du monde sont faux, & qu'on deguise ses sentimens pour mieux tromper? les parens sont les plus grands traitres que nous ayons; on ne peut pas même compter sur l'amitié de nos propres freres; maudit l'homme qui se confie à l'homme, quel qu'il soit: mais comment s'assureroit-on sur des amis & sur des parens, quand on ne peut pas même se reposer sur l'amour des enfans? Un pere est bien imprudent qui se dépoüille de ses biens avant sa mort; & celui-là ne rencontra pas mal qui disoit, qu'il vaut bien mieux avoir de quoi leguer à ses ennemis au tems de sa mort, que de se voir dans la necessité de demander à ses amis pendant sa vie. Dira-t-on qu'on peut au moins se fier à son propre pere? nullement. Combien voit-on aujourd'hui d'enfans qui ont été les duppes de leurs peres, com-
bien

bien de meres qui vendent leurs filles ? On trouve bien de faux amis chez qui l'on peut se retirer, mais vous n'y trouverez point un veritable accueil, ni une parfaite assurence. Toute l'amitié consiste dans des complimens trompeurs ; ils trahissent ceux qui s'attachent à eux avec le plus de cordialité, & ils laissent perir un homme dans la boue où ils l'ont eux-mêmes embourbé. A quoi sert la protection & l'appui pour faire un crime, si on ne se souvient pas de proteger en Justice, lors qu'il y va de perdre la tête ? Il y a un bon remede, dit Critile, il ne faut s'attacher à personne ; il vaut bien mieux vivre dans la solitude en Philosophe ; il n'y a point d'autre vie heureuse. A ces mots Argus se mit à rire, & repliqua ; quand un homme ne se soucie pas de chercher un appui, chacun le laissera vivre en repos. Il n'y a personne aujourd'hui qui soit mieux appuyé que celui qui ne veut point d'appui. Quand il surpasseroit tous les autres en merite, il sera bien tôt mis en oubli, lorsqu'il se tiendra dans un coin ; Quand il auroit plus de bonnes qualitez que nôtre Evêque Babastre, homme de bien, sans contredit.

A Z

quand

quand il seroit meilleur que le Patriarche même, quand il seroit plus vaillant que Dominique d'Egueva, & plus sçavant que le Cardinal de Lugo, il n'y aura personne, qui se souvienne de lui. C'est donc qu'on se fatigue trop pour trouver un appui qui soit bon, & à la fin tout aboutit à rien.

Croyez moi : cette attention des épaules est d'une grande importance, puisque c'est ainsi. . . . Je consens donc d'avoir les yeux des épaules, interrompit Andrenius; mais je ne veux point de ceux des genoux; j'y renonce dès à présent: ne sont-ils pas bien placez pour s'aveugler dans la poussière, & pour broncher continuellement? Helas, répondit Argus, que vous raisonnez mal! ce sont les yeux, qui sont aujourd'hui du plus grand usage, & qui sont les plus politiques. Ce n'est pas assez de voir à qui un homme fait la reverence, devant qui il flechit les genoux, quelle Divinité il adore, de qui il attend quelque miracle; il y a de vieilles images dont l'adoration est passée, on ne celebre plus leur fête, ce sont des figures mises à l'écart, & brouillées avec la fortune. Ces yeux ci sont destinez à bien viser

& à regarder bien droit, qui est celui qui triomphe des autres; ils servent à discerner celui qui est en credit, la mesure & la durée de son credit. En verité, dit Critille, ces yeux ne me déplairont pas; j'ai ouï dire, qu'ils sont fort estimez dans les Cours. Faute de ces yeux je ne fais que roder, c'est cette franchise qui me perd; mais tu ne me nieras pas, que les yeux de la jambe ne servent qu'à incommoder. Pour ceux qui sont sur les pieds, c'est pour voir où l'on marche, où l'on entre, & d'où l'on sort, & par quelle route ou par quel chemin; mais dans les jambes? pourquoi? C'est, dit Argus, pour prendre garde de ne nous pas entremêler parmi les pas de celui qui est plus puissant que nous. L'homme sage considere bien qui est celui à qui il s'attaque, & avec qui il se fait des affaires, il aperçoit bien les difficultez qui s'y rencontrent, il ne pretend pas partager avec lui ni le bien, ni le mal. Si Antius le fils de la poussiere, eut eu les yeux des jambes, il ne se seroit pas jetté entre les bras d'Hercule, & il ne se seroit jamais hazardé à lutter avec lui; & les Titans rebelles

au-

auroient-ils osé se broüiller avec le Jupiter d'Espagne? leur sottise opiniatreté a fait perir beaucoup de ces gens, qui, comme Prométhée, tentoient de voler des raions au Soleil. Un homme, pour bien vivre à besoin d'être armé depuis les pieds jusqu'à la tête, non seulement de petits yeux, mais aussi d'yeux fort grands, bien ouverts & fort éveillés; yeux sur les oreilles pour decouvrir tant de faussetez & de mensonges qui se débitent, yeux sur les mains, pour voir tout ce qu'il prend, & plus encore ce qu'il donne; yeux sur les bras, pour ne pas embrasser beaucoup de gens, & moins encore les presser; yeux sur la langue, pour regarder souvent ce qu'il doit dire, particulièrement quand il commence par ce mot *une*; yeux dans la poitrine, pour prendre garde à ce qu'il doit cacher; yeux dans le cœur, pour être attentif à bien choisir l'objet de ses inclinations; yeux dans les yeux même, pour bien observer comment ils voient. Il faut des yeux, & puis des yeux, & après tout cela des yeux encore. On doit tâcher d'être le grand Observateur, & le Voyant par excellence, sur tout dans un siècle où la frau-

de

de & la tromperie sont sur le Trône. Critille réfléchissant sur tout cela, s'écrie; mais que fera celui qui n'a que deux yeux pleins de mauvaises humeurs, qui le rendent presque aveugle, & qu'il ne peut même jamais tenir bien ouverts, petits yeux comme ceux des petits enfans? Ne voudrois-tu pas nous en donner deux de ce que tu as de trop? je pretens bien les acheter, car je sçai que personne ne donne plus rien aujourd'hui sans payement, si ce n'est Don Jean d'Autriche. Comment, dit Argus, des yeux de trop? il ne leur manque jamais de quoi voir: outre cela ils n'ont pas de prix, si ce n'est un seul, & c'est un des yeux du front. Mais que gagnerai-je avec un de ces yeux du front? répliqua Critille: Tu gagneras beaucoup, répondit Argus; n'est-ce pas un grand avantage de voir avec les yeux des autres? on voit alors sans passion & sans tromperie; & c'est vivre véritablement. Mais allons nous en, & je m'offre, avant de nous séparer, de vous faire gagner une centaine d'yeux, comme les miens; & ne vous en étonnez pas. car les yeux se communiquent, & s'attachent

tachent les uns aux autres , de même que le bon sens , quand on pratique ceux qui en ont. Critille lui demanda ; où veux-tu que nous allions , & que fais-tu dans ce monde-ci ? Je suis garde , dit-il , du Port de la vie , Port difficile , & de difficile abord. Chacun commence à passer par ce port dans l'enfance , & ils se trouvent au bout quand ils sont hommes. Le changement des enfans en hommes se fait bien moins sentir , que les filles ne sentent leur âge , quoi qu'elles le nient : & leur opiniâtreté est si grande , qu'étant bien avancées de l'autre côté du port , elles contestent encore comme si elles étoient au commencement de la vie ; mais laissons les , on nous appelleroit incivils de vouloir insister là-dessus davantage , & elles periroient plutôt que d'avouer une telle vérité. Tu es donc garde des hommes , dit Critille ; Oüï , répondit Argus , & sur tout des voyageurs : car ma vigilance empêche qu'on ne passe des marchandises de contrebande d'une Province à l'autre ; car il y a bien des choses défendues , qu'on ne peut pas passer de la jeunesse à l'âge mûr , plusieurs
étant

étant permises dans l'une, & défendues dans l'autre, sur de très-grievés peines, & d'autant plus que la marchandise est fort mauvaise : la jeunesse coûte cher à bien des gens ; & il y a peine d'infamie, quelquefois de la vie même, quand on la passe parmi de sots plaisirs : pour empêcher donc un mal si contagieux au genre humain, il y a des gardes qui sont toujours alertes, & qui font la ronde sur toutes ces avenues pour surprendre ceux qui sont hors du bon chemin. Je suis établi sur tous les autres : ainsi je vous avertis de prendre bien garde de ne porter avec vous aucune chose qui ne soit convenable à l'âge d'un homme fait : & si vous en avez, jetez les promptement, car, comme je vous ai dit, outre qu'elles seroient perduës, vous seriez affrontez venant à être reconnus, & certainement on vous en trouvera saisis, quelque cachées qu'elles soient, votre cœur même vous trahissant se manifestera par la couleur qu'il repandra sur votre visage. A ces mots Andrenius pâlit ; mais Critille crainte d'émotion, changea de discours, & dit : En vérité, cette montagne n'est pas si difficile à monter que je me l'étois figuré. C'est ainsi que l'imagi-

imagination grossit toujours les choses :
 mais quelle abondance de fruits l'on y
 voit ! Oüï ; répondit Argus , tout est
 ici dans sa maturité : on n'y a plus cette
 aigreur de jeunesse , cette fadeur d'igno-
 rance , cette insipidité de conversation , ni
 cette crudité de mauvais goût : on trou-
 ve ici tout dans la perfection. Ils mar-
 choient avec plaisir sous l'épais ombrage
 des meuriers. Les feuilles de cet arbre
 forment une ombre fort salutaire , dit
 Argus : elles ont une grande vertu pour
 faire passer la douleur de tête ; ces ar-
 bres ont été plantez ici par des sçavans
 de reputation , pour s'y délasser dans les
 voyages fatiguans de la vie. En effet ,
 à chaque petite distance on trouvoit
 des auberges destinées pour rafraichir
 l'esprit : elles avoient été faites aux dé-
 pens de la sueur des hommes illustres ,
 qui les avoient fondées d'une rente assez
 considerable de doctrine. On y avoit
 de quoi se regaler des Quintessences de
 Seneque , des mets divins de Platon ,
 du nectar d'Epicure , de l'ambrosie de
 Democrite , & de plusieurs autres Au-
 teurs sacrez & prophanes. Ainsi non
 seulement ils se remettoient de leurs fa-
 tiques , mais ils avançoient beaucoup
 dans

dans la veritable perfection de leur âge, surpassant tous les autres compagnons de leur course. Ils étoient déjà arrivez au beau milieu des hauteurs, lorsqu'ils découvrirent une maison bâtie sans beaucoup d'artifice, mais fort commode. Quoi qu'elle fût très-grande, elle n'avoit rien de somptueux; ses fondemens étoient profonds, & ses murailles épaisses; avec cela elle n'étoit pas bien haute, point de terrasse, ni de chapiteaux, ni de tours élevées pour y placer les girouettes; tout y étoit massif de pierres dures carrées, & taillées grossièrement. Elle étoit ouverte par bien des endroits pour y recevoir la lumiere: mais sans aucune grille, ou treillis de fer par devant, parce qu'on sçait que les cœurs les plus forts se rendent à la fin dans les fers même les plus durs: sa situation étoit detachée de toute autre pour y recevoir de tous côtez la lumiere. On voyoit avec admiration ses deux grandes portes toujours ouvertes: l'une du côté de l'Orient, par laquelle on entroit; & l'autre du côté de l'Occident, par laquelle on sortoit; & quoi que celle-ci semblât être une fausse porte, elle étoit pour-

pourtant la principale. Plusieurs entroient par la porte d'Orient, & il y en avoit quelques-uns qui sortoient par la porte d'Occident ; mais ce qui causa un étrange étonnement à nos voyageurs, fût qu'ils remarquerent que chacun sortoit tout autre qu'il n'étoit entré. Ceux qui entroient sans aucune pensée, sortoient tout pensifs ; les plus guais revenoient fort tristes : les foux paroissoient avoir beaucoup de prudence, les mutins étoient paisibles : pour les timides, qui à toute occasion pensent à la retraite, on les trouvoit fort résolus ; celui qui boitoit auparavant, marchoit droit ; celui qui donnoit tout au hazard, paroissoit avoir beaucoup de gravité. Andrenius surpris de voir une semblable nouveauté, & des changemens si étranges, dit ; hélas ! ce Caton-ci n'est-il pas celui qui tout à cette heure étoit un boufon ? c'est lui-même. Ce danseur, ce fauteur François, voyez-vous comme il est posé, & d'une severité Espagnole ? ne remarquez-vous pas ce fin & rusé Matois ? ce n'étoit qu'un stupide. Assurément Circé habite dans ce palais, & transforme les gens par des metamorpho-

phoses bien plus étranges que celles qu'on lit dans Ovide ; car cet homme qui étoit entré en Empereur Claude, on le voit changé en Uliſſes. Chacun en entrant agiſſoit, ſans conſiderer ce qu'ils faiſoient, avec une legereté ſurprenante, & perſonne à preſent ne fait rien qu'avec un grand jugement. Mais que vois-je ? on perd juſques à ſa couleur : non ſeulement elle eſt altérée, mais elle eſt toute autre qu'elle n'étoit ; car un blondin qui venoit d'y entrer, ſortit un moment après avec une barbe plus noire que du gais ; en un mot, on étoit tout autre depuis les pieds juſqu'à la tête, laquelle on ne tournoit plus legerement de côté ni d'autre, mais on la tenoit ſi ferme & ſi droite, qu'il ſembloit que chacun y eut fait entrer une livre de plomb : les yeux qui avoient été les plus égarez étoient devenus les plus modeſtes : les pas les plus dereglez ſe faiſoient avec beaucoup de meſure. On ne remuoit plus les bras ni en avant ni en arrière : & on portoit ſur les épaules un manteau bien ferré par devant. Il n'eſt pas poſſible qu'il n'y ait ici de l'enchantement, ſ'écria Andrenius. Affurément il y a quelque malefice de caché, He-
las !

las! répondit Argus, quel enchantement plus grand que trente années sur la tête? Telle est la transformation d'un âge à l'autre. Le peu de distance qu'il vous paroît d'une porte à l'autre, est pourtant une distance de trente lieues; sçavoir du premier âge de la jeunesse, jusques à l'âge de la maturité; c'est ici le passage. A la première porte, on laisse avec la jeunesse la folie, l'imprudence, l'inconstance, l'inquiétude, le ris, l'inconsidération, & la nonchalance: & à l'autre porte on gagne avec l'âge meur, la prudence, la gravité, la severité, la modestie, l'attention, & le soin de ses affaires: ainsi vous verrez que celui qui remuoit sa langue comme un traquet de moulin, parle si doucement qu'il semble donner audience: celui qui à tous momens tournoit sa tête en éventé, voyez le comme il est couvert d'un grand manteau: & l'autre qui avec le plumet sur le chapeau, étoit d'une cervelle éventée, n'a-t-il pas à cette heure l'esprit le plus raffiné du monde? Celui-ci qui compasse si bien ses actions, & qui est si réservé en ce qu'il doit dire, n'étoit auparavant qu'un étourdi. Remarquez bien celui-là

là qui entre avec les plumes sur les pieds, & vous verrez comment il sortira avec des pieds de plomb. Connoissez-vous les Valenciens ? les voilà tous Arragonois, marchant à pas comptez, parlant avec gravité, & inspirant le respect d'un seul regard. Voyant leurs actions si bien réglées, diriez-vous que ce sont les mêmes que nous voyions tout à l'heure ? Argus les pressoit d'entrer : mais ils lui dirent ; aprens-nous premièrement quelle maison est celle-ci ? Il répondit, cette maison est la Douane generale de tous les âges, il faut que tous les passagers de la vie comparoissent ici. On y déclare la marchandise qu'on porte : on demande le Certificat d'où l'on vient, & où l'on veut aller. Ils entrèrent donc, & à l'entrée ils virent un Tribunal, qu'on peut veritablement appeller *Arcopage* ; car le Jugement, homme d'un grand esprit, étoit le President : il avoit pour Assistans le Conseil, homme d'un grand raisonnement, & qui parle bien : Le Tems, homme d'une grande antorité ; l'Accord, qui est fort estimé, & le Courage, homme de grande execution. Outre cela il y avoit d'autres Seigneurs fort dis-

tinguez , qui avoient devant eux un livre de comptes ouvert. Andrenius étoit fort étonné , n'ayant jamais rien vû de semblable ; & toutes les personnes de son âge en étoient également surprises. Ils arriverent précisément dans le tems qu'on examinait certains voyageurs , & on leur demanda d'où ils venoient. Critile dit , nous venons de la terre , & nous retournerons en terre. Si nous sçavions d'où nous venons , disoit un autre , nous sçaurions mieux où nous allons. Plusieurs de ceux qu'on interrogeoit ne repondoient pas juste ; & la plus grande partie ne pouvoit rendre raison d'eux-mêmes. C'est ainsi , qu'en leur demandant où ils alloient , ils répondoient , où le tems nous conduira , sans songer plus loin qu'à suivre leur chemin , & qu'à tuer le tems : mais le President leur dit ; vous songez donc à tuer le tems , & moi je vous en détournerai bien : & il les condamna à la classe des gens qui ne servent que de nombre dans le monde. On demanda à d'autres pourquoi ils vouloient avancer ; ils répondirent , que c'étoit parce que contre leur inclination on les avoit chassés du pais florissant de la
jeu ,

jeunesse , que sans la violence qu'on leur avoit faite pour les tirer de là , ils y seroient toujours demeurez avec bien du plaisir : on les condamna à la classe des enfans. Il y avoit un Prince qui se plaignoit d'avoir fait trop de chemin , & qui pourtant étoit encore beaucoup en arriere de son prédecesseur , parce que s'étant diverti jusqu'alors dans les plaisirs de la jeunesse , il n'avoit pû songer à se faire estimer : il se chagrinoit de voir que dans un âge bien avancé il ne se trouvoit plus d'emploi convenable à sa Dignité : on le mit à la reforme de l'attente ; s'il n'aimoit mieux partager le commandement avec un autre : mais on l'avertit que ce seroit vouloir se perdre. Il y en eut qui dirent , qu'ils alloient à la recherche de l'honneur : beaucoup , qu'ils couroient après l'intérêt : quelques-uns aussi , mais en petit nombre , declarerent qu'ils prenoient le bon chemin pour devenir veritables hommes ; & ces derniers furent bien plus aplaudis par l'Audience , & remarquez par Critile. Sur cela les Gardes arriverent avec un grand nombre de passagers qu'on avoit saisis hors du grand chemin. Il fut ordonné,

que l'Attention, & l'Avisement les reconnoitroient aussi-tôt, & qu'on feroit une exacte recherche de tout ce qu'ils portoient avec eux. On trouva sur le premier certains livres qu'il cachoit soigneusement. On lût le titre, & on jugea d'abord que c'étoient des livres défendus par le Jugement, pour être contre la Pragmatique de la gravité & de la prudence. En effet c'étoient des livres de Contes & de Comedies. On condamna celui qui les portoit à la classe de ceux qui rêvent sans être endormis: pour les livres on commanda de les défendre à tous ceux qui sont véritables hommes, & qu'en attendant on les abandonnât aux valets, & aux servantes. De plus on ordonna que généralement toute sorte de Poësie en Langue vulgaire, sur tout les Vers burlesques ou d'amour, petits poulets, Chansonnettes, Rondeaux, seroient cédés aux jeunes Adonis. Mais ce qui surprit davantage, fut, que la Gravité même ordonna serieusement, qu'au dessus de trente ans, qui que ce fût, n'eût à reciter les Vers d'autrui, & moins encore les siens; sur peine de passer pour esprit foible, étourdi, & faiseur

feur de Vers. Quant à la lecture d'un Poëme Epique, Moral, ou même Satirique, pourvû qu'il fût en Vers Heroïques, on le permettoit à certains Messieurs de bon goût, mais qui pourtant n'ont point d'autorité; à condition que ces lectures se feroient sans témoins. C'est pourquoi on leur defendoit le public, jusqu'à ce qu'ils eussent digéré toutes ces puerilitez. Mais celui qui eut le plus de honte, ce fut un homme fur qui se trouva un livre de Chevalerie. L'Attentions'écria d'abord, vieux meuble de la boutique de quelque barbier! On le blâma fort, & on l'obligea de donner son livre aux Valets de chambre, & aux Apoticaïres. Pour les Auteurs de ces folies, on les condamna à être couchez dans le Catalogue des fous. On presenta une Requête pour suplier qu'on permît la lecture des Auteurs, qui écrivent contre les livres de Chevalerie en se moquant de leurs chimeres. La Prudence répondit, qu'on ne devoit permettre cela en aucune maniere, & que pour bannir une folie, il n'en faloit pas établir une autre; & que le mauvais usage de l'Imprimerie étoit un grand abus. Au lieu

donc de tant de livres inutiles, que les Libraires mettent en montre sur leurs boutiques pour amuser les fots, on ordonna de n'en vendre que de bons : comme sont ceux de Seneque, de Plutarque, d'Epictete, & de plusieurs autres, qui ont scû accorder l'agreable avec l'utile.

Ceux-ci en accuserent d'autres, qui également oisifs, mais plus criminels, passioient les journées à joüer. Ils s'excuserent, disant qu'ils ne faisoient cela que pour passer le tems : comme si perdre le tems, c'étoit le passer. On trouva sur l'un d'eux un jeu de cartes, & on le brûla sur le champ : car qui ne fait que le jeu a des suites fort fâcheuses, faisant perdre à ceux qui s'y passionnent, l'honneur, la modestie, la gravité, & souvent l'ame même ? Certains filoux, qui de pere en fils étoient brelandiers, furent attrapez : on les bannit, & on leur interdit biens, maisons, honneurs, pour tout le tems de leur vie. Tout ceci se passoit dans un profond silence, & tous étoient fort attentifs, lors qu'on entendit quelqu'un siffler, ce qui scandalisa tous les assistans, sur tout les Espagnols. On chercha qui se pouvoit être, & on trouva que c'étoit un François, Il fut chassé

chassé pour jamais du commerce des hommes. En même tems ou ouït jouer de la guitarre, instrument défendu par la sagesse. Le Jugement s'écria : Quelle folie ! sommes-nous parmi des hommes, ou parmi des baladins ? On chercha ce joueur, & c'étoit un Portugais. Chacun s'imaginait qu'on le condamneroit à l'estrapade : tout au contraire on le pria (car ces Messieurs veulent être priez) on le pria, dis-je, de jouer quelque air. On eut de la peine à le faire commencer, mais plus encore à le faire taire. Tous prirent plaisir à l'entendre, même les Ministres les plus severes de la Reforme. L'on défendit ensuite à toute personne qui passoit de la jeunesse à l'âge mûr, de ne jouer d'aucun instrument, ni chanter des airs ; mais qu'il leur étoit permis de se divertir à écouter, ce qui leur donneroit autant de plaisir, & ils n'en conserveroient pas moins leur gravité.

On étoit fort exact à reconnoître les passans ; & les Gardes en dépouillerent quelques uns qui sembloient avoir peur. Aussi trouva-t-on sur l'un d'eux le portrait d'une Dame : il demeura d'autant plus confus, que tous les sages en fu-

rent scandalisez; ils ne daignerent pas même regarder le portrait. Celui des Gardes qui l'avoit le mieux examiné, dit, j'en ai beaucoup d'autres semblables que j'ai pris à des passans il y a peu de jours. Il en montra une douzaine. C'est, dit le President, qu'il ne faut qu'une femme pour corrompre cent hommes; qu'on les rassemble, & qu'on les jette parmi la fausse monnoye. Ensuite on fit une severe remontrance à celui sur qui le portrait s'étoit trouvé, & on lui dit, qu'il étoit honteux pour un homme de son âge de s'amuser à ces sortes de fadaïses: que c'étoit aux jeunes gens d'être amoureux, de passer & de repasser cent fois par la même rue, & de demeurer plantez des heures entieres contre les murailles, pour regarder fixement les fenêtrés de leurs belles.

Tout le monde se prit à rire, & ce fut parce qu'on amenoit un homme qui portoit une *branche d'arbre* à la main. On s'informa qui il étoit, lors qu'on fût qu'il n'étoit ni Medecin, ni Etudiant de Valence, mais un franc fou: l'Attention le mortifia, en lui reprochant ses folies,

folies, * *pour marque desquelles il portoit cette branche.* En voici un autre tout-à-fait particulier : assurément il n'a pas la mine d'un innocent ; mais pourquoi tient-il ses yeux attachés à son chapeau ? dit l'un des Juges : On aperçût un petit miroir attaché au bord du chapeau, & on jugea de là qu'il étoit un des grands successeurs de Narcisse. En voici un qui se vante de la sagesse de Caton, & d'être fin politique. Chacun le considéra depuis la tête jusques aux pieds, & aiant remarqué que son pourpoint étoit verd (couleur qui déplaît à la sagesse) tous opinerent, qu'il meritoit d'être dépoüillé, pour l'obliger à changer d'habit. On le fit sortir, de peur de scandaliser l'assemblée, & on le mit entre les mains *du Nonce de Toledé, afin qu'il lui donnât l'absolution de cette faute.* Mais que ce fut une chose curieuse d'en voir un autre, qui dessous une soutanne noire portoit des calçons garnis de rubans de couleur ! On lui ordonna pour sa punition de relever les pans de sa soutanne jusques à la ceinture.

B 5 re,

* Les Espagnols disent *ramo de Locura*, qui veut dire en François *un grain de folie.*

re, afin que chacun vît son égarement. Il fut de même conclu, qu'on ne porteroit plus le chapeau sur l'oreille; de peur que la cervelle ne s'éventât côté découvert; qu'on ne se mireroit plus dans son ombre, & qu'on ne regarderoit point ses pieds, comme font les Pans. On défendit les plumets, & les rubans, à l'exception des soldats, à qui il fût permis d'en porter la première fois qu'ils iroient en campagne. On livra toutes les bagues aux Medecins & aux Clercs, parce que les Clercs ensevelissent ceux que les Medecins font mourir.

Après cela on passa à la réforme generale de tous ceux qui changent d'état. La première chose qu'on fit fût de dépouiller tous ceux qui étoient là, & de leur ôter la livrée de la jeunesse, & le poil follet qu'ils avoient au menton. On les couvrit d'un poil noir depuis le tour des sourcils jusqu'à la poitrine: & on leur teignit le front d'une couleur bafanée, pour marque du fouci qu'ils devoient avoir. Outre cela on mit un cadenas sur la bouche de chacun, & un œuil dans chaque main. De plus on ordonna, que dans la suite chaque per-
sonne

sonne auroit le double visage de Janus, des jambes de gruë, des pieds de bœuf, des oreilles de chat, des yeux de linx, le dos du chameau, le nez du rinoce-ros, & la peau de la couleuvre. On en vint après à la reforme du goût, & l'on défendit l'usage des douceurs, sur peine d'être traitez comme les petits enfans. L'apetit qu'on devoit avoir étoit des choses relevées & piquantes; on en arrêta un qui avoit des sucades dans ses poches, & on lui dit de se mettre une bavête sous le menton, avant de manger. On porta promptement les mains à la bouche d'un homme qui mangeoit du fruit, pour le lui arracher, & on lui fit prendre d'abord de l'amertume pour contrepoison. Le sel y est en grande réputation; plusieurs sçavans s'en servent pour garantir leurs ouvrages de la corruption. L'on y est si fort dégouté des douceurs, qu'on ne peut plus souffrir le Panegirique de Pline: Il n'y a rien de plus rassasiant que la plupart des Sonnets de Petrarque, & de Boscan. N'y en a-t-il pas qui appellent Tite Live du jambon trop gras; & qui sont entièrement dégoûtez de nôtre Espagnol Zurita?

Voici donc un abrégé des regles de la reforme. Chacun doit avoir le goût bon, & sçavoir discerner ce qui est digne de louange, sans s'arrêter au rapport des autres, ni s'attacher au sentiment d'autrui. Si vous demandez à celui qui parle par la bouche d'autrui, quelles sont ces qualitez dignes de louange, il demeure confus, ne sçachant que répondre: au lieu que si vous jugez par connoissance de cause, vous êtes en droit de soutenir ce que vous avancez. On doit toujours tâcher de converser avec des hommes faits, & qui pensent plus qu'ils ne disent. On permet dans la conversation quelques petits contes divertissans, pourvû qu'il n'y entre rien de sale, & qu'on en puisse tirer un sens moral. On approuve quelquefois la promenade en compagnie de ses propres pensées. Quoiqu'on porte l'épée, on peut pourtant aimer les lettres, & se faire un plaisir de la lecture des bons Auteurs; ce sont les amis dont nous pouvons jouir à toute heure. Pour cet effet il faut se faire une Bibliotheque bien choisie, remplie des Auteurs les plus celebres, & les plus sçavans. Ce seroit fort mal fait de mê-
ler

ler un ignorant parmi des hommes illustres. Mais quand il s'agit de faire un choix, on doit toujours preferer le jugement à l'esprit. Enfin il faut se faire connoître homme en tout : dans les paroles, & dans les actions ; jugeant mûrement de toutes choses ; parlant avec solidité ; ayant une gravité mêlée de douceur ; agissant toujours avec une honnête franchise, & faisant bien plus d'état de la bonne tête, que de la belle taille. Qu'on se souviene qu'Euclide, ce grand Maître des proportions, a donné aux petits enfans le *Point*, aux adolescens la *Ligne*, à la jeunesse la *Superficie*, mais aux hommes faits la *Profondeur*, & le *Centre*. Voilà les preceptes qu'il faut rigoureusement observer pour devenir hommes, les regles & les conditions necessaires pour se faire estimer tels. L'Attention, priée par le Jugement, les lut à haute voix. Ensuite Argus oignit nos deux Pelerins d'un baume fait d'une essence composée d'yeux d'aigles, & de linx, & de cœurs de Heros. Cela fait, ils se sentirent aussi tôt une vigueur extraordinaire, & tellement accompagnée de Prudence, qu'ils en devinrent invulnérables, com-

me Roland le devint autrefois par enchantement. Il leur sortit au même instant de tout le corps une centaine d'yeux vifs & perçans, qui pleuroient auparavant pour des bagatelles & pour des sottises de jeunesse. Ces yeux étoient si pénétrants, que les objets les plus éloignés étoient à leur portée. En cet état on permit à nos voyageurs de poursuivre leur chemin pour devenir hommes. Pour se mieux connoître ils entrèrent chez eux-mêmes; Après ils se remirent en chemin. Argus voulut être du voyage: ce n'étoit pas pour leur servir de guide; car dans l'état où il les avoit mis, ils n'avoient plus besoin de conducteur; c'étoit seulement par amitié. Ils monterent tous ensemble à l'endroit le plus élevé du port; c'est là où ils trouverent la porte qui les conduisit dans un nouveau Monde. Ils s'arrêtèrent, pour considérer à loisir une des plus belles vûes, & des plus étendues qui se trouve dans tout le voyage de la vie.

CHAPITRE II.

Les Prodiges de Salastane.

UN Courtisan, qui n'étoit pas accoutumé à mentir, (chose assez rare) racontoit, qu'un jour trois Dames belles, modestes, & d'un port majestueux, telles enfin qu'on les auroit prises pour les trois Graces, entreprirent d'entrer dans le palais d'un grand Prince, & d'aller ensuite dans les autres Cours. La premiere avec un visage charmant, & des cheveux admirables ornez de fleur odoriferantes en forme de guirlande, & habillée d'une robe verte, en broderie d'or & de perles, s'approcha de ce palais avec un air de gayeté propre à rejouir tout le monde. Mais si tôt qu'on la vit paroître on ferma toutes les portes, & même les fenêtres, & l'on boucha toutes les avenues. Ce fut donc en vain qu'elle tourna de tous côtez, puisqu'elle n'y pût jamais entrer. Son deuil fut extrême, & changeant sa gayeté en melancolie, elle ne fit plus que pleurer. La seconde également belle & sage, se moquoit du peu d'adresse

dressé de sa compagne. Va, disoit-elle, tu n'as point d'artifice : regarde de quelle maniere je vais m'y prendre pour trouver entrée. Elle mit donc en usage tous les moyens possibles pour s'introduire. Mais rien ne lui réussissoit ; car d'abord qu'on apercevoit son visage, quelque agréable qu'il fût, chacun se le figuroit fort laid, & on lui fermoit non seulement les portes & les fenêtres, comme à la premiere, mais même on se fermoit les yeux pour ne la voir pas, & les oreilles pour ne l'ouïr point. Oh, que vous avez de malheur ! dit malicieusement la troisiéme. Voiez comme je m'introduirai dans ce palais par la porte de la faveur : car c'est la seule porte par laquelle on puisse y entrer. Il sembloit d'abord qu'elle y eut trouvé quelque accès par sa bonne grace, & par sa complaisance ; mais elle y fut trompée, & obligée de se retirer tout en colere. Toutes trois donc bien mortifiées d'avoir manqué leur coup, vantoient (comme c'est la coutume) leur merite en deplorant leur malheur. Un Courtisan, mû de curiosité, s'approcha d'elles avec beaucoup de flaterie, & leur don-

nant

nant d'abord bien des louanges, leur apprit le desir qu'il avoit de sçavoir qui elles étoient: que pour le palais, qu'elles confideroient, il lui étoit fort connu, puisqu'il y entroit tous les jours. Je suis, dit la premiere, celle qui donne à chacun les bons jours, mais la plûpart les refusent, & empêchent même les autres d'enjouir. Je suis celle qui fait ouvrir les yeux aux hommes. Je suis celle que tous les malades desirent, & que tous les méchans craignent. Je suis la mere de la vie, de la joie, & de la gayeté, l'épouse si fameuse de Titan; & il n'y a que peu d'heures que j'ai quitté mon cabinet de nacre de perles. Vous êtes donc Madame Aurore, dit le Courtisan, je ne m'étonne pas que vous n'ayez point trouvé d'entrée dans le palais du Prince, où il n'y a jamais d'heures agréables, mais toutes fâcheuses. Il n'y a point là de matin, il y fait toujours soir: l'on n'y trouve jamais d'aujourd'hui, mais toujours du lendemain. Je vous conseille donc de ne faire point de nouvelle tentative pour entrer dans cette maison. Toute éclairée que vous soiez vous n'y trouverez jamais de jour. Il se tourna vers la seconde, qui

qui le prevint en lui disant: Navez-vous point ouï nommer cette bonne mere d'un méchant enfant? c'est moi-même, continua-t-elle, & cet enfant s'appelle la haine. Quoique je sois fort bonne, les enfans même me haïssent. Je suis celle qui brille comme la lumière; & s'il en faut croire Lucien, je suis la fille, non pas du Tems, mais de Dieu même. Si vous êtes la Verité, dit le Courtisan, comment pretendez-vous des choses impossibles? Vous entrer dans les palais! Vous auriez grand tort de vouloir y penser. A quoi croiez-vous que servent tant d'armes attachées à leurs portes? elles ne sont pas là pour la crainte des trahisons, je vous assure, mais pour vous en empêcher l'entrée. Croiez-moi, dès à present renoncez pour toujours à cette entreprise. Alors la troisième, d'un air doux & agréable, qui touchoit le cœur: Je suis, dit-elle, celle qui remplit le monde de felicités: car parmi le bonheur de la vie, il y a bien des traverses. Mais avec moi tout est dans la perfection; l'honneur, le plaisir, & le profit s'y rencontrent. Je n'ai de commerce qu'avec les bons, car parmi les me-
chans

chans, comme dit Seneque, je ne suis ni veritable, ni constante. Mon nom derive de *l'Amour*, ainsi j'habite dans le cœur qui en est le siege. Ah je vous connois à present, dit le Courtisan; Vous êtes donc l'Amitié, qui a l'esprit aussi doux, que la Verité l'a severe. Cependant quoi que vous soiez bien flateuse, les Princes ne vous connoissent point. Sçavez-vous bien ce qu'Alexandre disoit de soi-même? *Le Roi a quantité d'Amis, mais Alexandre n'en a pas un.* Vous pretendez unir deux choses entierement oposées, l'Amitié, & la Majesté. Croiez moi, Mesdames, passez toutes trois votre chemin, & vous en allez. Vous, Aurore, aux Ouvriers; vous Amitié, a ceux, qui sont entierement égaux: pour vous, Madame la Verité, où? je n'en fais rien. Argus racontoit, chemin faisant, cette histoire a nos deux pelerins, & les assura qu'il l'avoit aprise de la bouche même du Courtisan dans l'endroit où ils étoient, & que c'étoit pour cela qu'il s'en étoit souvenu.

Ils étoient déjà parvenus au port de l'âge viril, où il y avoit une hauteur d'où on pouvoit découvrir tout le reste

ste

ste de la vie humaine; ce qui leur étoit
 autant important qu'agréable. De là
 ils decouvroient des païs où ils n'a-
 voient jamais été : comme sont ceux de
 la valeur & du sçavoir, & les deux
 grandes provinces de l'honneur & de la
 vertu. Les terres du pouvoir & de
 l'assurance, les Royaumes fort éten-
 dus de la fortune, & de l'autorité :
 Lieux où les veritables hommes sont
 ordinairement leur sejour. Tout leur
 parut étranger, & bien leur prit d'a-
 voir cent yeux, puisqu'ils les emploie-
 rent tous à considerer ces nouveautez.
 Voyons, dit Critile, toutes les beau-
 tez de ces provinces, & remarquons ce
 qu'il y a de plus rare. Et parce
 que, comme j'ai dit, on voyoit d'un
 bout du monde à l'autre, & depuis les
 premiers siecles jusqu'à present, il
 commença par les plus reculez, & dit :
 Quels sont ces bâtimens si fort éloignez,
 qu'à peine les aperçoit-on, & qui
 pourtant sont élevez d'une magnificen-
 ce si grande? Argus qui pour les in-
 struire leur rendoit raison de tout, re-
 pondit : Ce sont les sept merveilles du
 monde. Merveilles? s'écria Andrenius.
 Se peut-il que cette statuë qu'on voit
 parmi

parmi elles, ait été une merveille? Oui, dit Argus, car elle a été le Colosse du Soleil. Quand ce seroit le Soleil même, reprit Andrenius, je ne le sçau-rois admirer, puisque ce n'est qu'un Soleil en figure. Mais ne semble-t-il pas, que cette autre merveille soit un tombeau? Oui: ne voyez-vous pas, dit Argus, qu'il est fait de marbre & de jaspe? & c'est une femme qui l'a fait bâtir. Voilà quelque chose de rare, répondit Critile. Je connois des femmes qui voudroient elever un Mausolée à ce prix là, non seulement de porphyre, mais de perles d'Orient, & de Diamans. Il est vrai; répondit Argus, mais la Reine qui fit bâtir ce Mausolée donna un modele de fidelité: car on dit que comme une tourterelle, elle pleura, & gemit jour & nuit auprès du tombeau de son Epoux.

Laissons à present les antiquitez, dit Andrenius: n'y a-t-il point de merveilles modernes? Le monde d'aujourd'hui ne fait-il plus de miracles? Je crains bien que non, & qu'il n'en soit comme des hommes qui vont toujours en diminuant, & qui à chaque siècle diminuent d'un doigt; & si cela continuë,

nuë ils ne seront bien-tôt que des marionnettes, & deviendront à la fin des atomes. Je conclus donc que les cœurs degenerent de même: & c'est pour-quoi la disette des grans hommes regne aujourd'hui: on ne void plus de ces Conquerans du monde, de ces Fondateurs de villes, auxquels ils donnoient leurs noms. Où trouverons-nous à present un Romulus, un Alexandre, un Constantin? Hola, répondit Argus, on trouve aussi quelques merveilles toutes nouvelles dans nos jours; mais elles ne paroissent plus telles quand on les regarde de trop près. Au contraire, dit Critile; quand on regarde les choses de près on en découvre mieux toutes les beautés. Tu te trompes, répondit Argus, quand il s'agit de louer une chose, on voit bien autrement par l'esprit, que par les yeux. Regardez donc attentivement ces aiguilles élevées & brillantes *sur la grande tête du Monde*. Comment cela peut-il être, puisqu'elles sont situées entre les pieds de l'Europe, la jambe tout le long de l'Italie, & les pieds au milieu de la Mer Méditerranée, & de Naples? Celle, répondit Argus, qui te semble être entre les pieds de la terre,

terre, à bien juger est un Ciel. C'est la Maîtresse de tout le monde ; c'est Rome la sainte, toujours triomphante par sa valeur, par sa grandeur, & par son Empire : Cour Roiale où l'on fait les veritables hommes, qui se partageant ensuite par tous les endroits du monde, font que toutes les autres Villes ne sont que des *Colonies de sa politesse*. Les Obelisques que tu vois élèvez dans ses places, sont autant de merveilles modernes qui meritent ton attention. Car tu dois remarquer, que quelques hauts qu'ils soient, il s'en faut beaucoup qu'ils n'atteignent aux éminentes vertus de ses Seigneurs. Aprens-nous, je te supplie, dit Critile, ce que ces Heros très-sçavans ont voulu nous apprendre, en élevant ces Obelisques au dessus des nuës ? Car je m'imagine que par là ils ont voulu nous faire remarquer quelque mystere. C'est, répondit Argus, qu'ils pretendirent par là joindre la terre avec le Ciel. Cela sembla impossible aux Césars, & eux pourtant en sont venus à bout. Mais que regardes-tu ainsi attentivement ? Je regarde, répondit Andrenius, qu'en chaque Province il y a quelque chose de remarquable.

ble. Je confidere cette *Cour Amphibie* qui n'est ni fur mer, ni fur terre, & qui est toujours chancellante. Est-il possible, dit Argus, qu'en cela tu ne remarques pas la politique de Venise? C'est par là qu'elle se maintient, comme disoit le vaillant Duc d'Osborne. C'est *son grand Canal* si renommé, par lequel elle attire à soi toute la Mer.

Critile tourna ses yeux vers le milieu de l'Espagne, & dit: N'y a-t-il pas aussi quelque merveille dans ce Roiaume? Quelle est cette superbe Ville dont le sommet semble menacer le Ciel? C'est sans doute Toledé, qui orgueilleuse de son ancienne sagesse pretend surpasser les Etoiles. Mais je voi une machine bien extraordinaire, qui fait monter les eaux basses du Tage jusque par dessus les plus hautes murailles. C'est la machine très-celebre de *Javanel*. De quoi s'est-on avisé, dit Andrenius, puisque, comme il arrive de toutes les choses qu'on travaille avec beaucoup d'artifice, cette machine a bien plus couté qu'elle n'a jamais rendu de profit? Ne croyez pas cela, dit Argus. Remarquez bien, & vous verrez que l'on attire avec cette machine

ne par certains rivaux *la Riviere même de la Plata* (où l'on pêche les perles) & l'une & l'autre Mer avec les richesses immenses des deux Indes, jusques au Palais du Roi d'Espagne. Mais demanda Critile: comment nommez-vous ce Palais, qui parmi tous les autres de la France est couronné de fleurs d'or? Grande maison, grande maison, s'écria Argus, c'est où est le Trône Royal du Roi très Chrétien dans sa grande Ville de Paris. On l'appelle le Louvre. Le Louvre? Que ne l'appelle-t-on plutôt le Ciel du Mars très-Chrétien, la demeure de la Fortune & du Bonheur, le jardin des lis d'or? On le nomme Louvre, dit Argus, parce que c'est là qu'on a tenu des lacqs, & on a attrapé les Loups rebelles vêtus de peau de brebis, sçavoir les heretiques. Et cet autre palais si magnifique à qui est-il? dit Andrenius. C'est la maison de la lumiere, qui se communique à tous sans rien perdre de sa splendeur. Seroit-ce le Palais Royal de l'Auguste Ferdinand troisième? ce grand Empereur qui repand aujourd'hui par tout le monde la clarté de ses exemples. Peut-être est-ce le Palais de Jean Casimir de Pologne, Heros

de la Religion, qui seul s'est vaincu soi-même en triomphant de toutes ses passions. Ce Palais de lumiere merite que le Soleil même y fasse sa demeure. Et c'est par cette raison, reprit Argus, que l'immortelle Virtelia, Reine de toutes les Reines, y habite. Pour suivre une bonne route, vous devez adresser vos pas vers ce lieu-là. Je m'y en vais dès cette heure, dit Critile. Et bien, ajouta Argus; vous verrez que quoi que tout y soit magnifique & éclatant, il n'est pourtant pas encore digne d'être la demeure d'une si grande beauté.

Ils se divertissoient par ces agréables remarques, lors qu'ils virent venir vers eux un valet, qui les ayant abordez leur dit mille biens de son Maître: (chose fort rare) & leur ayant demandé lequel d'entr'eux étoit le veritable Argus (car on ne pouvoit plus les distinguer) Que me veux tu? répondit celui-ci. Je suis envoyé vers toi, reprit le Laquais, par un Gentilhomme de grand merite, qui s'appelle Salastane. Sa maison est un théâtre de prodiges. Son sage dessein & son occupation est d'aquerir toutes les merveilles, non seulement de la nature & de l'art, mais même

même de la Renommée, sans oublier celles de la Fortune. Et quoi que jusqu'à présent il ait travaillé avec succès, il ne sçauroit être content, que tu ne lui donnes un de ces yeux pour les admirer, & pour en profiter. Prends cet œil-ci, qui est un de ceux de mes mains, dit Argus: il est enfermé dans ce petit coffre de cristal: portes-le à ton Maître, & lui dis, qu'il s'emploie à toucher toutes choses avec *une main oculaire*, avant que de les croire. Il s'en alloit fort satisfait, lors qu'Andrenius le rapella, & lui dit: J'ai une violente passion de voir cette maison de Salaftane. Et moi, dit Critile, de faire amitié avec un homme de cette importance. Argus approuva leur dessein, & leur ayant dit adieu, il les assura qu'ils seroient contents de leur voyage. En effet, ils le firent fort agréablement, & le tems leur parut trop court, pour entendre le recit que le valet leur faisoit des curiositez que son Maître possédoit. Quand il n'y auroit, disoit-il, que les seules choses que ma vigilance & mon soin lui ont procuré, cela suffiroit pour satisfaire votre curiosité, & pour remplir d'admiration Plin même, Gesnere, & Aldobran-

de. Vous verrez là fidelement representées toutes les personnes les plus celebres de tous les siecles, hommes & femmes: car chacun sait qu'il y en eut d'un très-grand merite. Vous y connoîtrez les Scavans & les Guerriers, les Césars & les Imperatrices. Non pas en or: il n'y auroit rien d'extraordinaire, mais en pierres precieuses. Cela doit être beau, dit Critile; mais qu'il le feroit bien davantage, si au lieu d'avoir conservé l'image de leurs traits corporels, qui ordinairement n'ont rien de rare dans les grands hommes, l'on avoit pû mettre en relief la grandeur de leurs esprits. Vous trouverez & l'un & l'autre, répondit ce garçon, dans le recit de leurs actions, & dans les livres qui contiennent leur doctrine. Mais il n'est pourtant pas inutile de voir la ressemblance de leurs personnes; car j'ai souvent oüï dire à mon Maître, qu'après avoir bien connu l'esprit, c'étoit une partie du veritable plaisir de voir aussi les traits & la disposition du visage, parce qu'ordinairement ils sont conformes aux idées de l'ame. Enfin, puisque des gens les plus distinguez faisoient bien du chemin pour voir un Duc d'Al-

d'Albe, & ceux du vulgaire plusieurs lieües pour un *Lopez de Vega*, on voia-geroit des siècles entiers pour voir le lieu où je vous mene. Tout cela donnoit beaucoup à réfléchir à nos deux pelerins, qui ne cessoient d'admirer la sage politique d'éterniser les Heros dans les statues, dans les seaux, & dans les medailles: ce qui honore leur memoire, laisse à leurs successeurs une image de leurs personnes, & produit en eux le desir d'imiter leurs exemples. C'est l'Antiquité même qui fit ce present à Salastane, reprit le valet, pour les preserver de l'oubli, & des suites inseparables de la mort. Mais entre toutes les autres curiositez; il y en a une que l'on admire, & qui merite d'être bien considerée. Ce sont les petites chaines, qui sortant de la langue d'Hercules enchainoient l'attention de tous ceux qui étoient presens. On dit que mon Maître les a eües d'Antoine Perez. Cela est très-curieux, dit Critile; ce sont donc de petits crochets pour attirer tout le monde à soi? Quel plaisir de voir chacun vous suivre! mais de quelle matiere sont-elles faites? Je ne crois pas, reprit le valet, qu'elles soient de fer.

Par leur son, elles semblent être d'argent. Mais pour le prix, on m'a dit que ce sont des perles d'une éloquence bien polie.

Etant arrivez dans un endroit fort élevé, ils découvrirent au milieu d'une grande plaine une belle Ville. Ce grand bâtiment que vous voyez, dit le valet, est la maison de Salastane. Nous sommes déjà dans les avenues. Ils entrèrent d'abord dans un beau & spacieux parc entouré de chênes, qui par leurs feuilles toujours vertes font une image de l'immortalité. Après, ils rencontrèrent un labyrinthe, qui est l'image du secret, dans lequel il est très-dangereux d'entrer, & difficile d'en pourvoir fortir heureusement. Plus avant, on voioit un grand étang couvert de cignes : dans le milieu il y avoit un rocher émaillé de fleurs. On l'appelloit le Mont Pindus. La vûë se divertissoit en regardant des allées tapissées de roses & d'amarantes, fleurs consacrées aux Heros. Ils s'arrêterent à certaine plante, qu'on disoit être le simbole de la vertu, parce que ses racines sont fort ameres, & ses fruits très-agréables. Il y avoit une infinité de fleurs rares par
l'o.

l'odeur, & par la figure. Jusques aux insectes, ils étoient differens de ceux qui sont d'ordinaire dans les autres jardins. Les came'eons s'étoient faits de petites cages de Laurier, *se rassasiant de l'air de la vanité*. Les effimeres, transportez de l'Orient, voloient incessamment avec leurs quatre ailes, cherchant où se placer commodément, quoi qu'elles ne dûssent vivre qu'un seul jour. C'étoit une vive image de la convoitise. On entendoit gazouïller les petits oiseaux de Paradis. Leur bec est d'ivoire, mais ils n'ont point de pieds, pour nous apprendre, que qui veut être habitant du Ciel ne doit point s'attacher à la terre

Dans le tems que nos Pelerins étoient dans l'admiration de ces merveilles, ils entendirent un bruit comme d'une petite cloche. Le Valet se prit à fuir de toute sa force, & leur cria d'en faire autant. C'est qu'il voioit aprocher le venimeux Ceraсте, qui siffle doucement, & dont le sifflement sert à faire éviter son halaine mortelle. Enfin ils arriverent à la maison, qui étoit une véritable Arche remplie de toute sorte de différentes & prodigieuses especes. Dans

ce tems-là même ils virent Salaftane, qui faisoit voir mille choses curieuses à plusieurs grands Seigneurs, dont l'un avoit à la main une petite fiole pleine de larmes d'Heraclite, ce Philosophe qui pleuroit de tout. Unde la compagnie fit cette reflexion fort à propos. Helas! si Heraclite avoit vécu de nos jours, & qu'il eût eû comme nous une fatallité & une suite si grande de malheurs, il auroit rempli de ses larmes une centaine de cruches. J'estimerois davantage, reprit un autre, une bouteille des éclais de rire de son Antagoniste Democrite. Je ne fais aucun cas du ris, repondit Salaftane: mais pour les larmes je les conserve. Sur cela le Valet entra, & presenta à son Maitre l'oeuil qu'il avoit reçu d'Argus en lui disant: Monseigneur, j'amene ici deux personnes fort curieuses de vous voir, & en même tems incredules. Ils ne scauroient croire qu'il y ait au monde autant de raretez que vous en possédez. L'un s'appelle Critile, & l'autre Andrenius. Il ne tiendra qu'à vous de les faire changer de sentiment dès ce soir. Excusez mon incredulité, Seigneur, dit Critile. Salaftane s'étant felicité de leur

leur arrivée, il leur demanda: de quoi doutez-vous, je vous prie, & qu'est-ce qui peut vous paroître impossible? Vous avouerez sans doute que l'Art & la Nature peuvent produire des merveilles. Doutez-vous donc des prodiges de la fortune? Il est vrai, dit Critile, que je n'ai jamais pû croire ce qu'on raconte du Basilic, qu'un seul de ses regards donne la mort. Qui peut avoir été témoin de cela, puisque la seule veüe de cet animal tuë? Vous le revoquez donc en doute? dit Salastane. Plût à Dieu que ce fut un prodige, & que cela n'arrivât pas tous les jours. Dites moi; un Medecin ne tue-il pas un malade en le voiant? Y-a-il un poison plus subtil que l'ancre d'un *recipe*? Quel Basilic plus meurtrier qu'un Hermocrates qui tua Andragoras? Je vous assure que les Medecins sont pires que les Basilics. Car si l'on met un cristall devant les yeux du Basilic, il meurt: mais pour les Medecins; si on leur apporte seulement un verre d'urine du malade, d'abord qu'ils l'on vü, quelqu'éloignez qu'ils soient, ils envoient le pauvre patient dans le tombeau. Et un Avocat?

Voions, dit-il, le procès: je souhaite de lire le testament, apportez moi les papiers. La fin de tout cela c'est qu'il consume le bien & la substance du malheureux client, très mal conseillé de s'adresser à un tel homme. Pourquoi ne va-t-il pas droit à son Prince, qui du moins en lui disant, je verrai, n'achevera pas de le ruiner. N'est-ce pas encor un Basilic des plus dangereux qu'une belle femme? si vous la regardez, elle vous blesse: beaucoup plus si elle vous regarde. Croiez moi, Messieurs, le Monde est plein de Basilics qui empoisonnent par leurs regards. Il y en a pourtant aussi qui ne font point du mal, témoin celui-ci; & il leur en fit voir un qui étoit mort, & embaumé. Alors Andrenius prenant la parole, pour moi, dit-il, j'ai toujours crû que ce qu'on écrit de la Licorne qui, enfoncée dans l'eau, la purifie d'abord de tout venin, n'est qu'une fable; & je doute qu'on en ait jamais fait l'expérience. La chose est effectivement difficile à croire, répondit Salastane. Car dans le monde, il est bien plus rare de faire du bien, que du mal; & il est plus à la mode de tuer,

que

que de donner la vie. Néanmoins il y a plusieurs hommes dignes d'admiration, qui par un bon zele ont nettoyé des Royaumes entiers des poisons mortels, & ont ainfi purifié les eaux, c'est-à-dire les peuples.

Le Roi Catholique Ferdinand, ce Roi d'immortelle memoire, n'a-t-il pas nettoyé l'Espagne de Mores, & de Juifs? Et le Roi Phillippe le Bon & l'Heureux, n'a-t-il pas une seconde fois delivré ce même Royaume des mêmes Mores qui, pour s'y maintenir avec plus d'assurance, faignoient d'être Chrétiens? Mais il faut que dans les autres païs il se trouve moins de Licornes, ou qu'elles y aient moins de vertu. Autrement y auroit-il par tout tant d'Atheïsme, d'Herésies, de Schismes, d'Idolatries, de Perfidies, de Sodomies, & tant d'autres vices épouvantables? Oh, Seigneur Salastane, repliqua Critile, nous avons bien vû que dans d'autres Roiaumes on s'est employé avec courage pour detruire jusques aux endroits où ces insectes répandoient leur venin. Je vous l'avoue, repondit Salastane; mais je crains bien qu'on n'y ait entrepris cela par raison

C 6

d'Etat,

d'Etat, plutôt que par le motif de Religion qui étoit celui de nos Princes d'Espagne, & d'Autriche. Car pour-quoi ces autres Princes dont vous parlez n'ont-ils pas peuplé l'Afrique d'Heritiques, comme Philippe l'a remplie de Mores? Ont-ils jamais perdu les millions que Ferdinand perdit en les chassant? Ont-ils réduit en desert des Provinces entieres en exterminant les schismatiques? Sur cela un de la compagnie repondit. Il faut tomber d'accord, que cette pureté de moeurs & de religion est un bonheur attaché à la Maison d'Autriche: bonheur qui vient de ses Licornes couronnées. C'est en suivant cet exemple que nos Generaux & nos Viceróis purifient de toutes sortes de vices les Provinces qu'ils gouvernent, & les Armées qu'ils commandent.

Entrez dans ce Cabinet, leur dit Salastane, je vous y ferai voir les contrepoisons, & les preservatifs que j'y conserve. C'est dans cette coupe, faite de Licorne, que les Rois d'Espagne ont bû la pureté de la foi. Ces pendant-d'oreilles que vous voiez, aussi de Licorne, sont ceux qu'une Reine por-
toit

toit toujours pour se garantir du venin des faux accusateurs. Regardez cette bague; elle avoit la vertu de fortifier le cœur de l'invincible Charle-
 quint. C'est dans cette boîte pleine d'aromates d'une senteur exquise, que les Reines d'Espagne ont conservé la bonne odeur de leur modestie. Il leur fit encor voir plusieurs autres choses très curieuses, desquelles on fit l'expérience; & chacun demeura convaincu de leur vertu. Que signifient, demanda-t-on, ces deux épées que voila à terre? Salastane les poussa du pied sans les vouloir toucher, & répondit. L'une a été à Junius Brutus, & l'autre à Marcus Brutus. Vous avez raison de les mepriser, lui dit-on: c'est ainsi qu'on doit traiter ceux qui trahissent leurs Seigneurs, & leurs Rois. Il est vrai, reprit Salastane, ce n'est pourtant pas cette raison, qui me les a fait jeter dans ce coin: c'est plutôt par ce que ces épées ne sont pas rares, puisque nous venons de voir un infame boureau couper la tête de son Roi, par ordre d'une justice mutine & rebelle. Quelle horreur! Faut-il parler après cela des Brutus? Mais seigneur, dit

Critile, à quoi sert ce petit cor? Il ne paroît pas digne de tenir place dans ce lieu: Nos Bergers en ont de pareils pour rassembler leurs troupeaux. Salastane soupirant s'ecria. O Ciel! ô tems! ô meurs! Peut-on profaner ainsi, peut-on faire servir à un usage si vil un instrument avec quoi, dans le siecle d'or, on publioit les grandes actions, on apelloit, & on exhortoit les hommes à devenir heros? Mais si cela ne vous paroît pas une assez grande rareté, je vais vous en montrer une que j'estime beaucoup. Tenez voilà des plumes du Phenix. Je sai que plusieurs doutent que cet oiseau existe, & que vous même ne le croiez pas. Voiez en la verité dans mes mains. J'avoüe qu'il y a eu un tems où j'en doutois aussi. Pour contenter ma curiosité j'ay mis tout en usage, & comme avec de l'argent tout se decouvre, j'ay trouvé qu'il y a toujours un Phenix en chaque siecle. Car combien d'Alexandres y a-t-il eu dans le Monde? Combien de Jules Cefars? Combien de Theodoses, & de Trajans? Si vous le remarquez bien, dans chaque grande famille, vous n'y trouverez qu'un
seul

seul Phenix. Un seul Emanuel Roi
 de Portugal, un seul Charles Quint,
 un seul François premier Roi de France.
 En chaque generation il n'y a ordinairement qu'un seul savant, un seul grand guerrier, & un seul riche. Chaque siecle a eu un seul Orateur parfait, un seul Philosophe, & un seul Poëte celebre. Souvent en plusieurs Provinces il ne paroît qu'un seul Phenix: Charles en Bourgogne, Castriote en Cypre, Cosme à Florence, & Alphonse le Magnanime à Naples. Mais quoique notre siecle ait été depourvû de ces grandes raretez, je vais pourtant vous en montrer. Tenez, dit-il, voici une plume couronnée, très belle. C'est celle que la Renommée laissa tomber, en publiant les vertus d'Elizabeth de France Reine d'Espagne. Car vous remarquerez que les Isabelles en Espagne ont toujours été d'un merite singulier. Voici encore une aile de Phenix de Marguerite Reine d'Espagne. Ces autres sont celles que plusieurs fameux Generaux ont porté sur leurs casques: & celles-ci sont les plumes de divers celebres Ecrivains. La Compagnie en convint, & aiant cessé
 d'ad-

d'admirer, elle applaudît & loüa fort Salastane, du soin qu'il avoit eu de recueillir tant de raretez. Il y a pourtant une chose, dit Critile, que j'ai bien de la peine à me persuader, quoique plusieurs l'assurent. Qu'est-ce donc, reprit ce Seigneur. Seroit-ce ce poisson si petit qu'à peine on l'aperçoit, & qui pourtant arrête les plus grands vaisseaux, & même des flotes entieres? Je vais dès ce moment vous en montrer un, que je conserve dans le sel. Non; Ce n'est pas la Remore, repondit Critile, mais c'est le Pelican; tromperie, & Mensonge impossible à croire. Et surquoi fondez vous cette impossibilité? Seroit ce sur ce qu'il se perce la poitrine avec son bec, & qu'il nourrit ses petits de son propre sang? Mais il n'y a rien là d'incroyable, car il est Pere. Doutez vous aussi qu'il resuscite ses petits? Vous avez tort, cela n'est pas surprenant, car le sang fait des miracles quand il est bouillant. Ce n'est pas cela, dit Critile. J'ai peine à croire ce qu'on dit du Pelican, qu'il est toujours seul, & qu'il ne se mêle jamais parmi les autres oiseaux. Croiez-vous qu'il soit possi-

possible de trouver quelqu'un dans le monde qui ne s'ingere pas des affaires d'autrui, qui ne se plaise point à parler, à mentir, & à murmurer de son prochain, & qui puisse vivre sans tromper? Non, je ne puis m'imaginer qu'il y en ait. C'est justement par cette raison, répondit Salastane, que de nos jours, on a vû cet oiseau solitaire mêlé avec les autres oiseaux *dans le Palais Roial du Retiro*. Vous convenez donc, reprit Critile, que n'ayant pû demeurer seul, il chercha compagnie. Quelle arme extraordinaire est celle-ci, demanda le brave Don Alonse Esteret qui étoit de la compagnie. C'est, répondit Salastane le sabre de la Reine des Amazones, & son baudrier. C'est un des trophées d'Hercules. Faut-il donc croire, reprit un autre, qu'il y aie eu des Amazones? Non seulement il y en a eu, reprit Salastane; mais il y en a encore aujourd'hui. Etes-vous le seul qui ne connoissiez pas la sere-
nissime Anne d'Autriche, Reine de France? N'avoûrez-vous pas aussi que Christine, Reine de Pologne, est une Amazone, suivant par tout son invincible Mars? Venerons donc ces He-
roïnes,

roïnes, & ne les oublions jamais.

Cependant je veux vous montrer plusieurs autres prodiges plus grands, & presque incroyables. En même tems on les fit entrer dans un lieu où il y avoit un homme de bien; un juge subalterne qui n'avoit point de doits aux mains, non plus que sa femme; un Grand Seigneur sans dettes; un Prince heureux, une Reine chaste; un autre Prince qui écoutoit la vérité; une Avocat pauvre, un Poëte riche; une Personne Roiale morte sans soupçon de poison; un Espagnol humble; un François paisible; un Allemand qui n'aimoit point le vin; un Particulier qui ne médisoit point, un Prince Chrétien en paix; un scavant recompensé; une Veuve Sage; un Fou mécontent; un Indien liberal; une femme sincere; un Portugais sans esprit; un écu en Espagne; la France pacifique; le Nord sans herefies; la Mer sans vagues; la Terre stable; & tout le Monde pur; & sans crimes.

Dans ce rems-là arriva un Valet qu'on avoit envoié à la découverte d'un nouveau prodige. Salastane le
re-

reçut avec une joie extraordinaire. Sois le bien venu, lui dit-il. As-tu trouvé ce qu'on a tant cherché en vain? Oui Seigneur, & je l'ai vû, je lui ai parlé. Est-il donc possible, s'ecria Salastane, qu'il y ait une telle rareté sur la terre? à present, Messieurs, je puis vous assûrer que tout ce que vous avez vû n'apporte pas de nôtre nouvelle découverte. Ils étoient tous fort curieux de savoir ce que c'étoit: nous le verrons dans le chapitre suivant.



CHAPITRE III.

La Maison enchantée.

ON dit qu'un jour les François avec leur legereté naturelle, comparurent fort en colere devant la Fortune. Et de quoi vous plaignez vous? leur demanda-t-elle. De ce que je suis favorable aux Espagnols? Vous savez que je ne suis jamais stable, & c'est à vous d'apprendre à mieux conserver ce que vous possédez. Vous pouvez pourtant bien vous trom-

tromper, & l'envie que vous portez au bonheur de l'Espagne, vient de ce que vous envilagez les choses du mechant côté! Helas, dirent les François, nous ne voions que trop, que tu n'es qu'une Maratre pour nous, & une bonne Mere pour les Espagnols. Se peut-il que quoique la France soit la fleur des Royaumes, quoiqu'elle ait donné le jour aux Heros les plus fameux, qu'elle ait été gouvernée par des Rois très pieux & très sages, qu'elle ait été un tems le siege des Papes, le Trône de la Tetrarchie, le Theatre des plus belles actions, l'Ecole de la Sageffe, le pais de la noblesse & de la politesse, enfin le centre de la Vertu : se peut-il que sans avoir aucun égard à tant de merites, tu donnes continuellement de tes fruits à l'Espagne, pendant que tu nous amuses avec des fleurs ? Tu lui as donné les deux Indes, & à nous une terre sterile sous un beau nom de Floride. On voit bien que quand tu commences à favoriser quelqu'un, tu le fais sans bornes. Non contente d'avoir poussé ta partialité, jusques à nous preferer ta chere Espagne,

gne, n'est-il pas vrai qu'en sa faveur tu as rendu réel & veritable ce qui n'étoit qu'une chimere, & ce qui passoit pour impossible? Pouvois-tu faire d'avantage, que de lui donner des rivières d'argent, des montagnes d'or, des mers de Perles, des bois d'Aromates & des Isles d'Ambre? Mais ce n'est pas encore tout. Ce Pais fortuné nommé vulgairement *Cocagne*, qui jusques à present avoit passé pour fabuleux, se trouve réel & effectif pour les Espagnols. Les Fleuves sont de miel, les Rochers de Sucre, la terre de Biscuits. Ainsi celui qui nomma le Bresil un Paradis fait de Confitures, avoit bien rencontré. N'est-ce donc pas avoir tout donné à l'Espagne, & rien aux François? Eh qu'il nous soit au moins permis de nous plaindre? Ne le disois-je pas bien, répondit la Fortune, que vous êtes des ingrats? Comme si je ne vous avois pas donné des Indes, sans qu'il vous en coutât rien? Répondez moi. Ne tirez-vous pas de ceux à qui vous portez tant d'envie tout ce qu'ils apportent des Indes? Ils trompent les habitans de ces pais là
avec

avec leurs petits miroirs, leurs petites sonnettes, & leurs aiguilles: & vous de même avec vos peignes, vos étuits, vos petites trompetes d'acier, n'attrapez-vous pas aux Espagnols tout leur Or, & tout leur argent, & cela sans faire aucune dépense en flotes, sans avoir à travailler aux mines, ni à penetrer dans les entrailles de la terre, sans risquer vos vies, sans tirer un seul coup de Canon, sans depoupler vos Royaumes, & sans passer les Mers: Allez, tombez d'accord que je ne vous dis rien que de fort vrai, & faites plus de compte de mes faveurs à l'avenir. Croiez moi, les Espagnols sont vos Indiens, & mille fois plus simples & plus étourdis que les Indiens mêmes. Car avec leurs flotes, ils apportent devant vos maisons l'or & l'argent tout purifié, & restent depouillez; semblables à des brebis à qui on a ôté la toison. Les François ne purent nier des verités si conües, Mais ils n'en étoient pas plus contens; Au contraire ils murmuroient tout bas. Qu'est ce donc que ceci? s'ecria la Fortune: qu'avez vous; Parlez clairement Grande Reine, dirent-

rent-ils , nous souhaiterions que votre faveur fut plus complete, & que vous nous donnassiez un peu d'honneur avec le profit: car rien ne nous chagrine plus que la servitude & que l'esclavage, où il nous faut être pour nous attirer les richesses des Espagnols. Nous avons honte de l'avouer, Oh! ignorez vous Messieurs, reprit la Fortune, que l'honneur, & les Pistoles sont toujours mal ensemble? Avez-vous oublié qu'au commencement quand on partagea tous les biens, l'honneur fût pour les Espagnols, le profit pour les François, le plaisir pour les Anglois, & la domination pour les Italiens? Ce fut ainsi que la Fortune les congédia. Nous allons faire voir que le desir des richesses est un mal incurable. Mais premièrement, il faut écouter ce que rapporta le Valet de Salastane, du prodige qu'il avoit trouvé.

Je suis allé, dit-il, à la recherche de ce prodige si rare, comme vous me l'aviez ordonné: savoir d'un véritable Ami. Je demandois à tous ceux que je rencontrois s'ils n'en connoissoient point; & comme si c'eut été une chose inouïe,

inouïe, ils se moquoient tous de moi. Comment, disoient-ils ? Un Ami fidele & veritable dans le tems où nous sommes ? L'on trouveroit plutôt un Phenix. Je me suis informé à Timon, celui dont parle Lucien, & il m'a répondu que si je voulois des amis de table, de carosse, de comedie, de jeu, de promenade, de jour de noces, & de prosperité, il s'en trouveroit par tout, & qu'ils viendroient en foule prendre part aux plaisirs : mais qu'ils fuioient au moment de l'adversité, & des peines. Un vieux Courtisan m'assura que pendant qu'il étoit en faveur, il avoit tant d'amis qu'il n'en sçavoit pas le nombre ; mais qu'à présent qu'il étoit en disgrâce, chacun lui tournoit le dos. J'ay donc poursuivi mon chemin, & aiant fait rencontre d'un homme Sage & discret, je l'ai prié de m'indiquer ce que je cherchois. Comment, dit-il, nous cherchons tous deux la même chose ? Ce bon vieillard de cent ans m'assura que tout le tems de sa vie il avoit souhaité de trouver un veritable Ami, mais qu'il l'avoit cherché inutilement. Il y a des contes de vieillés

les, ajouta-t-il, qui nous parlent d'un Oreste, & d'un Pilade: mais je t'avoue que je les ai toujours regardez comme fabuleux. Un Soldat Espagnol qui entendit cela me jura que je perdois mes pas. J'ai parcouru, dit-il, tout le monde, & tout le Roiaume d'Espagne, j'ai vû bien des raretez, *comme les Geans dans la terre du feu, les Pigmées dans l'air, les Amazones dans la riviere.* J'en ai vû quantité qui n'ont point de tête, d'autres qui n'ont qu'un oeuil, & qui est sur la poitrine: d'autres qui ne s'appuient que sur un seul pied comme les gruës; les Satires, les Faunes, & les Sauvages; & je n'ai jamais rencontré ce que vous me demandez. Il est vrai, que je n'ai pas été dans l'Ile Atlantide: peut-être qu'on le trouvera là parmi une infinité d'autres choses curieuses qui sont encore à découvrir. Non, lui répondis-je, ce que je cherche n'est pas bien loin: on m'assure qu'il se doit trouver dans l'Espagne. Je ne le saurois croire, repliqua un Politique; un bon ami se trouve-t-il parmi des gens, qui ne peuvent souffrir aucun conseil, ni recevoir le moindre avis,

fût-ce de leur meilleur ami ? Comment trouver l'amitié qui est toujours active, & toujours occupée à faire du bien ; comment , dis-je, la trouver chez les Espagnols, qui n'ont que des paroles ? Dans un país où l'on vit avec tant de reserve, & tant de défiance, où l'on ne vous parle que par interprete, où Messieurs les Nobles daignent à peine se familiariser avec eux-mêmes, où tout n'est qu'une apparence sans réalité, où tout n'est qu'un intérêt sans bonne foi, le moïen, qu'on puisse y trouver un bon ami ? Non, cela ne se peut pas, Monsieur, lui repliquai-je : & dans la Catalogne, croyez-vous qu'il y en ait ? Cela pourroit bien être, répondit-il : car ces gens-là ont les passions vives ; quand ils aiment, c'est fortement ; & quand ils haïssent, c'est de même ; ils se consultent longtems avant de lier amitié, mais s'y sont-ils une fois résolus, ils sont constans jusqu'à la mort. Vous m'avouerez pourtant, reprit un autre, que dans ce Roïaume les haines & les animositez passent de pere en fils, & que les démêlez n'y meurent jamais. N'est-ce pas justement ce que
je

je vous ai dit ? répondit le Politique ; car qui hait fortement, aime ordinairement de même. Avec ces instructions, je suis entré dans la Catalogne. Je l'avois presque toute parcourüe, lors que j'aperçûs une belle maison fort ancienne, mais pourtant en son entier. Je me sentis attiré vers elle, & sans savoir pourquoi. Je me laissai conduire à la force de mon penchant : j'y entrai avec la même liberté que si c'eut été chez moi, & aiant jetté les yeux de tous côtez je conjecturai aisément de quelle qualité pouvoit être le maître d'une telle demeure : il n'y avoit ni femmes, ni petits enfans ; mais des hommes, quoi qu'en petit nombre, qui étoient fort honnêtes & qui me menerent partout. J'y vis peu de domestiques : les murailles étoient toutes tapissées des portraits des ancêtres de ceux à qui la maison appartenoit, & ces portraits étoient separez les uns des autres par des miroirs qui n'étoient point fragiles, mais d'acier poli, ou d'argent très-luisant. Ces miroirs étoient fort fideles : on s'y voioit au naturel. Chaque fenêtre avoit son rideau : & ce n'étoit pas tant contre le Soleil que contre les mouches, d'où

D 2

j'in-

j'inferai qu'on n'y laissoit point entrer les importuns. Nous penetrames jusqu'au fond de la maison, & quand nous fumes dans le dernier cabinet, je vis un prodige, un monstre, c'étoit un homme qui sur un même corps avoit trois têtes, six bras, & six jambes. Dès qu'il me vit, il me dit : viens-tu ici pour moi, ou pour toi-même ? Car ordinairement ceux qui cherchent un ami, sont contens pourvû qu'ils trouvent honneur, profit, & plaisir. Dis moi qui tu es. Je lui répondis, dis le moi toi-même qui tu es, afin que je sache si je trouve ici ce que je cherche. Je suis, dit-il, le portrait de l'amitié : les trois en un ; car quoi que nous soions trois, un seul cœur nous anime, mon nom est *Gerion*. Celui donc qui est véritablement ami, doit communiquer à son ami les lumières de son esprit & de son savoir ; il doit entrer dans ses raisons, voir par les mêmes yeux, ouïr par les mêmes oreilles, agir par les mêmes mains, régler ses pas & ses mouvemens avec les mêmes ressorts, n'avoir qu'une même volonté ; car l'amitié est proprement une ame en plusieurs corps ; & celui qui n'a point d'amis,

n'a

n'a ni pieds, ni mains : il vit comme un monstre difforme : marchant en aveugle, & seul ; Quand il tombe, personne ne lui prête la main pour se relever. Alors je m'écriai : ô le grand prodige, la véritable amitié ! ô le vrai bonheur de la vie ! Vertu digne d'un âge mur, principale perfection d'un homme fait. C'est toi que je cherche, heureux & mille fois heureux de t'avoir rencontré. Je suis domestique d'un grand Seigneur, qui t'estime infiniment, qui te conoit très-bien, & qui aujourd'hui par mon ministère te prie d'agréer son alliance, persuadé qu'un homme sage & prudent ne doit pas vivre sans des amis de ton caractère & de ton génie. Je conois à présent à qui tu es, me répondit-il : Salastane est le nom de ton Maître ; je sai qu'il est digne d'être choisi pour ami, qu'il a un goût admirable pour choisir les siens ; car sans amis rien ne fait plaisir dans la vie, & le bonheur, quelque grand qu'il puisse être, n'est qu'imparfait : C'est ce qui faisoit dire fort judicieusement au Duc de Nochere ; Ne me demandez pas ce que je veux avoir sur ma table, mais qui je veux avoir à

ma table. C'est par cette raison même que les Latins appelloient les festins *Convivium*; ce qui veut dire, vivre ensemble, vivre en compagnie. C'étoit ainsi que *Gerion* m'exaltoit l'excellence de l'amitié: & il finit en me disant; je veux te faire voir mes trésors, qui sont toujours ouverts pour mes amis, lesquels je regarde comme mes plus précieuses richesses. Il me montra premièrement une bague, & me dit: considère bien cet anneau, & conçois par ce symbole que l'ami doit s'accommoder à son ami comme la bague au doigt; cette bague ne doit être ni trop étroite, de peur d'incommoder; ni trop large, de crainte qu'on ne la perde: observe ce Diamant: il n'est point faux, & il est à l'épreuve des plus grandes chûtes: il a beaucoup de fonds: c'est la marque de son prix; quand il seroit mis sous l'enclume & exposé aux plus rudes coups de la fortune, il y résisteroit; il ne s'amollit point dans les eaux de la flatterie, il résiste au feu de la colère: il n'y a que le poison des soupçons qui le puisse briser. Il fit ainsi une revûe symbolique de tout ce qui avoit du rapport à l'amitié. A la fin il me mon-

montra une petite bouteille de senteur; je la pris d'abord pour quelque quintessence d'ambre ou de musc; mais il me dit, ce nectar est vieux, & néanmoins d'une force admirable; il est destiné pour les amis: c'est avec cette incomparable liqueur qu'on les console, qu'on les encourage, qu'on les réjouit, qu'on les guerit même de leurs blessures mortelles. Ensuite il me congédia, me mettant entre les mains son portrait *consacré aux amis parfaits*. Chacun le regarda avec admiration, & tous remarquerent que cette figure étoit leur véritable image; ils résolurent ensemble de contracter une amitié ferme & véritable conforme au modèle, & aux avis que leur avoit donné *Gerion*: action véritablement digne d'eux. Ensuite chacun prit congé, & nos deux Pelerins ne pouvant retarder plus longtemps la suite du voyage de la vie, s'en allerent aussi prenant leur route vers la France.

Ils gagnèrent les hauteurs des monts Pirenées, où l'hyver commençoit déjà à faire sentir sa rigueur. Ils admirerent ces especes de hautes murailles avec lesquelles la nature a pris soin de separer

les deux plus grands Royaumes de l'Europe, la France & l'Espagne. Ce fut alors qu'ils reconurent le bon sens d'un Cosmographe, qui dans une Mappemonde avoit placé ces deux Royaumes à l'opposite l'un de l'autre aux deux extremités de la terre. Les ignorans s'en moquerent; mais les savans applaudirent. Dès que nos Pelerins entrerent en France, ils s'aperçurent sensiblement de la difference de ces deux Roiaumes, & à mesure qu'ils avançaient dans la France, ils remarquoient combien elle differoit de l'Espagne en tout: dans l'air, dans le temperament; mais beaucoup plus encore dans l'humeur, dans les inclinations, dans les mœurs, dans l'esprit, dans la langue & dans les manieres des peuples. Que te semble t-il de l'Espagne? dit Andrenius; réfléchissons un peu sur ce que nous avons vû, nous ne craignons point d'être entendus des Espagnols. Mais quand cela seroit, il n'y auroit rien à apprehender: car les Espagnols ne sont pas si formalistes que les François. Pour te dire le vrai, j'en ai qu'une mediocre opinion de l'Espagne. Elle est trop seche, & de là vient que ses habi-

habitans sont si maigres ; elle ne laisse pourtant pas d'avoir des fruits très-bons , & qui meurissent parfaitement. Ondit, qu'il y a trois écueils dangereux en Espagne, sur tout pour les étrangers. Le vin, qui ôte le jugement à la raison ; le Soleil trop ardent, & les femmes qui ruinent l'ame & le corps. Il y a beaucoup de montagnes, ce qui empêche la fertilité : hors cela l'Espagne est fort saine, & fort tempérée. Il est vrai qu'elle n'est pas fort peuplée ; mais en recompense un seul Espagnol vaut cent hommes d'une autre Nation. Sa situation entre deux Mers fait qu'elle est environnée de très-bons Ports, & le voisinage de la Mer la rend abondante en poissons. Il semble qu'elle soit éloignée de tout commerce, & qu'elle n'ait aucune communication avec les autres païs. Mais qu'il seroit à souhaiter qu'elle en eut encore moins, puisqu'on la fait bien trouver pour lui ôter, l'Angleterre ses vins, la Hollande ses laines très-fines, Venise ses cristaux, l'Allemagne son saffran, Naples ses soies, Genes ses sucres, la France ses chevaux, & tout le monde son argent. Pour le naturel des habitans

c'est un si grand tissu de vertus, & de vices, que le bon absorbe le mauvais, & reciproquement le mauvais absorbe le bon. Les Espagnols sont très-braves, mais fiers. Ils ont beaucoup de jugement, mais peu d'esprit; actifs & pourtant paresseux, fort genereux, quoi que fort endettez: sobres pour la bouche, mais magnifiques dans leurs habits: ils aiment les étrangers, & ils méprisent leurs compatriotes, petits de corps, ils ont l'ame grande: ils sont raisonnables, mais fort entêtez de leurs sentimens: ils ne sont pas trop bigots, mais fort attachez à leur Religion: en un mot c'est la premiere Nation de l'Europe, mais fort haïe, parce que les autres peuples en sont jaloux. Nos voyageurs en eussent dit davantage, s'ils n'avoient aperçû quelqu'un qui venoit à leur rencontre. Voilà, dit Critile, le premier François que nous aions rencontré. Examinons bien son esprit & ses manieres d'agir, pour apprendre comment nous devons nous comporter avec les autres, car qui en voit un, les voit tous. Chaque Nation a un certain genie commun; & particulièrement la Nation Françoisë. Il faut donc

donc nous en instruire pour ne vivre pas, comme on dit, à *Rome en Hongrois*. C'est le défaut ordinaire des étrangers, de ne daigner pass'affujettir aux manieres de ceux chez qui ils sont. La premiere chose que le François leur demanda, & même avant de les saluer, ce fût s'ils n'avoient point eu de nouvelles de l'arrivée de la Flotte en Espagne: car il voioit bien qu'ils en venoient. Ils répondirent qu'oui, & qu'elle étoit très richement chargée. Ils croioient que cette réponse alloit le chagriner: au contraire il en marqua une joie extrême. Andrenius fort étonné, lui dit, pourquoi vous rejouissez-vous tant, vous qui êtes François? Quel intérêt prenez-vous au bonheur de l'Espagne, & de quoi vous sert il que ses forces augmentent? Eh; Monsieur, répondit-il, vous ne savez donc pas que cette Flotte ayant une fois manqué par accident d'arriver en Espagne, pas un des ennemis du Roi Catholique ne savoit cette année-là comment lui faire la guerre? & encore à present les Princes de l'Europe sont fort consternez, parce que l'argent qui est venu du Perou, n'est pas de bon alloi.

Croiez-moi, les Espagnols éteignent la soif de tout le monde avec leurs Flottes d'or & d'argent. Mais vous qui venez d'Espagne, vous êtes aparemment chargez de pistoles. Non assurément, reprit Critile, c'est à quoi nous avons le moins songé. Je vous plains donc, pauvres gens, leur dit-il, vous êtes perdus. Est-il possible qu'étant déjà dans un âge si avancé, vous n'ayez pas encore pensé à faire fortune? ne savez-vous pas que le plaisir est pour la jeunesse, & le profit pour l'âge mur, afin d'avoir de quoi passer la vieillesse avec honneur? Nous cherchons une Reine, lui dirent-ils, & l'on nous assure que si nous avons le bonheur de la trouver, nous jouirons de tous les biens imaginables, car, à ce qu'on dit, elle les possède & les donne à ceux qui les lui demandent. Et comment s'appelle-t-elle? Elle se nomme Sofisbelle. Ah, je sai qui vous voulez dire; mais ce temps est passé où on l'estimoit tant; Sa prudence & ses bonnes qualitez ne font plus tant de bruit; au contraire on la méprise, parce qu'étant pauvre & dans la misere, on la traite de malheureuse, & de personne denuée de tout merite.

Tout

Tout le bien qu'on peut dire d'une fille quand elle n'a point de dot, est compté pour rien. Apprenez une chose, c'est qu'il n'y a point au monde de plus grande science, que celle de s'enrichir. Celui qui a de l'argent est sage, galant, puissant, noble, & prudent; il est Prince, il est Roi; & tout ce qu'il vous plaira. Je suis fâché, Messieurs, de voir que vous aiez atteint l'âge où vous êtes, sans avoir été instruits de ces grandes veritez; mais suivez moi, & je vous conduirai dans un lieu, où vous trouverez le remede d'un si grand mal. Je vous menerai, leur dit-il; dans un lieu, où vous retrouverez ce que vous avez dissipé dans votre jeunesse. On voit bien que vous ne connoissez pas le tems où nous sommes. Je veux vous l'apprendre. Dites-moi, dans quel siecle croiez-vous vivre? dans celui de l'or; ou dans celui de bouë? Critile répondit, je croirois, que c'est dans le siecle de fer ou de bronze. On n'y voit que canons & Artillerie, tout est en guerre: on n'entend parler que de sieges, que d'assauts, que de batailles, & que de meurtres. Il y en auroit, dit Andrenius,

drenius, qui l'apelleroient plutôt le siècle de cuivre, ou de faux or : mais pour moi, je dis que c'est le siècle de bouë : car il ne produit que des immondices : les bons sont méprisez & rampant : la vertu est tombée dans une fosse sur laquelle on a mis cette inscription : *Ci git la Vertu.* On estime à présent le fumier, & l'ordure est aussi prisee que l'or. Vous vous trompez, Messieurs, repliqua le François ; je vous assure, que nôtre siècle est le siècle d'or. Qui le croiroit ? c'est pourtant la verité. On n'y estime que l'or : c'est lui seul qu'on adore, qu'on recherche : heureux qui en a ; on ne fait rien sans lui : & on fait tout par lui. C'est l'Idole qu'on adore. *Tutti tirano à questo Diavolo d'argento ;* Chacun s'adresse à ce Diable d'argent, dit un Italien. Sur cela ils virent briller de loin un bâtiment, qui leur parut d'or pur. Andrenius qui l'avoit aperçu le premier, demanda quelle riche maison est celle ci ? On diroit d'un brazier d'or. Ce Palais-la est-il tout d'or ? dit Critile. Tout d'or, répondit le François, depuis les fondemens jusqu'au haut du toit ; au dedans & au dehors ;

hors; enfin tout l'édifice n'est qu'or & argent. Cela me fait peur; car quoi que l'or & le vice soient souvent broüillez, on voit cependant que la fortune favorise ordinairement les vicieux. Mais comment a-t-on pû amasser autant d'or & d'argent, qu'il en a falu pour faire ce bâtiment? Vous vous étonnez de ces richesses? dit le François; si l'Espagne n'étoit pas saignée par l'Italie; purgée par la France, si Genes ne lui appliquoit pas des sangsuës, si la Flandre ne la suçoit pas; on ne doit pas douter que ses Villes ne fussent pavées d'or, avec des murailles d'argent. Mais ce qu'il y a encore de plus surprenant; c'est la puissance de celui qui habite cette superbe maison. Il a la vertu de convertir en or tout ce qu'il touche de la main droite, & en argent, ce qu'il manie de la gauche. Eh, Monsieur, dit Critile, c'est un vieux conte qu'on fait d'un certain Roi appelé Midas, qui aiant souhaité indiscretement de convertir en or tout ce qu'il toucheroit, changeoit meme ses alimens en ce metal, ce qui le fit mourir de faim. Comment un conte? dit le François; c'est un verité très-constante, & mé-

me-

me fort ordinaire: elle se pratique aujourd'hui dans le monde. Est-ce une chose si nouvelle qu'un homme convertisse en or tout ce qu'il touche? Avec un tour de main qu'un Avocat donne sur un Bartole, ne fait-il pas venir à lui les cent, les deux cens ducats du pauvre plaideur? Un Medecin en tâtant le poux de son malade, dût-il l'envoyer au tombeau, ne voit-il pas ses doigts convertis en or? Y a-t-il une vertu plus grande, que celle de la baguette d'un Huissier; ou que celle qui sort de la plume d'un Ecrivain, & d'un Secretaire, pour faire sortir de terre les tresors les plus cachez, quelque enchantez qu'ils soient? Une Venus mercenaire ne convertit-elle pas en or ses crimes, dès qu'on s'approche d'elle, & qu'on la touche? Il y a des gens qui par un coup de ponce savent convertir en or de bon poids, les quintaux de fer mal pesez. Les Marchands par subtilité, & par l'adresse de leurs mains, ne peuvent-ils pas convertir en or de la soie & de la toile d'Hollande? Croiez-moi, il y a plusieurs Midas dans le monde. L'intérêt est le plus grand de tous les Rois: chacun lui sert, & lui obéit.

Ainsi

Ainsi ne soiez plus surpris, si je vous dis que le Prince qui loge en ce Palais change tout en or, & même une des raisons qui me menent là, c'est pour le prier de me toucher, & de me changer en ce metal. Mais, repliqua Andrenius, comment peut-il vivre, s'il y change aussi sa nourriture? Il a un bon remède, répondit le François; il se sert de gans fort épais quand il mange. Et les gans ne se convertissent-ils pas aussi? dit Andrenius. Vous ne savez donc pas, dit le François, qu'on a trouvé le secret de rendre l'or potable & mangeable? on en fait des potions cordiales: il y en a même qui prennent des bouillons faits de pistoles, ils disent que leur vertu en est si grande qu'ils resuscitent les morts. Bien pis, il y en a d'assez malheureux pour vivre, en se laissant mourir de faim, disant que c'est pour convertir en or leur manger & leur boire qu'ils se l'épargnent.

S'étant approchez du Palais, ils virent aux portes plusieurs Gardes armez à l'Espagnole, qui en défendoient l'entrée, avec tant de rigueur & de fierté qu'ils faisoient peur. On étoit contraint de ne regarder ce lieu que de loin,
&

& les plus hardis étoient obligez de se taire. Comment ferons-nous donc pour entrer? dit Andrenius, puisque les Gardes sont si inexorables. Ne vous embarrassez pas de cela, répondit le François; il n'y a que les jeunes gens qu'on renvoie: on ne les y laisse jamais entrer, quelques instances qu'ils fassent: c'est que ce n'est pas à eux qu'on peut confier l'or ou l'argent; mais les hommes qui ont passé trente ans, ont ce droit, à moins qu'ils ne soient grands joueurs, vagabonds, & compagnons de l'enfant prodigue. Mais pour les personnes avancées en âge, pour les François, & pour les Castillans, la porte est toujours ouverte: on les connoit même à leur air & à leurs manieres; ainsi d'abord qu'on nous verra, on ne fera aucune difficulté de nous laisser passer. Mais il se trouva un obstacle bien plus grand; c'est que les portes étoient d'un bronze plus dur que les entrailles d'un riche, & baricadées de verroux, & de cadenats: & quoique plusieurs y frapassent, on ne répondoit point; où l'on répondoit avec une rigueur extrême. Ouvre-moi, disoit l'un, je suis de tes parens. Quand j'étois pauvre je
n'a-

n'avois point de parens, ils me renon-
çoient tous pour tel; car ceux qui
n'ont point d'argent n'ont point de pa-
rens: mais à present ils me naissent
comme des champignons en une nuit,
& il s'attachent aux habits comme des
épinés: non, je ne vous conois point à
mon tour. Tu ne me conois point,
moi qui suis le meilleur de tes amis? di-
soit un autre. Oûi, dans le bon tems:
va-t-en à present en chercher où tu
voudras. Un Gentilhomme prioit
avec beaucoup de civilité un païsant des
plus rustiques, mais il lui répondit:
A present, que j'ai de quoi, chacun
me fait la cour, je m'en moque. Tu
n'ouvriras pas à ton pere? disoit un
bon vieillard: Le fils répondit; les
Loix de la nature & de la reconnoissan-
ce ne sont point observées, & rien ne
m'oblige à vous ouvrir. Au contraire
un fils sollicitoit son pere à lui donner
l'entrée, mais le pere lui dit: Il n'y a
rien à faire de mon vivant. Enfin on
n'avoit egard ni à pere, ni à mere, ni
à frere, ni à sœur, bien moins à belle-
mere ou à belle-fille. Nos deux Pele-
rins voyant cela desespererent tout-à-
fait d'entrer; & ils pensoient déjà à se
reti-

retirer avec honneur sans se soucier du profit; mais leur conducteur les encourageant leur dit: Vous vous rebutez bien vite, ceux qui sont là-dedans n'y sont-ils pas entrez? Nous prendrons le même chemin, l'argent nous y introduira sans peine. En même tems il leur montra une grosse massuë qui seroit de batant à une cloche d'or: regardez, leur dit-il, cette massuë; voici le moien de venir à nôtre fin. Que croiez-vous que ce soit? Si elle étoit de fer, répondit Critile, & herissée de pointes d'acier, je croirois que ce seroit celle d'Hercule. Comment d'Hercule? la massuë d'Hercule n'étoit qu'une bagatelle, & n'aprochoit pas de celle-ci. Je vous assure, Messieurs, que tout Heros, qu'il étoit, il n'a pas entendu la maniere de faire la guerre. Je veux qu'il ait écrasé quantité de monstres avec sa massuë: mais avec celle-ci on domte l'impossible même; & je ne finirois jamais, si je voulois vous articuler les difficultez prodigieuses dont on est venu à bout par son moien. Elle est donc enchantée par quelque celebre Magicien, dit Andrenius. Non, elle ne l'est point; mais c'est elle qui en-
chante.

chante tout. Vous savez que la massuë d'Hercule n'avoit de vertu qu'en sa main; mais celle ci dans les mains d'une femme ou d'un enfant produit toujours des merveilles. Savez-vous pourquoi? c'est qu'elle est d'or massif, metal si fort que rien ne lui resiste. Avec quoi pensez-vous que les Rois fassent la guerre? avec le bronze des canons, le fer des fusils, ou le plomb des bales; Non assurément; mais *con denari, i denari, e piu denari*. Et qu'est-ce que la *Tizona*, savoir l'épée du Cid Ruydaz, ou de Roland, au prix d'une massuë faite de pistoles? Voyez en l'épreuve. Au même moment l'ayant detachée, il en frapa les portes, & ce coup, quoi qu'assez petit, eut la vertu de les faire ouvrir aussi tôt. Nos deux Voageurs en furent bien étonnez: & le François fort glorieux se vançoit, que quand elles eussent été plus fortes que la Tour de Danaë, il les auroit fait ouvrir. Tous les obstacles ainsi levez, il étoit en leur pouvoir d'y entrer. Mais Critile craignoit beaucoup, ne sachant comment ils en pourroient sortir. Alors ils ouïrent le son de quelque argent, ce qui les

les determina. Le nom de *Monnoie*, qui derive du verbe Latin *monere*, qui signifie *donner avis*, produisit son effet. Car se laissant attirer par cet agréable bruit, harmonie mille fois plus charmante que celle d'Orphée, ils entrèrent. On ferma derechef les portes avec des verroux de Diamans. Mais, oh spectacle rare, & incroyable! Ce qu'ils avoient pris pour un Palais, étoit une prison des plus étroites, & remplie de prisonniers. Car c'étoit le sort de ceux qui y entroient: & ce qu'il y avoit de plus remarquable, c'est qu'on croioit leur faire encore une grande grace. Ils persuadoient à une belle femme qu'on lui donnoit bien des richesses & des magnificences, en lui mettant au coû *une chaine d'esclave*, pour tout le tems de sa vie; lui faisant *un Carcan* d'un riche collier, *des menotes* de brasselets très-precieux; lui donnant *les bagues* de son devoir, *les lacets* d'un amour aveugle, *un tour de perles* pour l'étrangler un jour, enfin sa maison pour prison.

On mettoit aux pieds d'un Courtisan des ceps d'or fort pesans, tellement qu'il ne pouvoit se remüer: & cependant

dant on lui faisoit accroire qu'il avoit tout à souhait. Ce qu'on s'étoit imaginé devoir être des Salles magnifiques, étoient des cachots pleins de prisonniers qui s'étoient volontairement chargez de chaines, parce qu'elles étoient d'or. Ils paroissoient aussi contens qu'ils devoient l'être peu, d'avoir été trompez. Entre autres ils remarquèrent un certain homme environné de chats, & qui prenoit un plaisir extrême à les entendre miauler. Que tu as le goût mauvais! dit Andrenius; ne vaudroit-il pas mieux avoir dans des cages quelques jolis oiseaux, qui par la douceur, & l'agrément de leur chant adouciroient ta prison? mais des chats qui ne font que miauler? Tu ne t'y entens guère, répondit-il; c'est pour moi la meilleure musique: ce sont les voix les plus douces & les plus charmantes qui soient au monde. Qu'est-ce que le caquet desagréable d'un perroquet, le chant d'un canari, la voix d'un flateur, la lire d'Orphée, & l'harmonie de tous les instrumens de musique, au prix du miaulement de ces animaux? Mais encore, reprit Andrenius, qu'y trouves-tu donc de si agréable

ble & de si harmonieux ? Comment, répondit-il, n'entens-tu pas qu'ils disent toujours *mio*, *mio*, tout est *mio*, & rien pour les autres. C'est pour moi la voix la plus agréable de toutes. Ils confideroient ces chats avec attention, & on leur en montra quelques-uns, même la plus grande partie, qu'on leur dit n'avoit point de cœur, ni d'entrailles, ce qui ne les empêchoit pas de vivre. Et comment savez-vous, demanda Andrenius, qu'ils n'en ont point ? Très-bien, dirent-ils. On ne voit aucune marque qu'ils en aient : & de plus, lors qu'on a cherché les cœurs de quelques-uns, on les a trouvez enterrés dans un tombeau d'or, & ensevelis dans un sac. Malheureuse condition d'un avare, s'écria Critile, sa vie ne fait plaisir à personne, & sa mort ne fait point répandre de pleurs. Au contraire chacun s'en rejouit au son de la cloche. La veuve riche en pleurant d'un œuil, rit de l'autre : la fille sourit en son cœur des larmes qu'elle donne à la bienfaisance : le fils se rejouit de la succession qui lui vient, les esclaves, de leur liberté ; le Medecin, de ce qu'il va être païé ; les Prêtres, de l'enterrement ;
les

les Marchands, de ce qu'ils vont vendre des habits de deuil ; le Tailleur de ce qu'il les fera. - Triste destinée d'un misérable qui finit une vie très-malheureuse par une mort encore mille fois plus déplorable. Ils virent dans une autre grande Sale un homme si grand, & dans une posture si étrange qu'ils en furent épouvantez. Critile demanda à la Sentinelle ce que faisoit cet homme. Il est en adoration, répondit-il, & c'est un coffre qui en est l'objet. Est-ce donc un Juif, *qui adore l'Arche*? On peut l'appeler tel pour le métier qu'il fait : c'est pourtant un des plus nobles & des plus riches Seigneurs du pais. Mais pourquoi cet attachement à ce coffre? C'est qu'il est rempli d'or par dedans, quoique le dehors soit de fer. Dans ce coffre est renfermé ce qu'il doit laisser par Testament à ses heritiers ; mais qu'il est étourdi? Il se met à la torture pour la garde d'un bien, dont il ignore absolument la future destination. Là ils virent aussi la cruauté que les Naturalistes rapportent des Viperes: c'est qu'au tems qu'elles s'accouplent, la femelle tuë le mâle; & les petits vengent ensuite la

mort de leur pere : perçant le ventre de leur mere , & lui déchirant les entrailles pour en sortir. C'est ainsi que la femme pour être une riche veuve, fait mourir son mari, & que le fils voiant que sa mere l'empêche d'être le libre & seul heritier, lui donne la mort par des chagrins épouvantables : Ensuite le cousin se défait du fils pour le même heritage, en sorte qu'on s'empoisonne , & qu'on se tuë l'un l'autre comme font les Viperes.

Ils se detournerent & ils eurent bien de quoi rire de ce qui arriva. Ce fut un voleur qui en attrapa un autre avec beaucoup de subtilité. Comme il connoissoit l'humeur de son compagnon, il n'eut pas grand' peine à lui persuader de se défaire de tout ce qu'il avoit , jusques là même qu'il lui aida à se depouiller de ses habits , & chargeant sur son dos toutes ses hardes, tout l'or, & tout l'argent de celui qu'il trompoit, il alla cacher tout cela dans un certain lieu qu'il lui marqua ; mais quand le pauvre dévalisé alla chercher son butin, il ne trouva plus rien, & sa douleur fut d'autant plus grande, qu'il avoit été lui-même la cause de son malheur.

heur. Critile faisoit bien des reflexions sur la violente passion de l'intérêt, qui portoit un avaricieux à cacher son trésor, & à se priver de son bien, pour le garder à des ingrats, à des joueurs & à des debauchés. Il meritoit bien, cet infame, d'être condamné au supplice de Tantale, puisqu'il s'ôte lui-même le manger & le boire, le sommeil & le repos, enfin la jouissance de ses biens & de sa vie.

Ils firent ainsi le tour de ce Palais, ou pour mieux dire de cette prison, sans avoir pû découvrir qui en étoit le Maître. Mais à la fin croiant le trouver dans quelque grande Sale dorée, sur un trône magnifique, vêtu d'étoffe d'or avec un manteau Imperial: ils le virent au contraire dans un cachot fort étroit, & où la lumière du jour n'entroit par aucun endroit, tant cet homme craignoit d'être aperçû, tant il avoit peur qu'on lui demandât de l'argent. Ils decouvrirent pourtant sa méchante mine. Il avoit un visage affreux, & propre à faire fuir les amis, les parens; & les créanciers: il avoit la barbe longue & mal en ordre, de grands yeux comme ceux d'un banquier qui

passé les nuits sans dormir. Il faisoit horreur à voir : avec un méchant habit vieux, & tout déchiré. Il étoit seul, ne se fiant à personne, aussi l'avoit-on abandonné. Sa compagnie étoit des chats, & l'on disoit que leur ame étoit de pistoles, mais qu'il n'en étoient pas moins adroits à égratigner. On l'auroit pris pour le cruel Radamante. Sitôt qu'il vit paroître les Voyageurs, il se leva pour les embrasser, à dessein de les convertir en or ; mais eux craignant beaucoup son aproche, chercherent à sortir promptement de cette maison dorée, véritable Palais de Pluton. Leur curiosité étant satisfaite, & fuyant la tyrannie de l'Avarice, ils s'empressoient pour trouver la porte. Et comme dans une maison de cette nature-la il arrive toujours des malheurs, il tombèrent dans un trébuchet couvert de limailles d'or. Plus ils s'efforçoient de sortir, plus ils se sentoient serrez de nœuds. Critile se plaignoit fort de n'avoir pas aperçû cet écueil. Andrenius soupiroit d'avoir perdu sa liberté. Nous verrons dans la suite comment ils en furent délivrez.

CHAPITRE IV.

Le Cabinet de l'homme savant.

UN homme de bon sens cherchoit en vain, dans une des plus belles Villes du monde & dans une Cour, quelqu'un qui meritât d'être apellé vraiment homme. Il entroit dans toutes les maisons : & n'y voioit que de riches meubles, mais point de vertu. Enfin son bonheur le conduisit dans une qui n'avoit par dehors aucune aparence. D'abord qu'il y fut entré il s'écria : Nous sommes parmi des hommes. On lui demanda à quoi il le conoissoit. Ne voiez-vous pas, dit-il, en leur montrant quelques livres, ces marques de sagesse ? Voilà les meubles d'un homme. Il n'y a point de belles promenades, ni de jardins delicieux qui vaillent une Bibliotheque bien choisie. Rien n'est capable de divertir un bel esprit, que la lecture d'un livre nouveau. On ne trouve plus les Piramides d'Egipte : les Tours de Babilone sont tombées ; le Colisée de Rome est ruiné, on ne voit pas les moindres vestiges du Palais de

Neron; toutes les merveilles du monde son peries: mais les Ouvrages immortels des Savans de ce tems là, & les grands hommes qui se sont rendus celebres par leurs écrits, durent encore. Les richesses sans la science valent peu de chose: mais souvent le bien & le savoir ne s'accordent point. Les plus riches sont presque toujours les plus ignorans: & ceux qui ont plus de science, ont le moins d'argent. L'Ignorance a été de tout tems la Bergere des Brebis de la Toison d'or.

On racontoit cette histoire à nos deux Pelerins enfermez dans la prison de l'interêt, & enlacez par les chaines de l'avarice: soit pour les consoler, ou pour leur donner une bonne leçon de morale. Celui qui la leur fit étoit d'une figure tout extraordinaire. Au lieu de bras, il avoit des aîles avec lesquelles il pouvoit voler jusques aux étoiles. Ce qu'il y avoit de remarquable, c'est qu'en entrant dans ce lieu, on l'avoit déchargé par grace d'une chaine qu'il avoit aux pieds, & qu'il l'empêchoit de voler; pendant que les autres dès leur arrivée étoient étroitement liez, sans avoir la liberté de faire un seul pas

An-

Andrenius tout étonné lui demanda : Homme, ou Prodige, dis nous qui tu es. Lui, répondit d'abord : Je n'étois rien hier, je suis fort peu de chose aujourd'hui, & demain je serai encore moins. Comment moins ? Oui, répondit-il, car il vaudroit bien mieux n'avoir jamais été que d'être. D'où viens-tu ? Je viens du rien. Où vas-tu ? Je vais chercher le tout. Es-tu seul ? J'ai encore la moitié plus de compagnie qu'il ne m'en faudroit. A présent je crois que tu es un savant. Je ne le suis point, mais je souhaite de le devenir. Par quelle occasion es-tu venu ici ? Je suis venu pour pouvoir prendre mon vol ; car aiant le pouvoir de m'élever aux plus hautes Regions par les ailes de mon esprit, la pauvreté envieuse m'avoit rendu trop pesant. Ton dessein n'est donc pas de planter ici ton tabernacle ? Non, car un peu de liberté vaut mieux que tout l'or du monde, mais dès que j'aurai ce qu'il y a ici de plus précieux, je m'envolerai. Peux-tu donc voler ? Quand je veux. Mais ne pourrois-tu pas nous délivrer aussi ? Fort aisément, pourvû que vous le vouliez. Et pourquoi ne le vou-

drions-nous pas? Je ne sai; car l'étourdissement est si grand dans le monde, qu'on demeure avec plaisir dans ces lieux-ci. Cette prison, parce qu'elle est enchantée, plaît plus que toute autre maison, & ceux qui y sont souhaitent avec passion d'y rester. Comment enchantée? Ce que nous voions n'est-il pas effectivement un trésor? Point du tout: ce n'en est que l'apparence. Tout ce qui reluit n'est pas or, mais peut bien être de la bouë, & de l'ordure. Tout n'est ici qu'illusion; une beauté qui à la fin se réduit à rien. Et pour vous tirer de votre aveuglement, & vous faire ouvrir tout-à-fait les yeux, au premier cri qu'on poussera vers le Ciel pour implorer son secours, vous verrez en un instant le tout se convertir en charbons & en cendre. C'est ce qui arriva, car si-tôt qu'on prononça le nom de *Jésus*, cette grande pompe disparut comme si c'eût été un songe. Ceux qui étoient plus riches se trouverent les mains vuides, on se moquoit de ceux qu'on avoit regardé auparavant comme des Rois. Ces grands Princes habillez de pourpre, ces Reines & ces Dames magnifiquement

quement parées, ces Seigneurs couverts de broderie, tous ces gens-là furent metamorphosez en gueux vêtus d'habits déchirez. Toute la magnificence s'évanoüit; le mépris succeda au respect, la tristesse aux plaisirs: les perles se changerent en larmes, les parfums en puanteur, & toute cette grande machine d'apparence en un coup d'œil fut reduite à neant. Critile & Andrenius tout effraiez, & plus morts que vifs, mais pourtant desabusez, demanderent à leur libérateur où ils étoient. Il leur répondit: qu'en quelque endroit qu'ils fussent, ils étoient bien, puisqu'ils avoient recouvré la liberté. Il leur proposa de le suivre jusques au Palais de la sage Sossibelle, où ils trouveroient une parfaite délivrance. Eux ravis de cette offre, le prièrent d'être leur conducteur, puisqu'il avoit été leur libérateur. Ils lui demanderent s'il conoissoit cette sage Reine. Marchons, dit-il, & je vous l'apprendrai. Si-tôt que je me suis vu des aîles, je me suis devoué à son service: mais ceux qui la cherchent sont en fort petit nombre, & il y en a encore moins qui la trouvent. J'ai parcouru

toutes les Univerfitez les plus celebres fans la pouvoir découvrir; & je remarquai qu'on donne à plusieurs le nom de fages ou de favans (car le mot Latin *sapiens* fignifie la même chofe) qui font en effet de francs ignorans. J'ai paffé par toutes les maifons de ceux qu'on nomme communément gens de Lettres, mais fi-tôt qu'il m'ont vû fans argent ils m'ont rebuté. J'ai parlé à plusieurs qui paffoient pour favans; & même à beaucoup de Docteurs, j'en ai pas trouvé un feul qui eut de la doctrine. A la fin j'ai reconu que je n'étois pas dans le bon chemin, & qu'il n'y avoit pas dans le monde la moitié de la fcience, & de la fageffe qu'on dit. Mais comme je vole toujours, j'ai découvert un Palais bâti de criftal & éclairé de tous côtez: ce qui me fit croire que, puiſqu'Athene & Corinthe n'étoient plus, c'étoit affurément la demeure de la grande Reine Sofisbelle.

Pendant cet entretien on entendit comme le cri bruiant & confus d'une populace. Ils ſe retournerent pour voir ce que c'étoit; & ils virent paroître un monſtre fort gros qui occupoit tout le chemin, ſuivi d'une foule innombrable

brable de gens. Sa vûë faisoit horreur, car il étoit moitié homme & moitié serpent : en sorte que de la partie supérieure il regardoit le Ciel, & de l'autre il se trainoit par terre. Le personnage ailé le reconnut aussi tôt, & avertit ses compagnons de le laisser passer en le dédaignant, & même de ne se pas informer à ceux de la suite ce que c'étoit; mais Andrenius ne pût pas s'en empêcher. On lui répondit, c'est celui *qui est plus rusé que la couleuvre*; c'est le savant, des savans, le miracle de tous les peuples; en un mot c'est toute la science du monde. Tu te trompes, repliqua l'homme ailé; il ne fait rien que selon le monde, & toute sa science est une folie à l'égard du Ciel. C'est un de ces gens qui veulent paroître doctes aux yeux des autres, & qui ne savent rien par eux-mêmes; c'est un de ceux qui parlent beaucoup, mais sans jugement: c'est l'ignorant qui fait peu de choses, & qui ne fait rien que très - imparfaitement. Andrenius continuant de s'informer, où vous mene ce monstre, dit-il, puisque vous le suivez? Ils répondirent: il nous conduit pour être *savans de For-*

tune. Ils s'étonna de la réponse, & re-
pliqua: Qu'est-ce donc qu'être *savant*
de Fortune? C'est; répondirent-ils,
un homme qui sans avoir étudié, passe
pour *savant*; qui est docteur, sans avoir
jamais vû de Bibliothèques; qui est
homme de Lettres, sans avoir lû aucun
Livre; qui s'est aquis une grande re-
putation, sans s'être jamais soucié de
rien apprendre; Enfin qui est devenu
l'Oracle du Vulgaire, & de qui on con-
vient qu'il fait tout, sans qu'on sache
ce qu'il fait; tant il a le bonheur d'être
en credit. N'avez-vous jamais ouï le
Proverbe, * *Enfant Dieu te donne bon-*
ne fortune? C'est cette bonne fortune
qui l'a rendu *savant*, & c'est aussi ce
que nous cherchons. A ces mots An-
drenius se persuadant que ce seroit un
grand avantage de pouvoir être *savant*
sans étudier, habile sans prendre au-
cune peine, aquerir une haute reputa-
tion sans avoir travaillé; se sentit attiré
par les cris de joie de la foule qui ac-
compagnoit ce faux *savant*, les uns en
carosse, les autres en litiere, ou à che-
val; puis se tournant vers ses compa-
gnons, il leur dit: Adieu, mes amis,
il

* Proverbe Espagnol.

il vaut mieux avoir moins de science, & un peu plus de bon tems. Ainsi s'en allant avec la troupe, lui & elle disparurent en un moment.

Le personnage ailé voyant Critile fort affligé de la perte de son ami, lui dit pour le consoler : Helas, qu'il y en a peu qui cherchent la véritable science ! Ne t'afflige point, car tu le retrouveras plutôt qu'il ne pourra te trouver. Critile vouloit le suivre pour le ramener : mais l'homme aux aîles lui dit : Veux tu donc t'aller perdre comme lui ? alors voiant paroître le Palais qu'ils cherchoient, oubliant le passé, & sans détourner les yeux, ravis de joie, ils doublerent le pas. Sa situation étoit si élevée, qu'on le découvroit de tous les environs. L'Architecture en étoit merveilleuse : quant à la lumière il ne pouvoit être plus éclairé ; car outre que les murailles étoient d'une matiere transparente, il y avoit quantité de portes, de fenêtres, & de balcons. En y arrivant, ils virent des hommes dans une posture d'adoration, & qui sembloient baiser les murailles ; mais les aiant regardez de plus après, ils aperçurent qu'ils les

lechoient , & qu'ils en prenoient quelques morceaux pour les favoriser. Pourquoi font-ils cela ? demanda Critile : Un d'eux répondit ; Goutez-en , vous trouverez qu'ils sont d'un goût très-délicieux. Critile en prit un morceau , & l'aprochant de sa bouche , il reconut que ce qui leur avoit paru du cristall , étoit du sel. La porte étoit toujours ouverte ; mais l'entrée n'en étoit permise qu'aux hommes faits : elle étoit entourée de lierre , & couronnée de laurier ; embelli de beaucoup d'inscriptions & d'emblèmes , qui regnoient sur toute la face de la maison qui étoit magnifique. Ils entrèrent d'abord dans une grande Cour , où on voioit des galeries soutenues par des colonnes si fortes , que le personnage ailé assura qu'elles pouvoient porter l'Univers , chacune d'elles étant la colonne du *non plus ultra* de son siècle. Ils entendirent ensuite une si douce harmonie , que non seulement les hommes en étoient charmez ; mais même les bêtes & les choses inanimées ; il n'y avoit pas jusqu'aux rochers qui se sentoient attirés , comme autrefois au son de la Lire d'Orphée.

Ils

Ils avancerent dans un belle & superbe Sale, ou de quelque côté qu'on se tournât on ne voioit que de l'ivoire ou de l'or. Etant là le *Bon-goût* les introduisit devant une Dame qui paroissoit une Déesse; son nom étoit la Poësie: elle touchoit un instrument avec une telle delicateffe, que son harmonie resuscitoit les morts, immortalisoit les vivans, tranquillisoit les esprits, appaisoit les troubles de l'ame; mais aussi lors que cela étoit nécessaire, elle inspiroit une fureur martiale plus qu'Homere n'auroit jamais fait. Ravis de la voir, & encore plus de l'entendre, nos gens s'aprocherent & lui donnerent le salut; & elle pour faire honneur à ses hôtes, les regala de ses plus beaux airs. Il y avoit autour d'elle plusieurs instrumens de Musique, desquels elle choisit les plus nouveaux. Le premier donc elle joua fût une Guitarre, à la verité très-harmonieuse, mais qu'on n'entendoit pas de fort loin. On remarqua aussi que le corps, qui devoit être d'Ivoire où d'Ebene, n'étoit que d'Aulne, quoi que les cordes fussent d'or très fin. La Nimphe s'aperçut de la remarque, & soupi-

soupirant leur dit: Si le Poëte Cordon jouïant de cet instrument avoit uni les preceptes d'une bonne morale à ses Vers Heroïques, & si son stile avoit eu autant d'élevation que de douceur, sa *Guittarre* auroit mérité d'être non seulement d'ivoire, mais même des plus beaux Diamans. Ensuite elle prit un petit Violon Italien très-doux; & quoi que ce ne fut que l'instrument d'un* *Berger fidèle*, il étoit pourtant bon, & fort delicat. Proche de-là il y avoit deux Luths très-semblables. Voici, dit elle; des instrumens graves; Caton même les écouterait. Il n'y en a point de meilleurs pour jouer les Pastorales & les Odes, mais ils ne valent rien pour les Vers Heroïques. Après cela ils virent une Harpe, travaillée avec artifice, au dessous d'une autre dont la matiere étoit bien plus estimée, mais dont l'art étoit beaucoup moindre, sur quoi la Nimphe leur dit: Si (a) *Arioste* se fût appliqué aux Allegories de la Morale, comme a fait (b) *Homere*, sa Harpe ne seroit pas au dessous de l'autre.

Plu-

* Titre d'une Tragi-Comedie Italienne, intitulée *Pastor Fido*.

(a) Poëte Italien.

(b) Poëte Grec.

Plusieurs furent étonnez d'entendre retentir le son d'un Instrument qui n'étoit fait que de roseaux joints ensemble avec de la cire; c'étoient des tuyaux de (a) *Seringua*, cueillis dans une plaine très-fertile : ils s'emplissoient d'un vent populaire : aussi leur son ne plût pas long-tems. Alors la Poësie dit; Sachez, que cet Instrument fut jadis estimé sur tous les Theatres d'Espagne. Elle prit ensuite une Viole d'un ivoire plus blanc que neige; mais si froid qu'elle fût obligée de la quitter; car ses doigt étoient déjà gélés : ce qui lui fit dire : Dans les Vers de (b) *Petrarque* on voit les deux contraires assemblez, sa grande froideur avec le feu de son amour. On mit cette Viole sur deux autres toutes semblables, l'une étoit de (c) *Dantes* & l'autre de *Boscan*. Plusieurs se scandalizerent de voir parmi ces instrumens quelques sifflets de gueux. Ne vous en étonnez pas, dit la Dame, ils sont fort divertissans : ce sont les mêmes avec qui

Ma-

[a] Nom d'un Poete.

[b] Poete Italien.

[c] Un Poete Italien, l'autre Espagnol.

[a] *Marica* charmoit ses douleurs *étant à l'Hopital*. Ecoutez, s'il vous plait, cette [b] *Folie*, que je vais jouer sur cette Lire. Tous l'admirerent. C'est, dit elle, La Lire Portugaise, dont le son est si touchant, qu'il semble dire; *Je vous aime*. Ils ouirent avec plaisir jouïr d'une Corne-Muse, qui avoit été à une Princesse qui se plaisoit à faire danser *Fillis* à ce son. On vit avec chagrin un Theorbe Italien fort sale, & qui paroissoit être tombé tout récemment dans l'ordure. La Nimphe n'osa pas même le toucher, & dit: C'est grand dommage qu'un si bon Theorbe de (c) *Marino* se soit souillé dans la lasciveté. On voioit aussi un Luth Royal fait avec beaucoup d'art, qui, dans un coin fort obscur, éclatoit par le feu de quantité de pierreries dont il étoit couvert: on reconnut que c'étoit un Luth si doux & si agréable que les Rois mêmes prenoient plaisir à l'entendre: & quoi qu'on ne l'eût pas encore exposé en public, on savoit pourtant, que c'étoit celui du Duc d'Albe,

Au même endroit on trouva un autre

(a) autre Poete.

(b) Air Espagnol.

(c) Poete Italien.

tre Instrument couronné des Lauriers d'Appollon, quoi que plusieurs en doutassent. On entendit une Mûlette qui faisoit une melodie à double son, & on assura que la Muse à qui elle étoit avoit un * *Cancer* dans la bouche. Il y avoit une autre Lire qui se faisoit bien entendre, mais d'un son rude, *comme si on chantoit des Satires en Latin*. On en écouta une autre, mais on ne pouvoit distinguer si les airs étoient de la Prose, ou des Vers. On remarqua dans un coin fort écarté plusieurs autres Instrumens, qui, quoi que tout neufs, étoient pourtant couverts de poussiere. Critile étonné de cela dit: Grande Reine du Parnasse, pourquoi negliges-tu si-tôt ces nouveaux Instrumens? Helas! dit-elle, il y a beaucoup de Poëtes, parce qu'il n'est pas difficile de faire des Vers: mais le nombre de ceux qui imitent Homere & Virgile dans leurs Poëmes Heroïques est très-petit. Pour moi, ajouta Critile, je croi que c'est Horace qui les a rebutez, & decouragez par la rigueur de ses preceptes. Non, répondit la Poësie; c'est que plusieurs
sont

* Allusion au nom.

sont des faiseurs de Vaudevilles qui n'entendent point l'Art Poétique : & pour faire des ouvrages sublimes il faut avoir l'esprit élevé. A propos voicile * *Tasse*, qui est un autre Virgile, mais Chrétien, & si bon qu'il trouve à tous momens des *Anges & des miracles* pour se tirer d'affaire. Critile remarquant un endroit vuide, dit : On a derobé ici quelque instrument, ou bien c'est un endroit destiné pour quelque Auteur moderne. J'en conois un qui meriteroit cette place : car il est bon : & à cause de sa bonté je l'ai choisi pour mon ami. Critile prenoit plaisir à voir tout cela; mais ne pouvant demeurer plus long-tems dans cette Sale de la Poësie, à cause du voyage qu'il devoit achever, il en sortit. Le Tems les appella dans une autre Sale bien plus grande, car on n'en voioit point le bout. Ils y furent introduits par la Memoire; & ils y trouverent une autre Nimphe toute extraordinaire: car elle avoit la moitié du visage ridé comme celui d'une vieille; & l'autre partie fort jolie comme celui d'une jeune fille. Elle avoit la vûe *sur le present*, & *sur le passé*; & pour l'ave-
nir

* Poete Italien.

nir elle le remettoit à la Providence. Dès que Critile la vit, il s'écria : Celle-ci est l'Histoire. Le personnage ailé le lui confirma, en disant : C'est elle qui nous apprend comme on a vécu, & comme on doit vivre. C'est elle qui éternise la reputation, c'est la Vérité des actions passées. Elle étoit environnée d'hommes & de femmes, dont les uns s'étoient signalez par leurs actions heroïques, & les autres par leurs crimes : grands & petits ; courageux & lâches ; prudents & indiscrets ; sçavans & ignorans ; braves & timides ; geans & nains, sans qu'il y eut qui que ce soit d'oublié. Elle tenoit des plumes miraculeuses ; car en aiant donné une à quelqu'un, il vola d'un bout du Monde à l'autre. Elle fait faire un baume dont la vertu est si merveilleuse qu'il immortalise les belles actions ; elle en donne à plusieurs, mais avec une circonspection fort remarquable, car on n'obtient jamais la *plume* qu'on souhaite, à moins que la Vérité & la Franchise n'en fassent la demande. Il arriva un grand Seigneur qui offrit une grosse somme d'argent pour en avoir une ; mais on le refusa, &

& en lui ferrant la main on lui dit : Il faut que ces plumes soient franches pour être bonnes : On ne vole point à l'Eternité avec des plumes achetées. Un autre en demanda une, promettant qu'il ne s'en serviroit *que pour badiner*. Cela ne se peut, répondit l'Histoire, car ce qui passeroit à présent pour un jeu, seroit crû d'ici à cent ans comme une vérité. Avec cette precaution on ne donnoit de plume, qu'à ceux qui étoient morts depuis cinquante ans. Ce fut après cet espace de tems-là que l'Histoire donna la plume de Corneille Tacite au dissimulé Tibere & au barbare Neron. Elle en choisit une des meilleures, afin qu'un grand Auteur écrivît la vie d'un grand Prince : mais aiant remarqué qu'elle étoit dorée, elle la jetta avec mépris, disant que ces sortes de plumes étoient fort suspectes de mensonge. Quelqu'un s'empressoit d'en avoir une qui fut propre à écrire ses louanges. L'Histoire s'informa s'il étoit homme de merite ; & n'aiant rien trouvé qui le distinguât, elle le refusa, louant pourtant son desir. Pour le consoler, elle lui dit que les belles actions devoient preceder les belles paroles ;

les; & que la plume suposoit les hommes illustres, & ne les faisoit pas. Un Heros, fort fameux en demandoit une meilleure que la sienne, qui, disoit-il, étoit trop simple: mais on le refusa honnetement, en lui faisant entendre, que ses faits, heroïques éclatent plus dans un stile bas, que les actions ordinaires des autres publiées avec beaucoup d'éloquence. Plusieurs Heros de nos jours se plaignirent qu'on suprimoit leurs exploits, au lieu que la plume de * *Jove* illustra quantité de gens beaucoup moins celebres qu'eux. Mais la Nimphe ne pût ouïr ces plaintes sans perdre patience, & elle leur répondit fort en colere, si vous méprisez, si vous perlecutez, si même souvent vous emprisonnez mes très-chers Ecrivains, comment voulez-vous qu'ils peignent vos belles actions? On n'achete point nos plumes, Messieurs, mais cela n'empêche point qu'on n'en doive faire cas. Toutes les Nations reprochoient à l'Espagnole de n'avoir jamais été célébrée par aucune plume Latine. C'est, répondit un Espagnol, que nous nous attachons plus à manier l'épée que la plu-

* C'est un Historien.

plume, & a faire des actions d'éclat ; qu'a les publier : les plumes si *caquetuses* sont des plumes de poule. Cette foible raison ne fut pas goûtée ; on y replica que c'étoit avoir très-peu de politique & de delicateffe ; qu'on devoit suivre l'exemple des Romains, & imiter un Cesar qui tenoit la plume d'une main, & l'épée de l'autre. L'Espagne entendant cela, & se voiant la Maîtresse du monde, resolut de demander une plume. L'Histoire jugeant qu'elle avoit raison, pensa à la tirer de l'obscurité d'un silence de tant de siecles. Et quoi qu'il soit défendu par une Loi generale de donner aux Princes & aux Etats des Historiens Nationaux, sur peine à ceux-ci de n'être pas crûs : cependant parce que l'Espagne étoit haïe de toutes les autres Nations, l'Histoire voulut bien lui donner la plume d'un Espagnol. Les autres Nations en murmurèrent, mais elle, pour les apaiser, leur dit : Laissez-moi faire, car *Mariana* qui est l'Historien que je nomme quoi que bon Espagnol, est un Auteur incapable de flater ; & il écrira avec tant d'exactitude, que les Espagnols mêmes seront les

les premiers à s'en plaindre. On ne confia pas ainsi la France à un Historien François; car on donna la plume Latine à un Italien, pour écrire les dernières Revolutions & les vies des Rois de cette Monarchie. De plus on obligea cet Historien à sortir de France, & à demeurer en Italie, pour pouvoir parler plus librement. C'est ainsi que (a) Henri Cattarin a écrit cette Histoire, si fidelement, qu'il a surpassé Guicciardin & Tacite pour la verité. Chaque Nation avoit la plume à laquelle elle s'attendoit le moins. Celles qui paroissoient plumes d'un tel oiseaux étoient d'un autre: témoin la plume qu'on attribuoit à (b) Conestage, qui écrivit l'union du Portugal à la Castille, & laquelle après avoir été bien examinée fut reconuë pour être du Comte de Porte-Alegre. On donna à un la plume qu'on disoit être du Phoenix, l'avertissant qu'elle n'étoit que de la Renommée: & en même tems on reconut que la veritable plume du Phoenix étoit celle qu'on presenta à Marguerite de Valois, cette belle & sage

Tome II.

F

Prin-

(a) Historiens Italiens.

(b) Historiens Espagnols.

Princesse, mais malheureuse, à qui, comme à Cesar, on permit de pouvoir écrire son histoire. Un Prince guerrier demanda la plume la mieux taillée qu'il y eut. On lui en donna une qui ne l'étoit point, en lui disant: C'est vôtre épée qui doit la tailler; si elle la coupe bien, la plume en écrira mieux. Un Monarque voulant s'éterniser, demanda la plus finie de toutes. Comme l'Histoire confessa qu'il la meritoit, on lui en choisit une de corbeau. Il n'étoit pas content, murmurant de ce qu'au lieu de lui en donner une d'aigle, on lui offroit celle d'un oiseau de mauvais augure. Eh, Seigneur, dit l'Histoire, vous n'entendez pas vos intérêts; Cette plume, qui dans la Satyre est une plume de corbeau, est pourtant une des meilleures pour deviner les intentions politiques, & pour découvrir les secrets les plus cachez de l'Etat. Telle étoit la plume de Comines. Un grand personnage avoit envie de faire brûler une de ces plumes, mais on le defabusa en lui disant, elles ont la qualité de celles du Phenix qui deviennent immortelles par le feu; & plus on tâche de les détruire, plus elles

elles s'élevent, & se repandent par tout le monde, On loua beaucoup la plume de *Giras*, & on en fit present à l'Arragon avec cet éloge: *Cette plume regardera toujours fixement le Soleil de la Verité.*

Tous s'étonnerent, que parmi une si grande foule d'Historiens modernes la Nimphe immortelle n'avoit aucune de leurs plumes en mains, & qu'elle n'en faisoit aucun cas: on ne méprisoit pourtant pas tout-à fait celles de *Pierre Mathieu*, de *Santore*, de *Babia*, du *Comte de la Roque*, de *Fuen-Major*, & d'autres semblables. Mais on revint de cette surprise, en remarquant que ce n'étoient que de simples colombes, sans le fiel de *Tacite*, sans le sel de *Quinte-Curce*, & sans le piquant de *Suetone*. Toutes les Nations, disoit la grande Reine, ne sont pas propres à écrire l'Histoire. Les unes sont trop faciles à inventer; les autres trop rempantes; la plupart des plumes modernes sont grossieres, sans grace ni élévation. Il y a des plumes Grammairiennes, qui ne pensent qu'à bien arranger les mots, & oublient la verité, qui est l'*Ame* de l'histoire. D'autres Ergo-
 F 2 teurs

teurs ne font que disputer sur les tems. Il y a aussi des Antiquaires, des faiseurs de Gazetes, des Copistes de Relations, gens sans aucun fond de jugement ni trait d'esprit. Ensuite l'Histoire aperçut une plume faite de roseau, & qui distilloit du Nectar : elle la rejetta, disant, Celle-ci n'est pas propre à éterniser les grands exploits, mais elle est bonne pour adoucir les fautes. On haïssoit extrêmement toutes celles qui étoient colorées, parce qu'on les regardoit comme passionnées & vindicatives. Elle en prit une autre, & en la voyant, cette plume, dit-elle, est déjà sortie une fois de mes mains, & si je ne me trompe, je l'ai donnée à Ilescas, de qui *Sandoval* a copié des Chapitres entiers. Les Pelerins eussent demeuré plus long-tems dans cette Sale avec bien du plaisir : mais *l'Entendement* les conduisit dans l'appartement des Humanitez.

La *Subtilité d'esprit* les rencontrant leur presenta des fleurs odoriferantes, cueillies dans les jardins d'*Erasme* & d'*Eborense*; & d'autres du * *Jardinage Espagnol*; les *Plaisanteries Italiennes*,
les

les Recreations de Guicciardin; les exploits & bons mots modernes de Botere, les six cent fleurs de Ruse, les Eloges, les Theatres, les Places, les Forêts, les Boutiques, les Emblèmes, les Polianthées, les Mélanges, &c. Ils s'arrêterent d'abord pour voir la Nimphe de l'Antiquité, Dame fort curieuse, mais dont l'esprit n'est pas bien relevé. Elle faisoit sa demeure dans un Cabinet plein de Statuës, d'Inscriptions, de Seaux, de Monoies, de Medailles, d'Urnes, de Pots de terre de toute façon; & le tout accompagné de Livres qui traitent du vieux tems, parmi lesquels on trouvoit les *savans Dialogues de Don Antoine Augustin*, les *Ecrits de Goltzius*, & la *connoissance des monnoies anciennes Espagnoles du Lastanoge*. Elle les fit entrer dans un autre Cabinet qui étoit proche du premier, & tout embarrassé de materiaux, ce qui leur fit croire qu'ils étoient dans la boutique de quelque artisan. Mais quand ils virent des *Globes Celestes & terrestres, des Spheres, des Astrolabes, des Bouffoles, des Dioptrés, des Cilindres, des Compas & des Barometres*, ils reconurent que c'étoit le Cabinet de la Mathematique, rem-

pli des Instrumens & des Livres de l'Art, sans oublier la Peinture & l'Architecture. Ils n'y restèrent pas long-tems, se contentant de savoir ce que c'étoit. Ils en firent de même dans le Cabinet de la Philosophie naturelle, en la compagnie de laquelle on vit les quatre Elemens, avec les Livres qui parlent de leurs habitans, savoir les oiseaux, les poissons, les bêtes, les plantes, les fleurs, les pierres precieuses, les mineraux. Dans l'Element du Feu ils trouverent des *Meteores*, des *Phenomenes*, & tout ce qui concerne l'Artillerie. Mais le Jugement voyant qu'ils étoient fort ennuyez de toute cette *Materialité*, les tira de là.

Ils entrerent ensuite dans une chambre assez spacieuse & bien en ordre, où d'abord ils saluerent une Dame qui par sa gravité leur parut une Déesse. Ils la trouverent choisissant les feuilles de certaines plantes Medicinales, pour en distiller des *Quintessences* propres à la guerison de l'esprit humain. Ils reconnurent que c'étoit la Philosophie Morale; & l'ayant complimentée sur son caractère, elle les fit placer parmi ses venerables Conseillers. Elle leur mon-

tra

tra en premier lieu certaines feuilles qui paroissoient être du *Dictame*, grand contre-prison. Elle les estimoit beaucoup, quoi que plusieurs les trouvasent trop seches, & plus salutaires qu'agréables. On les avoit cueillies dans le *jardin de Senéque*. Ils y en avoit d'autres sur une assiete, cueillies du *Verger de Platon*. On pourroit, dit-elle, en distiller des sources inépuisables de doctrine: elles seroient divines, si elles n'étoient pas un peu fades. On y voioit la *Rubarbe* d'Épictete, parmi d'autres drogues purgatives, pour desembarasser l'esprit. On fit des Dialogues de Lucien une *Salade* si appetissante que les plus degoutez en eurent envie. Après cela elle prit en main certaines feuilles assez communes; & parce qu'on les avoit toujours regardées comme pâture de bêtes, on fut fort étonné de les lui voir louer jusques à l'hyperbole. Pourquoi les méprisez-vous? leur dit-elle; car dans les Fables d'Esopé les bêtes parlent, mais les hommes apprennent; & pour marquer combien elle les estimoit, elle s'en fit une Couronne. Après cela elle ramassa toutes les feuilles d'*Alciati* sans en laisser une seule; &

quoi qu'on en trouvât parmi elles d'autres toutes semblables, elle fut les choisir sans se tromper, & dit: Ces autres ne sont pas si bonnes; elles n'ont pas tant de vertu, ni de moralité. Elle se feroit de la *Morale* de Plutarque pour faire des remèdes ordinaires, car on y trouve des sentences assez bonnes: mais on faisoit peu de cas des *Compilateurs*, qui les avoient ramassées, & on se contenta de les remercier de leur peine, sur tout Lucinas, pour leur avoir donné un assez beau tour. On en recueillit d'autres fort amples; mais assez communes. Si ces feuilles-ci, dit-elle de Petrarque & de Juste Lipse, avoient autant de vertu que d'étendue, elles seroient impaiables. Il y en avoit d'autres de si belle apparence que chacun en prit pour en mâcher, pour en avaler, & même pour en prendre par le nez. Ce sont, dit-elle, les feuilles de *Quevedo*, semblables au Tabac qu'on prend, plus par vice & par habitude, que par nécessité & par remède. A ce propos on compara les feuilles de la *Celestina*, & d'autres Auteurs semblables au persil dont on se sert pour faire passer la viande avec moins

moins de dégoût. Ces autres-ci sont piquantes, quoi que communes: il y a des personnes de qualité qui dépensent toutes leurs rentes pour en avoir. Celles-ci de Barclai sont comme la moutarde, qui, quoi que forte au nez, ne laisse pas de rejouir le goût par ce même piquant. Au contraire lorsqu'il s'en trouva de trop fades dans le stile, & dans les pensées, on les destina pour ragouter les femmes & les enfans, n'étant pas jugées propres à la nourriture des hommes faits. On mit les devises de *Jove* parmi les herbes odoriferantes; car par leur bonne odeur elles rejouissent le cerveau. L'Histoire en vanta d'autres de mauvaise aparence, disant: On ne doit pas examiner le stile de *l'Infant Don Emanuel*, mais l'art avec lequel il enseigne la bonne Morale. Pour ne rien oublier, elle leur fit voir un artichaud, & en le rompant feuille à feuille, elle dit: Ces *Relations du Parnasse de Bocalini* sont fort ragoutantes avec du sel & du vinaigre.

Ils n'auroient jamais pensé à sortir de cet appartement, tant ils y trouvoient de plaisir, mais le *Devoir* vint les prendre pour les conduire dans une autre

grande Sale encore plus magnifique. C'est ici, leur dit-il, que vous trouverez la science la plus importante, celle qui vous apprendra à vivre. Ils entre-
rent par la porte de la *Raison d'Etat*, & ils trouverent une Nimphe couronnée, & qui paroissoit plus soigneuse de se mettre communément, que de passer pour belle, persuadée aparemment que la beauté est un bien pour les autres, & non pas pour soi-même. Elle affectoit fort de se cacher: cependant Critile la reconut, & dit: C'est la Politique: elle étoit occupée (car toute femme sage n'est jamais oisive) elle étoit, dis-je, occupée à faire des couronnes, ou à les perfectionner. Il y en avoit de toutes sortes de matiere: d'or, d'argent, de cuivre, de bois de chêne, de fruits & de fleurs. Elle les arrangeoit toutes avec beaucoup d'exactitude & de raison. La premiere étoit faite avec art sans aucun défaut; mais plus pour l'ornement que pour l'usage. Chacun dit, que c'étoit la *Republique de Platon*, fort peu convenable aux tems où nous sommes. Il y en avoit deux autres d'or, mais mal en ordre, & si mal faites, que quoi qu'elles eussent

sent belle aparence, elle les jettâ à terre; & les foulant aux pieds, elle dit; *Ce Prince de Machiavel, & cette Republique de Baudin* ne doivent pas paroître parmi des gens raisonnables. Celle d'Aristote parut bonne, mais trop vieille. On admira celle d'un Prince sage & Catholique, toute chargée de perles & de pierres precieuses. C'étoit *la Raison d'Etat de Jean Boterus*. Il arriva alors une chose surprenante: c'est qu'à la vûe d'une autre Politique très-parfaite, & fondée sur les principes du Christianisme, chacun lui donna de grandes louanges. Il vint un grand Seigneur, qui paroissoit en avoir envie. Voulant avoir tous les exemplaires, il en donna tout ce qu'on demanda, mais lors que tout le monde crioit, qu'il l'avoit achetée pour s'en servir, ou pour la presenter à son Prince, au contraire, de peur qu'il n'en tombât quelque exemplaire entre ses mains, il les fit tous brûler, & jeter les cendres au vent. Quoi que cela eût été fait en secret, la Politique qui penetre tout, le fût, & au même moment elle commanda que l'ouvrage fut reimprimé, après quoi elle fit repandre cette nou-

velle édition par toute l'Europe, prenant bien garde qu'aucun exemplaire ne tombât entre les mains de ce faux Politique. Ensuite elle tira de son sein une boîte précieuse & odoriférante, & chacun l'ayant priée de l'ouvrir, & de montrer ce qu'il y avoit dedans: C'est, dit-elle, une très-belle perle qu'on n'a pas encore vûë. Ce sont les instructions que Charles-Quint, dont l'expérience étoit consommée, donna à son fils. Il y en avoit une autre fort grande, mais plus remarquable par son épaisseur, que par sa qualité: C'est sans doute, dit Critile, la Politique de *Bobadille*. Cette autre, quoi que petite, est précieuse, dit la Nimphe, & elle n'a d'autre défaut, *que de citer trop d'autoritez*. On voioit beaucoup de couronnes l'une sur l'autre, & avec peu d'ornemens: on les regarda, & on les trouva vuides & minces. Ce sont, dit la Nimphe, les Républiques qui n'ont qu'une apparence de Roiauté. Ils reconurent la *Galaté* & ses semblables. Chacun disoit qu'ils ne devoient pas être placez parmi les Politiques: mais la Nimphe soutint le contraire, & alléguoit pour raison que c'étoit une règle

de

de bonne Politique de savoir vivre parmi les hommes. On trouva plusieurs instructions de grands hommes à leurs enfans; plusieurs maximes generales tirées de Tacite, & de ses imitateurs. Il y en avoit beaucoup par terre. Ce sont, dit on, certains discours composez d'idées chimeriques, qui n'ont aucun fond, & qui tombent d'elles-mêmes

Mais le plus beau de tous ces appartemens étoit un petit Cabinet, véritable Sanctuaire, centre de l'Ame, où l'Art de tous les Arts enseigne la Politique du Ciel par des Livres pieux, & par des Traitez de devotion. Le personnage ailé dit à Critile: Ce Cabinet est un Paradis terrestre. Critile s'écria; ô trésor de la memoire, delices de l'esprit, rassasiement du cœur! que le commun des hommes mettent leur bonheur dans le vain plaisir des jardins, de la bonne chere, de la musique, des jeux, des ris, des amours, des richesses: pour moi je veux me donner tout entier à la lecture de ces bons Livres! Alors le personnage ailé fit signe à Critile de sortir. Non pas, s'il vous plaît, dit-il, je ne sortirai point avant d'avoir vu la belle Sofisbelle, puisqu'elle de-

meure ici. Je vous supplie de m'introduire auprès d'elle. Je me la représente déjà comme une beauté achevée. Il me semble voir son front serain, ses yeux brillans, ses cheveux d'une couleur charmante, ses levres vermeilles, la majesté de ses regards, la douceur de son ris, la politesse de ses discours, & la prestance de sa taille. Allons, allons nous en, repliqua le personnage aîlé chaque moment que tu tardes me semble un siècle; & ils s'en allerent.



CHAPITRE V.

La place du Populaire.

ON dit qu'un jour la Fortune étant assise sur son trône, on lui presenta deux Requêtes pour lui demander ses faveurs. Le premier fouhaitoit être heureux parmi les savans & avoir place parmi les hommes sages. La Fortune lui accorda cette grace, mais d'un air chagrin & d'une maniere resfrognée, Le second au contraire demandoit à vivre heureux parmi les ignorans & les fous. Les Courtisans se mirent à rire d'une demande si ridicule; mais la Fortune

tune bien contente accorda la Requête. Ils partirent donc tous deux fort satisfaits; chacun se félicitant dans son cœur. Les Courtisans toujours appliqués à regarder le Prince pour tâcher de deviner sa pensée, remarquerent bien le changement qui s'étoit fait sur le visage de la Reine. Elle qui s'en aperçût leur dit : Qui des deux croyez-vous avoir mieux demandé? Vous pensez, peut être, que c'est le premier? Vous vous trompez: il n'a pas connu la suite de la Requête; car il ne sera jamais estimé dans le monde. Mais le second entend beaucoup mieux ses avantages; & il ira fort loin. Ils s'étonnerent, & avec raison, de ce paradoxe. Mais la Fortune pour le leur éclaircir leur dit: Combien de sages & de savans pensez-vous qu'il y ait au monde? pas quatre dans une Ville: Que dis-je quatre? Il n'y en a pas deux dans un Royaume: mais le nombre des ignorans est très-grand, & celui des fous est infini. Ainsi qui aura la faveur des ignorans & des fous peut aspirer à la plus haute fortune. Or de ces deux hommes qui presenterent Requête, le premier étoit Critile, & l'autre Andre-

nius:

nius: ce dernier conduit par Cecrope entra dans la foule des ignorans & des fous: Critile & son Libérateur entrèrent dans la plus grande place du Monde: elle étoit pleine de peuple? mais il n'y avoit pas un homme, non plus que dans cette autre place, où un fameux Philosophe cherchoit un homme, disoit-il, la lanterne à la main, & n'en pouvoit trouver, parce qu'en effet cette grande assemblée n'étoit que de demi-hommes. Celui qui avoit la tête humaine, avoit le reste de serpent; les femmes avoient le bas de la Sirene. D'autres avoient des pieds & n'avoient point de tête. Ils virent en cette place plusieurs Actéons qui furent changez en Cerfs: D'autres avoient le dos de chameau, gens propres à porter des fardeaux: plusieurs paroissoient des bœufs lourds & pesans: quelques-uns des loups: mais la plus grande partie étoit des ânes stupides, & d'une bêtise maligne. Je m'étonne, dit Critile, que pas un n'ait la tête de serpent, ni d'éléphant, ni de renard. Le Philosophe répondit: C'est qu'étant des bêtes, ils ne se soucient pas même d'être de la meilleure espece. D'autres avoient
les

les griffes de lion, & d'autres les pattes d'ours. Celui-ci marchoit avec des pieds de bouc; celui-là avoit des oreilles de Midas: plusieurs avoient des yeux de hibou; d'autres de taupes. Ils étoient partagez en pelotons, parlant beaucoup, mais sans aucun jugement. Ils se mirent sur la matiere de la guerre. Tout d'un coup on assiegeoit Barcelonne; & on la prenoit en quatre jours de tranchée ouverte sans perdre ni monde ni argent. De là ils passaient à Perpignan, & pendant les troubles de la France ils retablissoient les affaires d'Espagne: ils marchaient ensuite en Flandre; & la partageant en quatre, ils donnoient ces quatre parties à quatre divers Potentats aussi opposez entre eux que les quatre élemens. Enfin ils s'en revenoient victorieux à * Saint Jaques de Compostelle pour le remercier. Et qui sont ces Heros-là, demanda Critile, qui combattent si vaillamment? Y a-t-il parmi eux un General Piccolomini? Auront-ils par hazard à leur tête le Comte de Fuenfaldagne, ou Totavila? Pas un d'eux n'est soldat, répondit le Sage; & pas un n'a jamais vu d'Ar-

* C'est le nom de la Ville.

d'Armées. Ne vois-tu pas que ce sont quatre païsans? celui qui parle plus que les autres est celui qui lit les Gazettes; c'est lui qui écrit pour tous, & qui est le plus considérable du Village après Monsieur le Curé; en un mot, c'est le Barbier. Andrenius ne pouvant souffrir cette impertinence, dit brusquement: Mais si ces gens-là ne savent que planter des navets, pourquoi parlent-ils de conquérir des Provinces, & des Roiaumes? C'est - répondit le Conducteur d'Andrenius, qu'ici on fait tout. Vous vous trompez, dit le Sage, on ne fait rien; mais on y parle de tout. Ils s'approcherent d'une autre troupe de gens qui se mêloient de gouverner le monde. L'un prononçoit des arrêts; l'autre publioit des sentences: on avançoit le commerce; on reformoit les abus. Ceux-ci, dit Andrenius, sont assurément des Membres du Conseil. Ce sont des gens, dit le Sage, qui ne savent pas gouverner leurs maisons, & qui parlent de rétablir la République? Est-il possible, s'écria Andrenius, qu'il soit monté à la tête de cette canaille de se mêler du Gouvernement? Celui qui étoit moi-
tié

tié homme & moitié serpent répondit ; Tu verras que chacun donne son suffrage. Oui, comme des ivrognes , repliqua le Sage ; & s'approchant d'un Marechal il l'avertit, que son métier étoit de ferrer des chevaux : il dit a un *Savetier* , qu'il se mêlât de ses *savates*. Un peu plus loin il y en avoit qui disputoient des genealogies , & qui se demandoient quelle Maison du Roiaume étoit la plus noble ? Ceux-là même decidoient qu'un grand Capitaine avoit été avancé par faveur plutôt que par son courage ; & que son merite avoit été d'avoir trouvé très peu de resistance. Les Princes même n'étoient pas épargnez : on les accusoit d'avoir plus de vices que de qualitez convenables à leur dignité. Enfin ils tranchoient net sur toutes choses. Que t'en semble ? dit le Cecrope ; les Sages de la Grece pouvoient-ils mieux raisonner ? Ce ne sont pourtant que des Artisans , & pour la plupart des Tailleurs , & pourquoi , dit Andrenius , des Tailleurs ? Parce , répondit le Cecrope , que c'est leur metier de prendre la mesure à chacun , & de couper les habits. Combien y a-t-il dans le Monde de ces sortes

tes de gens, qui coupent avec leurs langues, comme avec des ciseaux, l'honneur & la reputation d'autrui?

Quoi qu'il y eut un grand bruit dans cette place, il s'y trouvoit néanmoins des gens qui crioient plus fort que toute la foule, & qui étoient dans une espèce de cabane couverte de rameaux. Quel lieu est celui-ci? demanda Andrenius. C'est l'Arcopage, dit le Cecrope en se moquant, c'est ici qu'on tient le Conseil d'Etat de tout le Monde. Tout ira bien si l'on gouverne comme ces Messieurs ordonnent. Ce lieu paroîtroit plutôt un Cabaret, dit Andrenius. Tu ne te trompes pas; mais quand les fumées du vin leur montent à la tête, chacun est Chef du grand Conseil. Pour dire la vérité, ajouta Andrenius, on a vû sortir de ces sortes de maisons des gens qui sont devenus ensuite des hommes fort renommez, & qui avec le tems perdirent la tête pour leurs belles actions: témoins le Tondeur de Segovie, le Cardeur de Valence, le Faucheur de Barcelone, & le Boucher de Naples. Nos gens écouterent un moment, & ils les entendirent disputer le uns en Espagnol,
les

les autres en François, les autres en Irlandois, & tous comme des *Allemands*, quel Roi étoit le plus puissant, lequel avoit plus de revenu, combien de monde il pouvoit mettre en campagne, quels Etats étoient les plus étendus; bûvant cependant toujours à bon compte à leur prospérité. Je vois bien, dit Andrenius, qu'ils sont tous fort ivres. Il est vrai, répondit le Sage; ils sont pleins de vin: mais avec cette différence que les uns ont un vin gai, évaporé, les autres l'ont plein d'aigreur; c'est pourquoi ils le degorgent contre les Ministres. Les petits bûveurs sont comme des bouteilles qui s'emplissent d'abord: plusieurs sont des tonneaux couchez par terre: ils sont des tambours de la peau de leur ventre, & ils battent la caisse pour s'animer au combat, & pour abimer l'ennemi.

Ceux qu'ine pouvoient trouver place dans le cabaret, parce qu'il étoit trop plein, formoient plusieurs autres assemblées, dans lesquelles chacun murmuroit contre le Gouvernement, comme cela arrive dans tous les Roiaumes, & dans tous les Etats, soit en tems de
guer-

guerre, ou en tems de paix. Il y avoit du plaisir à entendre les soldats se mêler du Conseil, dépêcher les ordres, reformer les abus, élire des Juges, nommer des Gouverneurs, visiter les Tribunaux: Des gens de robe, combattre, manier les armes, donner des assauts, & prendre des places: Des païsans, parler de negoce; & les marchands, d'Agriculture; l'étudiant, du campement des troupes; & le Soldat, des Academies: Le Laïque, critiquer les gens d'Eglise, & les gens d'Eglise blâmer l'oisiveté du Laïque. Chacun sortant de sa profession: parloit de ce qu'il entendoit le moins: Les vieillards disoient du mal du tems present & beaucoup de bien du tems passé, exagérant l'insolence des jeunes gens, la grande liberté des femmes, la corruption des mœurs, & la perdition de toutes choses. Plus le monde vieillit, disoit l'un, moins je le connois. Et moi, disoit un autre, je n'y entens plus rien; c'est un Monde nouveau. Le sage s'approcha d'eux & leur dit; Regardez plus loin derriere vous, & vous verrez d'autres vieillards dire plus de mal des tems où ils vivoient, que vous n'avez à en dire

dire du votre. Pas loin de là on voioit un autre peloton d'une demi douzaine d'hommes qui paroissoient fort à leur aise, & qui pourtant n'avoient pas un fol de bien. Ils concertoient ensemble les moiens de dégager le bien des plus illustres maisons, afin de les remettre dans leur ancien éclat. Quelles richesses devoit posséder *le Duc de l'Infantado*, dans le tems qu'il logea François Premier Roi de France, lors qu'il fut prisonnier en Espagne; Et quelle Maison devoit être, disoit un autre, celle du Marquis de Villena, lorsqu'étant tout puissant dans la Monarchie, rien n'échapoit à son credit ni à sa volonté. Et celle du Grand Amiral ? dans le tems du Roi Catholique, pouvoit-on rien voir de plus somptueux ? Andre-nius demanda qui étoient ces gens-là. Ce sont, répondit le Cecrope, ce sont des gens d'honneur : on les appelle Gentilshommes, ou Chevaliers. Oui, dit le Sage : ces gens, après avoir perdu leurs biens, ne songent qu'à perdre leur tems ; après avoir ruiné leurs propres Maisons, pensent à remettre celles des autres en leur première splendeur ; tant il est vrai que les plus ignorans dans
leurs

leurs affaires, sont ceux qui en savent le plus dans celles d'autrui.

Andrenius tout étonné disoit, qu'il n'auroit jamais crû voir tant de foux faire les sages, ni tant d'ignorans faire les savans. Helas ! répondit le Philosophe, dans tous les endroits du Monde il y a de ces sortes de gens ; & dans chaque Communauté, quelque bien réglée qu'elle soit : il y a des ignorans qui veulent parler de tout, & juger de tout sans avoir de jugement. Mais ce qui étonna le plus Andrenius, fût de voir parmi cette lie de la Republique certains hommes de distinction, qu'on disoit être des plus qualifiez. Et que font ici ces Messieurs ? Je ne m'étonne point de voir dans cette place plus de faiseurs de paniers qu'à Madrid ; plus de porteurs d'eau qu'à Toledé ; plus de Faucheurs qu'à Barcelonne ; plus de porte-faix qu'à Seville ; plus de fofsoyeurs qu'à Sarragosse ; plus de pêcheurs qu'à Valence, & plus de goujards qu'à Milan : mais qu'il y ait ici des personnes distinguées, le Chevalier, le Don, les Seigneurs ? C'est ce qui me surprend tout-à-fait. Crois-tu donc, dit le Philosophe, que ces Messieurs
pour

pour rouler carosse, & pour être vêtus magnifiquement, en soient plus habiles & plus éclairez? Croiez-moi, il y en a bien qui sont plus étourdis, & plus ignorans que leurs Laquais. Sache donc que ceux qui veulent parler des choses sans les savoir, & dire leur sentiment sur ce qu'ils n'entendent pas, se font reconnoître d'abord pour hommes du vulgaire; fussent-ils des Princes; car qu'est-ce que le vulgaire? ce n'est autre chose qu'un amas d'ignorans presomptueux, qui parlent de ce qu'ils entendent le moins.

Ensuite ils se tournerent vers quelqu'un qui disoit; Si j'étois Roi, & vous noterez que c'étoit un portefaix, si j'étois Pape, disoit un gueux. Hé bien, que feriez-vous si vous étiez Roi? Ce que je ferois? Premièrement je me laisserois venir des moustaches à l'Espagnole; de plus je me mettrois dans une terrible colere, & parbleu.... Doucement, Monsieur, doucement, ne jurez pas: Je veux dire que j'en ferois mettre par terre une demi douzaine; je sai bien qu'on marcheroit droit; & que certaines gens prendroient plus garde comment ils perdent les victoi-

res & les troupes; comment ils rendent les places aux Ennemis. Je ne donnerois le commandement qu'à des soldats de reputation, & non pas à ceux qui portent les plumes sur le chapeau; je saurois bien aussi recompenser le merite d'un General, & de ceux qui se sont trouvez en cent batailles, & en mille sieges. Quels Generaux, quels Vicerois, quels Ministres d'Etat je voudrois choisir! Quant aux Ambassadeurs, je ne m'y tromperois jamais. Un Etudiant l'interrompit, & s'écria: Et moi que ne me voi-je Pape seulement pour un mois! je suis très-tûr que les choses en iroient beaucoup mieux. On ne feroit aucune *nomination aux Dignitez ni aux Prebendes que par concurrence*: Tout se donneroit au merite; j'aurois égard à la science, & à la vertu, nullement à la faveur. Au moment qu'il prononçoit ce dernier mot, il vit qu'on ouvroit la porte du Couvent pour distribuer à l'heure ordinaire la soupe aux pauvres Etudians; & le nôtre de laisser là toute sa Papauté, & de courir pour ne pas manquer sa soupe. Nos Pelerins passant d'un endroit à l'autre dans cette place remarquerent

querent diverses boutiques de toutes sortes de métiers. Des Patissiers qui faisoient de bons pâtez de chair de chien; des Chaudronniers qui avoient toujours des chaudrons à raccommoder; des Potiers de terre, qui tâchoient de vendre leurs pots cassez: des Cordonniers qui admiroient les pieds de chacun en leur prenant la mesure; & des Barbiers, qui louoient la beauté des visages en faisant la barbe. Comment, dit Andrenius, parmi tant de sortes de boutiques n'en trouve-t-on pas une seule de Medecin? N'est-ce pas encore bien assez, répondit le Cecrope, qu'il y ait tant de boutiques de Barbiers toujours remplies de gens qui savent ce que personne n'ignore! Il est pourtant surprenant que parmi un si grand peuple il n'y ait pas un Medecin: On en auroit cependant besoin d'un bon nombre, quand ce ne seroit que pour remedier à la médifance. Cela ne peut être, dit le Sage: Et pourquoi? Parce que, répondit-il, quoi que les Medecins aient des remèdes à tous maux, & qu'on guerisse même de la folie dans plusieurs Hôpitaux, il n'y a pourtant point de remede pour la bêtise

tise : & jamais Docteur, quelque habile qu'il fût, n'a pû guerir un stupide. Cependant en voilà des Medecins, regarde les. Ils paroissoient fort en colere de ce que chacun vouloit se mêler de leur art, & de ce qu'on pretendoit guerir tout le monde avec un seul remede ; quelques-uns même aiant la temerité de vouloir leur apprendre leur métier, en disputant avec eux sur la vertu des sirops, & sur la necessité de la saignée. Ces gens-là feroient bien mieux, disoient les Medecins, de se laisser tuer sans dire mot. Les Forgerons avoient leurs boutiques bien arrangées, & ils faisoient tant de bruit en travaillant, que les Tailleurs ne pouvant le supporter, les prierent de frapper plus doucement. Ils se querelerent, chose assez ordinaire parmi ces sortes de gens ; & ils se maltraiterent, mais sans se faire de blessures. Après s'être bien chamaillez, les Forgerons dirent aux Tailleurs : Retirez - vous, car vous êtes des gens sans Dieu. Comment sans Dieu ? s'écrierent-ils ; sans conscience passe : mais sans Dieu, que voulez-vous dire par là ? Oüi, repliquerent les Forgerons, car vous n'a-
vez

vez pas un Dieu Tailleur, & nous avons un Dieu Forgeron. Chaque métier a le sien. Les Cabaretiers ont Bacchus, quoi qu'ils ne lui soient pas trop fidèles, car ils ont toujours chez eux Thetis la Déesse de la Mer. Les Marchands negocient sous le patronage de Mercure le Dieu des Voleurs. Les Boulangers ont Ceres, les Soldats Mars; les Apotiquaires Esculape; mais vous autres? Il faut que vous soyez une race maudite, puis qu'aucun Dieu ne veut être votre protecteur. Loin d'ici profanes, s'écrierent les Tailleurs; vous êtes des Paiens. Le Sage arriva fort à propos pour mettre le hola, & la consolation qu'il donna aux pauvres Tailleurs, ce fut de leur dire: Puisque vous n'avez point de Dieu, tout le monde vous envoie au Diable.

C'est une chose prodigieuse, dit Andrenius, que parmi tant de voix je ne puisse distinguer aucune parole. N'en soyez pas surpris; dit le Sage, ce que vous entendez n'est qu'une cohue & qu'une confusion. Par exemple, un bruit courut il y a quelque tems, qu'un certain jour qu'on designoit, quantité de gens devoient mourir subitement,

chacun le crut; il y en eut même qui deux jours avant celui de la prédiction moururent de peur. On divulguoit aussi qu'il arriveroit bien-tôt un tremblement de terre, & que toutes les maisons seroient renversées. Il est surprenant comment cette prophétie se repandit par tout, & comment on se la raccontoit les uns aux autres. On ne pouvoit souffrir que les gens bien senez s'en moquassent, & quoi qu'on ignorât absolument sur quoi ce bruit étoit fondé, il ne faisoit pourtant pas bon le contredire. Tous les ans il y avoit quelque nouvelle rêverie, sans qu'on se desabusât après avoir été tant de fois trompé: mais pour les choses d'importance & veritables, on les oublioit d'abord; il n'y avoit que les folies qui demeurassent & qui se transmissent de pere en fils. Mais, dit Andrenius, peut-on attribuer de la voix au peuple? Le peuple a sa voix, répondit le Cecrope, ignorez-vous cette sentente, * *la voix du peuple est la voix de Dieu?* Il est vrai, repliqua le Sage; La voix n'est pas la voix du peuple; mais celle du Dieu Bacchus; & si

* Vox populi vox Dei.

si vous en doutez, écoutez-les : vous les entendrez assurer des choses impossibles, lesquelles non seulement ils s'imaginent, mais qu'ils croient même devoir effectivement arriver. N'entendez-vous pas cet Espagnol qui raconte froidement, que le Ciel touchant une tour du bout du doigt la renversa, & que d'un soufflet il jetta par terre un geant ? Ecoutez ce François : avec quelle credulité conte-t-il que Roland d'un seul revers de son épée culbuta un Cavalier & son cheval ? Les Portugais n'oublierent pas si tôt la *Pele de la victoriosa Forniera*. Comme le Sage en étoit là, il arriva un grand Philosophe qui prétendit, dans cette place de véritables bêtes, lever boutique d'hommes ; en y vendant des veritez très-importantes ; mais il n'y put jamais rien faire ; personne ne voulant acheter ni verité, ni bon conseil. Ainsi il fût obligé de se retirer. Au contraire il arriva un Astrologue qui debitoit mille fadaïses & mille pronostics impertinens. Il predisoit que l'Espagne devoit être subjuguée pour la seconde fois, parce que *la race des Ottomans étoit éteinte*. Il lisoit les Propheties des Mores & celles de

Nostrodamus. D'abord on vit la boutique toute pleine ; & il vendit ses tromperies avec tant de credit qu'on ne parloit d'autre chose. C'est ainsi qu'on estime plus un conteur de sonnettes qu'un Seneque ; & qu'on prefere un imposteur à un homme sage.

Ensuite parut une femme monstrueuse ; elle étoit suivie d'une foule incroyable de peuple qui l'écoutoit avec admiration : elle étoit extrêmement grosse & fort sale : le Sage même s'en épouvanta. Quelle hideuse creatute ! dit Andrenius : qui est-elle ? Le Cecrope répondit ; c'est la Minerve de cette Athene , c'est *l'Invincible*. Je ne sai qui l'a ainsi engraisée , dit le Philosophe ; ne seroit-ce point l'Ignorance la plus grossiere ? Mais voions ce quelle fera. Cette femme passa les boutiques , & s'assit sur un banc , qu'on appelloit *le banc du Cid*. Celle-ci , dit le Cecrope , est la Science du vulgaire : ici on donne les degrés de Docteur à tous ceux qui les demandent : ici on juge du merite de chacun : ici on decide qui est savant , & qui ne l'est pas ; si l'Orateur a traité une matiere riche , & si son discours étoit éloquent ; si la Harangue

rangue a été belle & bien raisonnée; si la leçon publique du Professeur a été profonde & instructive. Et qui sont les Juges? dit Andrenius, qui sont les Promoteurs au Doctorat? Qui pourroit-ce être? dit le Sage, sinon un ignorant, un Archi-ignorant: un homme qui n'a jamais étudié, ni peut-être vû aucun Livre: car ce seroit beaucoup s'il possédoit quelque abrégé de *Variorum*, ou quelque *Polianthea*, pour savoir un peu de tout. Eh! s'écria le Cecrope, ne vois-tu pas que ce sont des personnes de grande réputation, qui sont tout au moins Bacheliers? Celui qui se tient dans une posture si grave, est très-bien venu à la Cour par ses bons mots: il n'attaque personne, c'est pour cela qu'il lui est permis de dire des plaisanteries, quoi que fades & insipides; de faire des Satires & des Pasquinades; enfin c'est l'esprit follet des assemblées. Cet autre est un prodige qui sait déjà tout, car on ne peut jamais lui apprendre aucune nouvelle: Il a toujours les Gazetes à la main, & il entretient des correspondances par tout le Monde; il se fourre par tout. Vois-tu cet homme habillé

en homme de Lettres ? C'est lui qui dans les Universitez s'ingere de tout : il sollicite les depêches ; il est de toutes les conferences, il dispose des suffrages de tous les Professeurs, on ne fait rien que par son canal ; il parle pour tous ; mais quand il s'agit de soutenir des Theses, on ne le voit, ni on ne l'entend jamais. Remarques-tu ce soldat ? il n'y a point de campagne qu'il n'ait faite : il fait la Flandre sur le bout du doigt : il s'est trouvé au siege d'Otende, il conoit particulièrement le Duc d'Albe ; il a fait sentinelle à sa tente : *c'est un foudre de guerre* ; le premier à affronter les dangers ; mais qui le jour du combat se rend invisible. J'appellerois volontiers, dit Andrenius, tous ces gens-ci les *frelons du Monde*. Ce sont donc eux qui louent les braves guerriers, & les savans ? Oui, répondit le Cecrope ; car celui qui a le bonheur d'avoir leur aprobation pour être Docteur, il le sera toujours, qu'il soit Docte ou ignorant. Il n'appartient qu'à eux de donner de la reputation aux bons Theologiens, aux bons Predicateurs, aux bons Medecins, & aux grands hommes de Lettres. Ils ont mé-

même l'autorité de decrier les Princes. N'est-ce pas tout dire ? Vous savez très bien, que si le Barbier du Village n'approuve pas le Prône du Curé, quoi que savant, il ne vaudra rien ; il n'aura dit rien qui vaille, eut-il declamé comme un Ciceron. Voiez-vous ces autres qui ne disent mot ? Ils attendent qu'on parle premierement, & qu'on s'explique : après cela vous les entendrez dans le moment s'écrier : *ah c'est un grand homme, c'est un savant* : ils prodiguent leurs acclamations sans savoir sur quoi : Ils louent & ils blâment ce qu'ils ne conoissent pas ; c'est pour cela que le bon Politique tâche toujours d'avoir un de ces gens, comme un bon aimant, pour attirer la Populace, Y en a-t-il donc, demanda Andrenius, qui se contentent d'un applaudissement si commun ? Comment s'il y en a ? répondit le Sage : beaucoup. Ames basses, petits genies qui tâchent de se procurer l'approbation du vulgaire par ces belles choses, que nous appellons *merveilles des idiots, & prodiges des païsans*. Ils font de gros ouvrages d'apparence qui n'ont ni rime, ni raison ; trop contents, pourvû qu'ils attrapent les

bonnes graces & la faveur du commun peuple, sur l'amitié duquel on ne peut pourtant assurément faire aucun fond; car il y a une très-grande différence de ses paroles à ses actions: Qui l'aura vû hier furieux & emporté, le menu peuple, dans le soulèvement qu'il fit à Seville, le voit aujourd'hui muët dans le chatiment public qu'on fait de sa mutinerie: ses furies sont comme des tempêtes excitées par le vent, qui plus elles sont grandes, plus vite elles s'apaisent.

Nos gens virent quelques personnes qui dormoient fort à leur aise, & cependant on publioit dans la place, qu'ils étoient à la guerre, qu'ils avoient fait des merveilles dans les combats, & qu'ils avoient même beaucoup contribué aux avantages remportez. Il y en avoit un entr'autres qui dormoit étendu tout de son long, & on disoit néanmoins qu'il ne prenoit jamais de repos & qu'il étudioit jour & nuit; ainsi on le faisoit passer pour la tête du monde la plus forte & la plus infatigable. Quel spectacle! dit Andrenius: est-il possible qu'il regne ici un si grand aveuglement? Oui, dit le Sage, si le commun

mun peuple entreprend de vanter quelqu'un, en voilà assez, ce quelqu'un a fait fortune en reputation. Quoi qu'il ne fasse autre chose que dormir, il sera toujours un grand homme, & on écouterà ses pauvretés comme s'il disoit les plus belles choses du monde. C'est tout le contraire des autres qui travaillent sans cesse pour devenir savans, & qui font d'illustres actions: de ceux-ci on dira qu'ils ne font que dormir, & que perdre leur tems. Ne fais-tu pas ce qui arriva à Apollon avec sa divine Lire? Un gros & vilain porcher le défia un jour de jouer mieux sur cette Lire que lui sur sa Corne-Muse. Apollon ne voulut pas accepter le défi. Les quatre Muses qui voioient ce rustre reprocher au Dieu sa crainte, & se vanter de la victoire, prioient instamment Apollon de jouer. Mais il persista constamment à refuser, ne voulant pas commettre sa grande reputation au jugement des gens qui n'en ont point. Vous savez aussi que le Rossignol perdit son procès avec l'Ane; que la Rose fût sur le point d'être déclarée moindre que le chardon: & que le Pan n'osa jamais se mettre en rang avec le Corbeau.

ni les Diamans avec les Cailloux ; ni le Soleil même avec la Mouche Cantaride , de peur de s'exposer à la censure des étourdis. Un homme sage disoit souvent ; C'est une mauvaise marque quand mes ouvrages plaisent à tout le monde ; car comme il y a très-peu de bons connoisseurs, ce qui plaît à la multitude doit par conséquent déplaire au petit nombre de gens qui font de bon goût.

On faisoit aussi courir sur la place plusieurs contes ridicules & contraires au bon sens, lesquels néanmoins chacun croioit comme des veritez. Les esprits folets, les Lutins, les Sorciers, tout cela étoit en vogue. Chaque Palais ruiné devoir avoir au moins deux Lutins : Les uns les voioient habillez de verd ; les autres de rouge : mais le plus grand nombre les voioit vêtus de gris-blanc. Ils étoient d'une taille de marionnete, & coiffez d'un petit capuchon : ils inquietoient les gens, & lors qu'ils aparoissoient aux vieilles femmes, ils ne manquoient jamais de s'écrier, *Lutins avec Lutins*. Il ne mouroit pas un Marchand, qui ne fût d'abord environné de marmotes & de chats

chats sauvages. Il y avoit autant de forcieres que de vieilles femmes. On parloit d'une infinité de tresors enchantez & enfouis; & plusieurs même des plus foux se preparoient à les aller chercher. On assuroit qu'à la verité l'Espagne ne manquoit pas de mines d'or & d'argent; mais qu'elles étoient enfermées de grosses murailles, & qu'on n'y pourroit point entrer, qu'après qu'on auroit épuisé celles des Indes, de Salamanque & de Toledé: Cette persuasion étoit si generale & si forte, qu'on crioit malheur à celui qui en faisoit le moindre doute. Enfin il s'éleva tout d'un coup un vrai tumulte, sans qu'on pût en découvrir le sujet, & sans qu'on fût la maniere dont il s'étoit formé. Ce n'est pas qu'on en fut beaucoup surpris, la chose étant fort ordinaire chez un peuple; sur tout s'il est aussi credule que celui de Valence; aussi grossier que celui de Barcelone, aussi entêté de sa Noblesse que ceux de Toledé; aussi insolent que le Peuple de Lisbonne: grands parleurs comme à Seville; mal propres comme à Madrid: criailleurs comme à Salamanque: autant imposteurs que ceux

ceux de Cordouë; & autant méprisable que ceux de Grenade. Ce qui caufoit cette émeute fut qu'on vit paroître dans une rue un monstre d'une efpece toute finguliere. Il n'avoit point de tête, quoi qu'il eut une langue : point de bras ; mais des épaules propres à porter un fardeau : fans poitrine ni mains ; mais avec des doigts pour marquer les chofes : fon corps n'étoit qu'une maffe, & comme il n'avoit point d'yeux, il tomboit fort fouvent. Il attaquoit avec furie, mais un moment après il trembloit. Il fe rendit d'abord maître de la place ; & dès lors il s'y éleva un brouillard fi obfcur, qu'on ne pouvoit plus voir le Soleil de la Verité. Andrenins s'écria, quel eft donc ce Demon qui obfcurcit ainfi toute la place ? C'eft, réponfoit le Sage, le fils aîné de l'Ignorance, le pere du Menfonge, le frere de la *Bêtife*, qui a époufé *fa mere la Malice* ; c'eft-à-dire cette grande Populace, que nous voions ici. Sur cela le Roi des Cecropes prit une corne qu'il avoit derobée à un faune, & la rempliffant de l'air de la Vanité, il en fonna d'une fi grande force, que toute l'affem-

l'assemblée aiant été saisie d'une terreur panique , chacun s'enfuit de son côté. Il ne fût pas possible de leur faire entendre raison , ni d'en retenir plusieurs , qui se jettoient tête baissée par les fenêtres. Les Soldats crioient en fuyant : Au meurtre , au meurtre ; & effectivement plusieurs en venant aux mains ce fut un vrai massacre , setuant les uns les autres plus cruellement , que ne faisoient les Paiens pendant leurs Bacchanales. Andrenius fût obligé de se retirer au plus vîte , fort chagrin de s'être laissé tromper ; & regrettant amèrement la compagnie de son cher Critile. Encore fut-il bien heureux d'être conduit par son Sage , & d'avoir aquis déjà quelques lumieres qui lui servirent bien dans cette occasion.



CHAPITRE VI.

L'Apologie de la Fortune.

L'Homme & la femme comparurent un jour devant Jupiter pour lui demander de nouvelles graces : (car avec
les

les Dieux & les Rois il faut revenir souvent à la charge.) Ils demandoient donc que celui qui leur avoit donné l'être voulût bien les rendre parfaits. L'Homme parla le premier, & demanda la sagesse, dont il avoit besoin, disoit-il, puisqu'il étoit le chef. Sa Requête parut assez juste, & on la lui accorda : à condition que par reconnoissance il paieroit le tribut. La femme arriva & dit, que si elle n'étoit point le chef, elle n'étoit pas non plus les pieds, mais la face : & elle supplia de bonne grace qu'on lui accordât la beauté en partage. *Fatta la gracia*, dit Jupiter, tu seras belle, à condition pourtant que tu paieras un droit pour ta foiblesse. Tous deux se retirèrent fort contents : car personne ne peut jamais sortir mécontent de la présence des Dieux : L'homme prisoit la sagesse par dessus toute chose, & la femme, la beauté : L'homme vantoit sa tête, & la femme son visage. La Fortune aprenant ce qui s'étoit passé, regarda comme un affront pour elle, que ni l'homme ni la femme n'avoient pensé à demander le bonheur, tant ils en faisoient peu de cas. Laissons les faire, dit-elle, nous ver-

rons,

rons , comment l'homme s'y prendra avec sa sagesse ; & la femme , avec sa beauté , s'ils n'ont point de Fortune. Qu'ils sachent que désormais je leur serai toujours contraire : Je me declare l'ennemie de la science , & de la beauté : Je saurai bien effacer leurs belles qualitez : & on assure que depuis ce jour-là les gens de merite ont été toujours malheureux , rien ne leur réussit : mais les petits genies sont heureux , & les ignorans sont dans la faveur. Ce n'est rien d'avoir la science , les amis , les richesses même , si l'on n'a point de bonheur. Il en est ainsi de la femme. Que lui sert d'être belle comme un Astre , si elle est toujours malheureuse ?

Un Nain faisoit ce conte à Critile qu'il voioit fort triste , pour le consoler , & pour lui faire perdre la resolution qu'il avoit prise de voir la Princesse Sofisbelle : envie qui lui étoit venuë par les promesses de cet homme ailé , qui pourtant avoit disparu sans avoir pû le satisfaire. Croyez moi , disoit le Nain , tout ce que nous avons dans cette vie passe , ce n'est qu'une ombre. Cette maison même du Savoir n'est que pure aparence. Quoi donc ? tu pensois

fois voir & toucher avec tes mains la Science même ? Il y a bien des années qu'elle s'est envolée dans le Ciel avec les autres Vertus en la compagnie d'Astrée. Il n'est resté d'elle en ce monde que *certain* *broüillons* dans les écrits que tu vois ici. Elle avoit pour la demeure la tête des savans ; mais les savans ne sont plus. Il n'y a d'autre Science à présent que celle qu'on trouve dans les caracteres immortels des Livres, où il faut que tu la cherches, si tu veux la trouver.

Dis moi, lui demanda Critile, comment s'appelle cet homme de bon goût qui a rassemblé tant de Livres si précieux & si bien choisis ? qui peut être le maître d'une si riche & si nombreuse Bibliothèque ? Si nous étions en Arragon, répondit le Nain, je croirois que c'est celle de Don Fernand, Duc de Villa-Hermosa : si nous étions à Paris, celle du savant Duc d'Orleans : à Madrid, celle de Philippe le Grand, & à Constantinople, celle du sage Osman. Mais que nous importe ? Allons nous en à la découverte du bonheur : car, comme je t'ai dit, toutes les richesses ne valent rien sans lui. Je voudrois

au-

auparavant , repliqua Critile, trouver mon camarade , qui, comme jet'ai déjà dit, a été assez fou pour se laisser entraîner par la foule des sots & des ignorans. S'il est allé avec eux, dit le Nain, nous le trouverons sans doute dans la maison du bonheur ; car ces gens-là y arrivent bien plutôt que les sages. Peut-être le verrons-nous déjà dans un poste avancé. Critile lui demanda s'il favoit le chemin du Bonheur. Voilà la difficulté, répondit-il: car si une fois nous trouvons ce chemin, nous arriverons bien-tôt au comble de toutes les felicitéz.

Il me semble , pourtant que nous y sommes. Je le reconnois par son inégalité. Vois-tu bien ces Lierres ? c'est la marque qu'on m'a donné pour le trouver ; car tu fais que les Lierres qu'on voudroit faire venir avec arrangement, se flétrissent d'abord ; au lieu que ceux, qui sans aucun ordre sont mélez ensemble , s'avancent , & croissent beaucoup. C'est là la marque pour conoitre le chemin du bonheur. Il arriva dans ce moment un soldat, qui d'un air fort empressé demanda s'il étoit dans le bon chemin. Le Nain lui répondit ;
 Quel

Quel bonheur cherches-tu ? le faux ,
 ou le veritable ? Et quoi donc ? repli-
 qua le soldat ; je n'ai jamais ouï dire
 qu'il y ait de faux bonheur . Oh , dit
 le Nain , on n'en conoit presque pas
 d'autre aujourd'hui . Un riche croit
 etre heureux , & il en est souvent bien
 éloigné . Un autre s'imagine , que
 c'est un grand bonheur pour lui d'avoir
 échapé plusieurs fois à la justice ; & il
 n'a échapé pourtant que pour être re-
 servé à un plus grand châtiment . On
 entend dire souvent , cet homme-là
 m'a servi d'Ange tutelaire , & cet Ange
 pretendu est le mauvais Demon qui a
 causé sa perte . Quelques uns se glori-
 fient de n'avoir jamais aprouvé aucun
 revers de fortune , ne reflechissant pas
 que c'est une marque que le Ciel ne les
 juge pas dignes d'entreprendre des ac-
 tions de courage . Un avaricieux ,
 quand on lui apporte de l'argent s'écrie :
c'est Dieu qui me l'envoie , & c'est au
 contraire le Diable , ministre de son
 usure . Il y en a qui se croient bien-
 heureux de n'avoir jamais été malades .
 quoi que la maladie eut été l'unique re-
 mede pour guerir leurs ames . L'im-
 pudique se vante d'avoir eu la faveur
 des

des Dames, & ce ne sont pourtant que les Dames qui l'ont perdu. Une fille fait gloire de sa beauté, & c'est cette même beauté qui est l'occasion de sa perte. C'est ainsi que la plûpart des hommes se trompent dans le juste prix du bonheur & du malheur; c'est ainsi que d'un faux principe on ne peut jamais tirer que de fausses conséquences

Il vint un Courtisan qui murmuroit, & un Etudiant le contrarioit; car tous ceux qui croient savoir quelque chose sont toujours prêts à contredire. Ces deux champions, après avoir combattu quelque tems de la langue, attaquèrent le Nain. Que cherches-tu ici? lui dit l'Etudiant. A devenir aussi grand qu'un geant, répondit le Nain. Le dessein est fort beau, repliqua l'Etudiant; mais comment t'y prendre pour l'exécuter? Rein n'est plus facile, dit le Nain, pourvû que Madame la Fortune le veuille: car selon qu'il lui plaît, les Nains deviennent Geans, & les Geans deviennent Nains. Plusieurs qui étoient plus petits que moi, sont à présent de plus haute taille. On n'a point d'égard aux bon-

bonnes ni mauvaises qualitez : à la science, ou à l'ignorance ; à la bravoure, ou à la timidité ; à la beauté, ou à la laideur : mais le tout consiste au bonheur d'être né sous une heureuse Planete. Parbleu, dit le soldat ; il faut bon gré malgré que cette Madame la Fortune me fasse justice. Doucement, Monsieur l'Officier, dit l'Etudiant, il est dangereux de parler ici trop haut. Je parle du ton naturel de ma voix, répondit-il, & je la hausserois encore plus, quand même je serois dans la Sale de Don François Ruez de Contrera. Croiez moi, le parti qu'il faut prendre avec la Fortune, est de lui montrer les dents : car elle se moque de ceux qui souffrent patiemment ses caprices : c'est pourquoi on voit si souvent que les gens hardis à parler, & à s'intriguer font tout ce qu'ils veulent dans le Monde : il n'y a que pour eux à être avancez ; mais pour les gens timides, eussent-ils d'ailleurs tout le merite possible, on les laisse dans l'obscurité. Parbleu, j'en jure, il y aura bien du malheur, si Dame Fortune me refuse ses bonnes graces. Vous serez donc bien habile, repliqua l'Etudiant : car on ne

ne fait comment s'y prendre pour la fixer : elle est trop adroite dans ses coups de revers : j'ai ouï dire souvent que le meilleur moien pour la gagner , étoit de lui faire bien sa cour. Si cela est , dit le Courtisan , je puis donc compter sur ses faveurs , car par mes soumissions , par des reverences très-profondes , & en lui baisant mille fois la main , je la gagnerai sans doute. Lui baiser les mains ? dit le soldat ; je le ferai peut-être si elle me donne ce que je lui demande : à cela près , ce qui est dit , est dit.

Il me semble déjà la voir , disoit le Nain : pour elle , elle n'aura pas les yeux assez bons pour m'apercevoir , à cause de mon extrême petitesse ; & puis hors ceux qui ont belle apparence , tous les autres sont invisibles. Elle ne me verra donc pas non plus , dit l'Etu-
diant , car je suis dans les tenebres de la misere ; or vous savez qu'on *ne voit pas les choses dans l'obscurité*. Comment pourroit-elle vous voir , dit le Courtisan , puisqu'elle est aveugle ? Critile prenant la parole , dit. Je ne sais combien il y a qu'elle est aveugle ; mais on ne parle d'autre chose à la Cour. Et com-

ment donc peut-elle distribuer ses biens ? Comment ? répondit l'Etudiant, en aveugle : il me souvient d'avoir lû qu'un savant homme la vit assise sur un arbre bien touffu, qui lui servoit de thrône : on voioit pendre aux branches de cet arbre, au lieu de fruits, des Couronnes, des Tiars, des Mitres, des Chapeaux des Bâtons de commandement, & mille autres marques de dignité, le tout entremêlé de coutelas, de rames de galère, de chaînes, & de bonnets d'ignominie. Autour de l'arbre étoit une grosse foule d'hommes & de bêtes ; de bons & de méchans ; un savant & un âne ; un loup & une brebis ; un serpent & une colombe. La Fortune frapoit à l'avanture avec son bâton d'aveugle : & dans le même moment les uns voioient tomber des Couronnes sur la tête, d'autres des coutelas sur le cou ; & cela par un simple hazard. Tel homme se trouvoit honoré d'un Baton de commandement, qui auroit eu les mains plus propres à ramer. Tant il est vrai que tout se faisoit à l'aveugle. Ce n'est pas en dire assez, repliqua l'Etudiant, il faut ajouter, follement. Chacun convient que

que la Fortune est devenuë folle, & on le voit bien, puisqu'il n'y a ni ordre; ni discernement en tout ce qu'elle fait. On raconte diverfement la cause de fa folie. L'opinion la mieux fondée, est que la Malice lui donna un philtre, & qu'abusant enfuite de l'autorité de la Fortune, fous le pretexte de la foulager de fes penibles occupations, elle fe fervit de l'occasion pour donner à fes favoris tout ce qu'ils pouvoient fouhaiter; aux voleurs, les richesses: aux arrogans, les honneurs: aux ambicieux, les dignitez: aux ftupides, les bonnes avantures: aux femmes fottes, la beauté: aux timides, les victoires: aux ignorans, les applaudiffement; & tout aux impofteurs. Les recompenses ne font plus pour le merite, ni les châtimens pour les crimes. Ils n'y a point d'ordre, tout va follement comme je l'ai dit. Et pourquoi ne dirons-nous pas auffi que tout y va, comme dans un lieu infame? perfonne n'ignore fa mauvaife reputation. Cette debauchée ne s'attache qu'aux jeunes gens, ennemie des hommes faits, & d'un jugement meur; mâtatre envers les bons, envieufe des favans; tiranne des Heros;

cruelle pour les affligez, inconstante envers tout le monde. Puis donc qu'elle n'est qu'un composé de malheurs, pourquoi allons-nous la chercher dès notre enfance? Nous sommes en cela bien plus aveugles, & bien plus fous qu'elle.

Dans ce moment-là ils aperçurent un Palais fort extraordinaire: car d'un côté il paroïssoit un édifice superbe; mais de l'autre ce n'étoit qu'une machine ruineuse & fondée sur rien. En s'approchant ils reconurent que ce qu'ils avoient pris pour un grand bâtiment, n'étoit qu'une échelle: car en toute cette grande maison de la Fortune on ne fait que monter & descendre. Les degrez étoient d'une glace fort fragile, quoi que double; & tous ces degrez étoient si glissans, qu'on ne pouvoit se tenir ferme, & qu'on étoit toujours en danger de tomber. Il étoit plus difficile de monter la première marche, qu'il ne l'est d'arriver au sommet d'une montagne: mais aussi quand une fois on avoit franchi ce premier degré, tous les autres étoient très-faciles. Du côté par où il falloit descendre, c'étoit tout le contraire; car d'abord que quel-
qu'un

qu'un commençoit à monter, au même instant un autre tomboit assez rapidement. Nos voyageurs arriverent justement lors qu'un homme descendoit : sa chute divertit beaucoup les spectateurs, parce qu'en tombant ses bénéfices, ses honneurs, ses dignitez, ses richesses, ses titres, tout roula avec lui, aussi bien que tout ce qu'il avoit volé dans ses charges. On vit une Commanderie qui en tombant sauta dans les mains d'un de ses ennemis. Un autre aiant perdu, suivant la coutume, sa charge, c'étoit à qui le pilleroit le mieux, & chacun se rejouissoit du chagrin que ce malheureux avoit de sa chute. Critile riant comme les autres, s'écria : Quel joli coup de fortune c'eut été, quel agréable spectacle, de voir rouler jusques en bas un Alexandre le Grand, de voir tomber de ses mains un Monde entier, tant de Couronnes, tant de Roiaumes & de Provinces, tout cela, dis-je, tomber comme des noix qu'on abbat d'un arbre pour ceux qui peuvent les attraper !

Critile & ses camarades s'aprocherent du premier degré. La Faveur premier Ministre & confident de la For-

tune, y affiſtoit toujours, & donnoit la main à quiconque ſe preſentoit, pour lui aider à monter : en rendant ce bon office, elle n'avoit égard qu'à ſon propre gout, qui devoit être bien mauvais, puis- qu'elle ne donnoit la main à aucun homme de bien. Elle choiſiſſoit toujours ceux qui avoient le moins de mérite. Voioit-elle quelque ignorant ; elle l'apelloit auffi-tôt, ſans vouloir jeter les yeux ſur pluſieurs ſavans ; & , quoi que tout le monde murmurât, elle n'en faiſoit pas moins à ſa tête. Les hommes de bon ſens & d'intégrité lui étoient inſupportables, parce qu'il lui ſembloit qu'ils remarquoient ſes folies, & qu'ils avoient ſes injuſtices en horreur. Mais pour les flatteurs & pour les fourbes ? Oh ! elle leur tendoit les bras : & leur donnoit tout ce qu'il y avoit de meilleur ; ainſi tout alloit en confuſion : Il y avoit autour d'elle pluſieurs gens qui imploroient ſon aſſiſtance : mais voiant un homme d'eſprit, un Seigneur de mérite, elle diſoit je ne ferai pas la ſotiſe d'aider cet homme-là : il en fait trop : ce n'eſt pas ce qu'il me faut. Enfin c'étoit ſa maniere de mépriſer les hommes illuſtres dans le

Gou-

Gouvernement, dans les armes & dans les Lettres; & ne suivant que son aveugle passion, elle faisoit tout à tort & à travers.

Telle étoit l'échelle pour monter: mais il n'y avoit rien à faire pour Critile qui étoit un inconnu, ni pour le Courtisan, quoi qu'il eut assez de connoissance; ni pour l'Etudiant, ni pour le soldat, quoi qu'ils eussent du mérite, tout le bonheur tomba sur le Nain. Aiant fait connoître à la Faveur qu'il étoit son allié, d'abord elle lui donna la main pour le faire monter. Le soldat enrageoit de voir que les poules montoient en volant; & l'Etudiant n'avoit pas moins d'indignation de remarquer comment les bêtes avancent en courant. Parmi tant de difficultez on aperçut Andrenius qui étoit au haut de l'échelle. C'avoit été par la faveur du peuple qu'il s'étoit avancé si-tôt; & qu'il se trouvoit déjà élevé aux plus grandes dignitez. Il reconut Critile, chose assez rare! car il y en a plusieurs, qui quand ils sont grands Seigneurs, ne connoissent plus personne, non pas même leurs peres, ni leurs enfans. I appella donc son ami, & lui donnant la main,

il l'éleva. Ainsi tous deux ensemble purent après cela aider les autres à monter. On sautoit de degrez en degrez avec beaucoup de facilité: après avoir gagné le premier, on alloit de charge en charge, & quelquefois d'une dignité à toutes les autres ensemble. Etant arrivez à la moitié de l'échelle, ils remarquerent une chose surprenante: car tous ceux qu'ils voioient les plus hauts leur paroïssent de grands hommes, & des geans; & ils disoient en eux-mêmes: Quel est donc ce puissant Monarque qui vient de passer? Quels sont ces Capitaines? Au contraire, regardant au dessous d'eux, tous ceux qu'ils voioient n'étoient à leurs yeux que de très-petits hommes, que des Nains.

Il y a une difference très-grande, dit Critile, à être montez les premiers: car ceux qui nous ont precedé nous paroissent de grands hommes; mais tous ceux qui sont presens, & ceux qui viennent après nous, ne nous paroissent rien. Cela arrive à proportion qu'on regarde les hommes differemment, ou comme ses superieurs, ou comme ses inferieurs; en les confide-
rant

rant, ou de bas en haut, ou du haut en bas. Ils parvinrent enfin jusques à l'endroit où la Fortune s'est placée; mais qu'ils furent surpris quand ils la virent toute autre qu'ils ne se l'étoient représentée, & que tout le monde se la figure. Car ou're qu'elle n'étoit point aveugle, son visage avoit un grand éclat: des yeux plus vifs que ceux de l'aigle, & plus pénétrants que ceux du linx. Son air, quoi que sérieux, étoit fort doux: elle n'étoit jamais en repos; toujours en mouvement, aiant dessous les pieds deux petites roues qui lui servoient de souliers: ses habits étoient un mélange de deuil, & de magnificence. Ils la regarderent avec une attention extraordinaire, fort étonnez d'une telle nouveauté, & ils doutoient presque que ce fût elle-même. L'Equité qui étoit auprès d'elle, une balance à la main, remarquant leur surprise, leur dit: Qui pensez-vous donc que ce soit? La Fortune leur dit aussi; mais d'une manière naturelle & obligeante; Approchez-vous, & parlez moi franchement: vous savez que j'aime ceux qui ne craignent rien. Pourquoi paroissez-vous si étonnez? Aucun de la troupe n'osa

H 5

répon-

répondre, excepté le soldat : celui-ci à qui la langue demangeoit, & qui étoit le plus hardi d'un air intrepide fit cette réponse : Grande Reine, maitresse & dispensatrice de toutes les faveurs, je veux te dire aujourd'hui toutes tes veritez. Le monde d'un bout à l'autre est rempli de gens qui murmurent contre toi : depuis le Roi jusqu'au Berger chacun est mécontent des tes manieres : je te parle avec sincerité : car je sai qu'à toi comme à tous les Grands on cache les nouvelles les plus veritables, & qu'on prend grand soin d'empêcher qu'ils ne sachent ce qui se dit d'eux. Je suis bien informée, répondit la Fortune, qu'on se plaint de moi ; mais j'en ignore la raison. De quoi donc se plaignent-ils ? Beaucoup plus que tu ne saurois t'imaginer, repliqua le soldat ; & pour te satisfaire, je te dirai premierement qu'ils t'accusent d'être aveugle ; secondement d'être folle, & puis d'être Tout beau, tout beau, dit la Fortune en l'interrompant, n'allons pas si vite : je veux donner satisfaction à tout le monde. Je proteste donc, qu'étant fille de Dieu, conduite par sa divine providence, & si sou-

mise

mise à ses ordres, que pas une feuille d'arbre ne meut sans sa volonté; qu'é-
 rant, dis-je, fille de Dieu, je suis bon-
 ne & judicieuse. Je n'ai point d'enfans
 que je puisse favoriser preferablement
 aux gens de merite; car le bonheur &
 le malheur ne passent jamais en succes-
 sion. Les hommes se plaignent à tort
 que je favorise les méchants; & vous
 leur rendrez témoignage que je ne suis
 point aveugle: mais ce sont eux qui
 sont cause de leurs disgraces, en prodi-
 guant leurs biens. Un riche donne son
 argent aux assassins, aux scelerats, &
 aux infames: il fait des presens de cent
 & de deux cens pistoles à une maitresse,
 pendant qu'il laissera dans le besoin sa
 propre fille, qui est un Ange en bonté
 & en beauté; & qu'il maltraitera sa
 femme, quoi que très-vertueuse. Ceux
 qui ont du pouvoir donnent les charges
 à des fripons; ils protegent avec pas-
 sion les plus indignes; ils favorisent les
 ignorans; ils recompensent un lâche
 flateur; ils soutiennent un imposteur;
 élevant toujours aux dignitez ceux qui
 en sont les moins capables, & ne se sou-
 ciant nullement de faire valoir le meri-
 te. Les peres sont portez pour celui

de leurs enfans qui est le plus méchant, & les meres, pour leur fille la plus folle; le Prince, pour le Ministre le plus temeraire; le Maître, pour le disciple le moins capable; le Pasteur, pour la Brebis galeuse; l'Evêque, pour celui qui est le plus libertin; le Capitaine, pour le soldat le plus timide; mais au contraire quand ceux qui gouvernent ont de l'intégrité & de la vertu, comme ceux qui gouvernent aujourd'hui, on peut voir que les bons sont estimez & les savans recompensez. Sera ce donc ma faute si un homme choisit pour son ami le plus grand ennemi de son honneur, & pour son confident un indiscret? Tout le mal vient d'eux-mêmes; ce sont eux qui favorisent le vice, ce sont eux qui méprisent & qui haïssent la vertu. Pour moi je ne souhaite rien avec tant d'ardeur que de voir les gens de bien heureux & contents. Voiez mes mains; considérez les bien, & vous verrez qu'elles ne sont pas à moi. Celle-ci est la main d'un grand Prince Ecclesiastique; & l'autre celle d'un Prince Seculier; c'est pourtant avec ces deux mains que je partage les biens: Ce sont elles qui distribuent les récompenses,

penſes, & qui diſpensent les felicittez : c'eſt donc à elles à prendre garde qui ſont ceux qu'elles élevent. Pour moi je ne donne rien que par les mains des hommes mêmes, & je n'en ai point d'autres. Mais pour vous prouver ſenſiblement une verité ſi importante, pour vous la faire toucher à l'œil : Hola ! cria-t-elle, qu'on me faſſe venir ici l'argent, l'honneur, les charges, les recompenſes & le bonheur ; qu'on amene tout ce qui eſt eſtimé dans le Monde, en un mot tout ce qu'on nomme mes biens. Ils comparurent d'abord ; & elle leur dit : Venez méchante canaille, gens de rien, qui me perdez de reputation, & qui me faites paſſer pour une Reine ſans honneur. Toi l'argent, répons moi, pourquoi n'aimes-tu pas les gens de bien ? Pourquoi ne remplis-tu pas les mains des ſages & des vertueux ? Eſt-il poſſible qu'on aura toujours ſujet de dire que tu ne te plais que chez les méchans ; que les plus grands ſcelerats ſont tes amis ; & que tu n'aimes qu'à fréquenter qu'eux ? peut-on ſouffrir cela ? Madame, répondit l'argent, il eſt pourtant certain que les fripons, les bateleurs, les de-

bauchez & les debauchées n'ont jamais un écu dans leurs poches : mais si les gens de bien sont aussi gueux , ce n'est pas ma faute. A qui donc doivent-ils s'en prendre ? A eux-mêmes. A eux-mêmes ? & comment cela ? Parce qu'ils ne veulent point de moi. Ils ne veulent point ; ils ne trompent personne : ils ne savent pas mentir ; ils ne font point de querelles ; ils ne se laissent point suborner ; ils ne pillent point les pauvres ; ils ne succent point le sang des orphelins ; comment donc pourroient-ils devenir riches , puis qu'ils ne veulent pas se donner la peine de me chercher ? Hé quoi ! répondit la Fortune ; faut-il que ce soient eux qui vous cherchent ? Vous qui courez si bien , allez vous-même les trouver ; & leur faites offre de vos services , & de votre tout-puissant credit. Madame , répondit l'argent , j'y vais aussi quelquefois de mon propre mouvement ; ou bien , on m'y envoie , soit par récompense , ou par heritage : mais ils ne me savent point garder , & je ne suis pas plutôt chez eux qu'ils m'envoient de côté & d'autre pour secourir les misérables : ils s'empres-
sent de payer leur dettes ; ils ont
sans

sans cesse à la bouche une je ne sai quelle
 charité, qui leur fait partager tout ce
 qu'ils ont avec les misérables : enfin ils
 ne sauroient me souffrir chez eux, &
 ils me chassent à mesure que j'entre
 dans leurs maisons. Et toi, Honneur,
 que répondras-tu ? dit la Fortune : Je
 souscris à tout ce que dit l'Argent, re-
 pliqua-t-il : Les gens de bien ne sont
 point ambitieux ; ils ne prétendent rien ;
 ils ne sont ni hableurs, ni intrigans.
 Au contraire, ils s'humilient, ils se re-
 tirent des troubles ; ils ne font point de
 Requêtes ; ils ne font point de presens
 dans la vûe de parvenir aux charges :
 ainsi comme ils ne se soucient pas de
 moi, je les laisse-là. Alors la Fortune
 s'adressant à la Beauté, elle lui ordonna
 de plaider aussi sa cause. J'ai beaucoup
 d'ennemis, dit-elle ; chacun me perse-
 cute, & veut m'avoir ; on ne me sou-
 haite que pour plaire au monde, & ja-
 mais pour arriver au Ciel. Les fem-
 mes prudentes m'enferment & me ca-
 chent ; elles ne se laissent voir à qui que
 ce soit ; & c'est la raison pourquoi je ne
 m'étaie ordinairement que chez les co-
 quetes. Et toi, Bonheur, que diras-
 tu ? dit la Reine : Pour moi, Madame,
 répon-

répondit-il, je suis toujours avec les jeunes gens, parce que ceux qui sont avancez en âge ne sont point hardis : Les hommes prudens trouvent toujours mille difficultez, mais les fous ont du courage ; les temeraires ne prennent garde à rien, & les desesperez n'ont rien à perdre. Que voulez-vous que je dise ? répondit la Fortune. Vous voyez, Monsieur l'Officier, qu'on me calomnie grossièrement. Toute la compagnie fut persuadée de ce qu'elle venoit d'entendre. Mais l'Officier lui dit, Madame, il y a bien des choses qui ne dependent point du tout des hommes, mais que vous donnez vous seule avec un pouvoir absolu : vous les partagez comme il vous plaît, & avec une inégalité trop remarquable. C'est cela dont on se plaint ; c'est ce qui vous attire un murmure universel. Les femmes qui sont sages se plaignent d'être laides ; les belles se plaignent de n'avoir point d'esprit ; les gens riches sont fâchez d'être ignorans ; les savans d'être pauvres ; les grands Seigneurs d'être toujours malades ; ceux qui ont de la santé, de n'avoir point de bien ; ceux qui ont du bien, d'être sans heritiers ; ceux qui ont

ont du courage, d'être malheureux : ceux qui ont du bonheur ne vivent guere, ceux qui ont du malheur, sont immortels, ainsi personne n'est content : il n'y a point de felicité parfaite, ni de plaisir sans chagrin. La nature même murmure de ce que vous lui êtes toujours contraire : Vous ne songez l'une & l'autre qu'à vous chagriner : vous ne sauriez croire quel scandale cela produit. Quand la nature a favorisé quelqu'un, c'est précisément celui que vous persecutez le plus ; si elle donne des talens, vous les decreditez, & vous les maltraitez en sorte, que toute la terre est aujourd'hui remplie de ces sortes d'exemples. Combien de grands genies manquent de bonheur, & vivent dans l'obscurité ? Un grand Capitaine languit dans la poussiere ; un François Premier, Roi de France est prisonnier, un Henri Quatre tué d'un coup de couteau, un Roi Don Sebastien vaincu ; un Belisaire aveugle, un Duc d'Albe empoisonné ; un Don Lope de Hozes brulé tout vif ; un Prince Don Baltazar, le Soleil de l'Espagne, éclipsé ; enfin je vous dis que vous mettez tout le monde en combustion. C'est assez, dit
la

la Fortune: est-il donc possible qu'on me calomnie, par cela même qui devoit me faire estimer? Hola, Equité, apportez ici vos balances. Vous savez bien que je ne donne jamais rien sans l'avoir bien pesé. Venez doncici. Dites moi fots & inconfiderez que vous êtes, si je donnois tout aux sages, que feriez-vous, je vous prie, destituez de toutes choses? que deviendrait une femme qui seroit tout ensemble sans esprit, laide, & malheureuse? n'est-il pas vrai qu'elle n'auroit qu'à se desesperer! Et si une beauté étoit également heureuse & savante, qui oseroit s'en aprocher? Prenons donc un expedient. Qu'on apporte ici tout ce que j'ai donné. Que les belles, sujettes aux disgraces, changent leur condition avec les laides. Que les éclairez qui sont si mécontents changent avec les riches stupides; car il n'est pas juste qu'un seul possède tout. Aiant dit cela, elle mit d'abord dans la balance tout le bien & le mal: Couronnes, Sceptres, Mitres, Richesses, Or & Argent, Dignitez, enfin toutes les faveurs & toutes les disgraces de la Fortune; & le contrepoids fut égal des inquietudes avec les honneurs; des chagrins

grins avec les plaisirs; du repentir avec les delices, des obligations avec les dignitez, du travail avec les charges, du soin avec les richesses, de la precaution avec la santé, du peril avec le courage, des dedains avec la beauté, du mépris de tout avec la science, que chacun avoüa qu'il avoit tort. Ces deux balances que vous voiez, dit la Fortune, sont la nature & moi qui égalisons toutes sortes d'avantages: si elle fait pancher la balance d'un côté, je la fais pancher de l'autre: si elle favorise un savant, je me declare pour un ignorant: toujours oposées l'une de l'autre nous contrepesons ainsi tous les biens.

Tout cela est fort bien, repliqua l'Officier; mais pourquoi êtes-vous toujours inconstante? A quoi sert un tel changement? Vous voudriez, répondit la Fortune, que les heureux jouissent toujours des mêmes biens, sans qu'à leur tour les malheureux en eussent leur part; cela ne seroit pas juste, & je me garderai bien de le faire. Hô-la! le Temps, s'écria-t-elle, tournez bien la rouë, ne vous arrêtez pas: qu'on voie toujours les orgueilleux abatus & les humbles relevez: que cha-
cun

aucun sache à son tour ce que c'est que de
 souffrir & de se rejouir. Helas ! si
 ceux qui sont en fortune & en credit
 sont si peu raisonnables, quoi qu'ils
 n'ignorent pas que je change à tous mo-
 mens ; si , dis-je, dans cette situation
 ils ne pensent point aux disgraces qui
 pourroient leur arriver le lendemain ,
 méprisant leurs inferieurs , & foulant
 aux pieds ceux qui sont pauvres , que
 feroient-ils s'ils étoient assurez qu'il ne
 leur arrivera point de changement ?
 Tems , tournez donc bien la rouë ; &
 que tout l'Univers aprenne qu'il n'y a
 rien de fixe que la Vertu. L'Officier
 n'eut rien à repliquer : mais se tournant
 vers l'Etudiant il lui dit ; Vous autres
 Messieurs les Bacheliers qui vous de-
 chainez continuellement contre la For-
 tune , ne direz-vous rien ? Parlez
 donc , puisque l'occasion se presente :
 L'Etudiant avoua qu'il n'étoit point
 encore Bachelier , mais qu'il venoit
 seulement pour demander un Benefice
 vacant ; sur quoi la Fortune répondit :
 Je sai que ceux qui disent le plus de mal
 de moi sont les savans , & c'est sur mon
 chapitre qu'ils font le plus pompeux
 étalage de leur science : mais ils ont
 beau

beau me blâmer, n'en déplaîse à leur grand savoir, ce ne sont que des ignorans, & ils ne savent ce qu'ils disent. Je n'ai pour but dans ma conduite que de mortifier les orgueilleux: je suis le fantôme qui épouvante tous ceux qui sont trop puissans: je tâche de faire trembler les riches, de faire craindre les heureux, & de tenir tout le monde en bride. Il faut pourtant avouer, que ceux qui sont véritablement Philosophes, prudens & vertueux, se mettent toujours au dessus de la crainte, & se moquent des influences des Planetes. Il est bien vrai aussi que je prens soin que l'abondance ne leur fasse point de tort: autrement ils s'endormiroient dans l'oïveté, semblables aux oiseaux enfermez dans leurs cages, qui aiant de quoi manger ne chantent plus. Mais pour vous montrer que les Philosophes peuvent être heureux; jettez les yeux sur cette table. C'étoit une table ronde, & fort grande, au milieu de laquelle on voioit beaucoup de felicité & de biens de fortune: Sceptres, Tiares, Couronnes, Mitres, Bâtons de commandement, Lauriers, Pourpres, Chapeaux de Cardinal, habits
de

de Chevalerie, Or ; Argent , Perles ; & tout cela sur un tapis très-riche. D'abord on appella tous ceux qui prétendoient au bonheur. Il en vint une foule incroyable. En un mot , c'étoient tous les vivans ; (car qui est celui qui vit sans desirer ?) Ils environnerent donc toute la table ; & la Fortune les voyant tous ensemble, leur dit ; Messieurs, tous ces biens sont pour vous : ça mettez-vous en état de les prendre ; car je ne veux pas vous les partager, afin qu'aucun de vous ne puisse se plaindre de moi. Que chacun choisisse ce qu'il souhaite, & qu'il attrape ce qu'il pourra. Elle leur fit signe de commencer, & tous à l'envi étendirent les bras pour se saisir de ce qu'ils vouloient ; mais pas un ne réussit. Il y en eut un entre autres qui tout prêt d'avoir une Mitre , quoi qu'il ne la méritât pas, demeura tout le tems de sa vie sans pouvoir mettre la main dessus , & il mourut avec sa bonne volonté. Un autre sautoit pour atteindre à *une Clef d'or* ; mais il se fatiguoit en vain , & n'y pût réussir. Quelques-uns s'élevoient pour avoir un Chapeau de Cardinal ; mais à la fin ils reconurent qu'ils perdoient leur tems.

Un

Un autre faisoit tous ses efforts pour obtenir un Bâton de Commandant; mais au moment même qu'il étoit sur le point de l'avoir, un boulet de canon lui emporta la tête. Les uns prenoient leurs secouffes de loin afin de mieux sauter, les autres faisoient des tours & des detours; mais à la fin tous se plaignoient de ne pouvoir rien gagner. Un certain personnage tournoit au tour de la table, sans paroître se soucier de rien; mais c'étoit pure dissimulation, car il ne conchoit pas moins en vûë qu'une Couronne: & il fut obligé de se retirer avec ses belles esperances. Il arriva un Geant qui ne daigna pas même regarder l'Assemblée, & qui se moquoit de tous ces empressements. Ah, c'est celui-ci, s'écria-t-on, qui emportera tout: il a les mains trop longues, & trop crochuës pour y manquer. Ce Geant éleva un bras si puissant, qu'il fit trembler tous les biens de la Fortune: mais quoi qu'il eut brouillé tous ces biens, & qu'il tirât de toute sa force pour entraîner une Couronne, à l'instant même qu'il croioit la poser sur sa tête, elle lui échapa, & très-mortifié, il maudit & blasphéma la Fortuue.

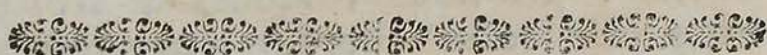
Ainsi

Ainsi chacun après avoir éprouvé son habileté, après s'être donné tous les mouvemens possibles pour avoir ce qu'il souhaitoit, se rendit & se desista de sa poursuite. Alors la Fortune s'écria, Y a-t-il ici quelque Philosophe? qu'ils s'approche & qu'il éprouve. Il arriva d'abord un homme de fort petite taille; * (*car ordinairement les grans corps ne sont pas savans.*) Quand on le vit, on se mit à rire; & chacun disoit, comment ce Nain pourroit-il atteindre à ce que tant de Geans n'ont pû attraper. Mais le savant sans s'étonner, sans courir, sans se fatiguer, ni presser les autres, prit le tapis, le tira à soi, avec tous les biens qui étoient dessus. Sur cela tous commencerent à s'écrier. Mais la Fortune leur dit: Vous allez voir comment un Philosophie fait triompher de mes biens. Cet homme se voiant le maitre de toutes ces richesses les pesa; & ne prit ni la Couronne, ni la Tiare, ni les Chapeaux de Cardinal; mais il se contenta des ornemens de Docteur, qui étoient la marque d'une mediocre fortune, estimant plus cela que toutes les autres felicitez. L'Officier voiant cela

* Homo longus raro sapiens.

la s'aprocha du savant ; & le pria de lui donner un Bâton de Commandant, ou quelqu'autre charge à la Cour : Le Philosophe lui demanda s'il vouloit être *Aide de Camp*. Cela, dit-il, ne m'accommode point : j'aimerois mieux être *Officier de Table*. Il n'y a plus de ces sortes d'Offices, lui répondit-il, *c'est une place morte*. Prends cette Lieutenance aux Gardes : Eh, Monsieur, dit-il, cet emploi est plus de dépense que de profit, ce n'est pas ce qu'il me faut. Prends donc *cette clef de la sommellerie* : Monsieur, ajouta-t-il, je vous prie de m'accorder autre chose ; car pour la sommellerie ce n'est pas mon fait ; je suis vieux, & j'ai perdu toutes mes dents à la guerre, ainsi comment pourrois-je manger ? Si vous voulez laisser les charges à la Cour pour les jeunes gens j'y consens : Donnez moi un Gouvernement aux Indes ; le plus éloigné sera toujours le meilleur. Il le contenta. L'Etudiant s'aprocha aussi, & obtint un benefice. Critile & Andrenius s'avancerent, & il leur donna un miroir pour se reconnoitre, & pour se détromper. En ce moment là on vit une très-grande confusion :

C'étoit le Tems avec sa potence; la Mort avec sa faux; l'Oubli avec sa pêle; qui frapoient à tort & à travers; le Changement aussi donnoit des revers; la Disgrace des coups de pied; & la Vengeance des égratignures. Chacun le tournoit sans pouvoir échaper, car il n'y avoit qu'un seul degré fort glissant pour descendre, & c'étoit un precipice. Au commencement du Chapitre suivant nous verrons, comment nos deux Pelerins de la vie sortirent de ce commun danger.



CHAPITRE VII.

L'Hermitage d'Hipocrinde.

DAns la formation de l'homme toutes les créatures apportèrent leurs perfections, mais à condition qu'elles ne feroient que les prêter; & qu'elles les reprendroient. Le Ciel lui donna l'ame; la terre, le corps; le feu, la chaleur; l'eau, les humeurs, l'air la respiration, les étoiles, les yeux; le soleil, la face; la Fortune, les richesses; la Renommée, les honneurs; le
Tems,

Tems, les années; le Monde, une mailon; les amis, la compagnie; les parens, la naissance; & les Maitres, le savoir. Mais l'homme voiant que tous ces biens n'avoient rien de stable, qu'ils étoient sujets à une revolution continue, & qu'on ne les possédoit que pour un tems, dit: Si tout ce que j'ai n'est que pour un usage passager, où sera donc mon propre? & que me restera-t-il quand j'aurai rendu tout ce qu'on m'a prêté? La Vertu, lui répondit-on? c'est le seul bien dont l'homme soit le maitre, il n'y a que celui-là qu'on ne peut lui ôter. Sans la vertu tout n'est rien: elle est le réel & le solide de tous les biens: tous les autres avantages de la vie ne sont que les apparences du bien; la vertu seule en est la verité. C'est l'ame de l'ame, la vie de la vie, le prix de toutes les perfections, & la perfection de tout être. C'est le centre de la félicité, le trône de l'honneur, le plaisir de la vie, la paix de la conscience, l'activité de l'esprit, l'objet de l'entendement, le mobile de la volonté, la source des vraies delices, & le comble de la joie. Elle est rare, cette vertu, parce qu'elle

est difficile; mais en quelque endroit qu'on la découvre, on ne peut s'empêcher de l'estimer, & d'admirer sa beauté. Plusieurs font semblant de vouloir la posséder; mais que ceux qui la souhaitent véritablement sont en petit nombre! Le Vice même se couvre de son voile, & les plus scelerats sont ceux qui voudroient passer pour les plus vertueux. On aime plus à la voir briller hors de chez soi, qu'à la posséder: on exige des autres de la fidélité, de la vérité, de la franchise. Nous trouvons fort mauvais qu'on nous fasse le moindre tort, & nous usons d'une méthode toute opposée envers nos semblables. Le malheur de cette vertu, quoi que si belle, quoi que si charmante, c'est qu'elle a presque autant d'ennemis qu'il y a d'hommes; rien n'est plus rare que de la rencontrer, & quand on s'imagine la voir on ne voit que son ombre, c'est-à-dire l'hypocrisie; en sorte qu'un homme de bien, un vrai amateur de la vertu est un Phenix. Ce fut une des plus jolies Dames d'honneur de la Fortune, & qui étoit dans sa confidence, qui debita cette morale à Critile & à Andrenius. Aiant com-
passion

passion de les voir sur le point de tomber dans un abîme; elle les retint par les cheveux, & appellant *l'Avanture*, elle lui ordonna de jeter un pont levis: ce fut sur ce pont qu'ils passerent d'une hauteur à une autre; des grandeurs de la Fortune aux grandeurs de la Vertu; & par là ils furent délivrez de ce funeste precipice. Vous êtes maintenant en lieu de seureté, leur dit-elle: c'est un bonheur qui arrive à très-peu de gens car vous-mêmes vous en avez vû tomber dix mille à votre gauche, & dix mille à votre droite. Suivés donc cette route sans vous détourner tant soit peu; non pas même quand un Ange vous diroit le contraire. C'est ce chemin qui vous conduira au Palais de la belle Virtelia, cette grande Reine de toutes les felicités: Vous n'aurez pas de peine à le reconnoître; car il est situé sur le sommet d'une montagne. Armez-vous de courage pour y monter; le chemin est escarpé & difficile; mais aussi le prix n'est-il destiné que pour ceux qui auront combattu vaillamment; & quoi que l'endroit par lequel il faut monter soit très-rude, ne vous rebutez point: ayez toujours les yeux fixes sur l'heureuse

reuse fin qui couronnera vos travaux. Aiant dit cela elle les congédia en les embrassant, & dès qu'elle eut repassé de l'autre côté on leva le pont. Hélas, dit Critile, après que cette Dame les eut quitez, nous avons bien manqué de ne lui avoir pas demandé son nom! Est-il possible que nous n'aïons pas songé à conoitre nôtre bienfaitrice. Il est encore tems, dit Andrenius, nous ne l'avons pas encore perduë de vûë; & elle pourra bien nous entendre. Ils l'appellerent donc, & elle voulut bien les rejouïr encore de son beau visage & de ses beaux yeux. Madame, dit alors Critile, pardonnez nous, s'il vous plait, cette incivilité. Nous vous supplions de nous apprendre qui vous êtes. Mais elle répondit en souriant; perdez cette envie là, car si je vous disois qui je suis, vous en seriez fâchez dans la suite. Eux, plus curieux que jamais, la prièrent instamment de se faire conoitre. Puisque vous le voulez, dit-elle, vous saurez que je suis la fille aînée de la Fortune, celle après qui on court avec tant d'empressement. On m'appelle *Bonne Fortune*; & dans le moment elle disparut: Ah, je l'aurois juré, s'é-

cria

cria Critile, qu'après que nous l'aurons connue, elle disparoitroit. Peut-on avoir moins de bonheur? Ainsi arrive-t-il tous les jours à bien des gens. Combien y en a-t-il qui possédant le bonheur ne le connoissent qu'après qu'ils l'ont perdu? Ne voit-on pas souvent des gens qui après avoir hazardé sans peine & perdu tout d'un coup cent mille écus de bien, font autant de cas d'une piece de quatre sols que d'une medaille d'or. Un mari méprise sa femme chaste & prudente que le Ciel lui a donnée, & quand elle est morte, il gemit, il soupire, & il reproche toujours ses bonnes qualitez à la femme qu'il a épousée en secondes noces. Quelques-uns tombent par leur faute d'une belle & heureuse fortune, qui dans la suite mendent des emplois infiniment moindres. Il nous arrive, dit Andre-nius, la même chose qu'à un amant, qui faute de conoitre tout le merite de sa maitresse, en neglige la possession; & puis lors qu'il la voit entre les bras d'un autre, il se desespera de chagrin, & il en perd l'esprit. C'est ainsi que plusieurs ont laissé échaper le tems l'occasion, le bonheur, les richesses, les

emplois, les Roiaumes mêmes; après quoi ils conçoivent un regret aussi amer qu'il est inutile. Voila ce qui faisoit pleurer le Roi de Navarre en passant les Pirenées; & ce Roi prodigue qui ne donna jamais de relâche à sa douleur. Mais combien plus malheureux seront ceux qui pour avoir négligé les occasions, perdront le Ciel?

Nos deux Pelerins avançaient dans leur chemin en faisant ainsi leurs plaintes, lors qu'ils rencontrèrent un homme d'une mine venerable, qui imprimoit le respect par sa grande barbe, & par son visage ridé: il avoit les yeux enfoncez, les joues décharnées, le nez long & tiré, l'air triste, le cou semblable à une tige de lit, & le front couvert. Son habit étoit de pieces rapportées; il avoit pour ceinture une corde à laquelle pendoit une discipline, instrument qui d'ordinaire fait plus de mal aux yeux de ceux qui le regardent, qu'aux épaules de celui qui le porte; il avoit des souliers rapiecietez, & plus commodes que propres: enfin cet homme leur parut un Hermite. Il les salua & leur demanda où ils alloient. Nous allons, répondit Critile, trouver la

la grande & belle Reine Virtelia: on nous a dit qu'elle demeueroit sur le haut de cette montagne qui semble toucher le Ciel. Si vous êtes de sa maison & de sa famille, comme il nous le paroît, nous vous prions de vouloir bien nous y conduire. Alors l'Hermite poussa de gros soupirs, versa un torrent de larmes, & enfin il leur dit; hélas, que vous êtes trompez, & que vous me faites grand pitié! Cette Virtelia que vous cherchez est à la vérité une Reine, mais une Reine enchantée: elle vit, ou pour mieux dire, elle meurt continuellement sur une montagne pleine de ronces & d'épines, habitée par des bêtes farouches par des serpens venimeux, & par des dragons meurtriers. Ce qu'il y a de plus dangereux, c'est un Lion qui se tient au milieu du chemin, & qui déchire tous les passans. De plus quand vous aurez franchi un endroit inaccessible, vous trouverez des precipices si glissans, qu'il y a très-peu de Pelerins qui ne tombent, & qui ne soient mis en pieces. Ceux qui peuvent se vanter d'avoir atteint le sommet, sont en si petit nombre que ce n'est pas la peine d'en parler. Mais quand même vous

I 5

aurez

aurez eu assez de hardiesse & de bonheur pour arriver au haut de cette montagne si rude, ce n'est encore rien au prix du Palais enchanté. Vous trouverez aux portes de ce Palais des Geans épouvantables, qui, une massüe de fer à la main, en défendent l'entrée: ils sont si terribles que je tremble d'horreur quand j'y pense; & j'ai une veritable douleur de vous voir entreprendre une chose autant impossible que dangereuse. Voulez-vous suivre mon conseil? changez de dessein; & prenez la route aisée que prennent aujourd'hui tous ceux qui ont du discernement. Vous saurez donc que proche d'ici, dans une plaine très-belle & très-unie, demeure une autre Reine qui ressemble en tout à Virtelia: le visage, les manieres, le port, la démarche, enfin tout est si semblable qu'on les prendroit l'une pour l'autre; celle-ci est pourtant plus agréable & de plus belle aparence. Quant à la puissance, elle fait des miracles comme l'autre; & pour ne pas vous dire la chose à demi, c'est celle-là même que vous cherchez. Car qu'esperez-vous après avoir trouvé Virtelia? qu'elle vous honore? qu'elle

le

le vous donne un rang distingué? ou qu'elle vous rende capable de parvenir aux Dignitez, aux Gouvernemens, aux honneurs, aux plaisirs & aux delices? Vous pourrez obtenir ici tout cela sans vous fatiguer, sans qu'il vous en coute rien, sans inquietude, sans soupirs ni travail, enfin sans exposer vos vies, comme vous les exposeriez dans l'autre chemin: je vous le repete; cette route est la plus facile; c'est celle des gens d'esprit; tous ceux qui ont du discernement, du goût, & qui savent vivre, ne manquent pas de la choisir comme la plus courte & la plus fréquentée. Andrenius se sentant déjà du penchant à suivre le conseil de l'Hermite, lui demanda s'il étoit bien vrai que la Reine, dont il lui faisoit l'éloge, eut autant de pouvoir que Virthia. Je vous l'ai déjà dit, repliqua-t-il, elle ne lui cede en rien, & elle a bien plus d'apparence. De plus elle aime à paroître, & elle cherche à se faire voir. Ce qu'il y a de meilleur pour vous, c'est que sous ses auspices vous pourrez jouir de tous les plaisirs de la vie: la bonne chere & les richesses s'accoutument très-bien avec la vertu qu'elle-

pratique; & ce que l'autre Reine ne permet point, celle-ci le souffre sans scrupule, pourvû que tout se passe en cachette, & que le public n'en sache rien. Vous verrez comment elle sait accorder deux choses aussi incompatibles que le sont le Ciel & la terre. Il n'en fallut pas davantage pour faire resoudre Andrenius: L'Hermite s'étant engagé de le conduire, marchoit devant, & le Voïageur suivoit le plus content du monde. Critile avoit beau crier, arrête, mon ami, tu vas te perdre: Andrenius n'en alloit pas moins son chemin. Je ne veux point, disoit-il, de ces montagnes gardées par des Geants & par des Lions. Ils marchotent donc à grands pas, & comme des gens fort pressés d'arriver au Palais d'Hypocrinde; & quoi que Critile ne cessât de crier, arrête, je te prie, mon ami, arrête prends garde à toi, on te trompe, & tu en seras la dupe, Andrenius n'y faisoit pas la moindre attention. Le faux Hermite l'encourageoit: Ne craignez rien, lui disoit-il; n'est-ce pas un beau chemin que celui qui conduit à une vertu facile, à une probité à la mode, à une vie de joie & de plaisir.

plaisir ; au lieu que l'autre route mene à une vie qui est une vraie mort. Les aiant fait passer par des endroits couverts & cachez d'arbrisseaux , après avoir passé plusieurs petits detours , ils trouverent un Labyrinthe. Ils s'y enfoncerent , & quand ils eurent tourné long-tems , ils entrerent dans une maison , bâtie avec tant d'artifice , qu'ils ne l'aperçurent que quand ils furent dedans. On auroit pris cette demeure pour un Cloître , tant il y regnoit un silence profond ; mais c'étoit un monde entier par la foule des habitans. Tout consistoit à agir sans parler , & à faire tout sans dire un seul mot. Les cloches en étoient bannies , à cause de leur grand bruit. Cette retraite étoit si spacieuse qu'elle pouvoit contenir la plus grande partie du monde fort au large : sa situation étoit entre des montagnes , ce qui la mettoit à couvert du soleil ; & les arbres qui l'entouroient étoient si hauts & si touffus qu'ils formoient une obscurité tout-à-fait impenetrable à la lumiere. Ce Couvent est bien obscur , dit Andrenius. C'est ce qu'il faut , répondit l'Hermite , & la clarté ne convient pas à ce lieu. Le

Portier pour ne point se fatiguer, étoit étendu dans un grand fauteuil, & laissoit la porte toujours ouverte. Il avoit des souliers faits d'écaille de tortuë, un habit fort sale & tout bigarré de pieces. Si celui-ci, dit Critile, étoit une femme, je le prendrois pour la paresse. C'est, répondit l'Hermite, un Indolent. Si tu lui demandes pourquoi il est ainsi, il te dira que ce n'est point par negligence, mais par pauvreté, & que cette malpropreté vient du mépris qu'il fait du monde. Ce Portier les salua, & leur fit un compliment muet sur l'heureuse vie qu'ils alloient commencer. Ensuite sans se remuer, il leur montra par signes un écriteau qui étoit dessus la porte, où il y avoit écrit en grosses Lettres Gotiques *Silence* : ce que l'Hermite expliqua ainsi : Cela veut dire, que désormais vous ne devez plus dire ce que vous pensez; il vous est défendu de parler ouvertement, & il faut que la grimace vous tienne lieu de parole. En un mot, il faut se taire ici, & faire semblant de parler. Ils entrèrent dans le Cloître qui étoit fermé de tous côtez, chose commode & propre en tout tems. Nos

Pele-

Pelerins ne furent pas long-tems sans rencontrer du monde: ils prirent ces gens à leurs habits pour des Moines, & ils ne se trompoient pas, car c'en étoit en effet; mais habillez à la mode de ce Couvent. Leur robe étoit une peau de brebis fourrée d'une peau de loup. Critile remarqua qu'ils portoient chacun un manteau de bonne étoffe. C'est la regle de l'Ordre, dit l'Hermite, on ne doit jamais le quitter, & ce manteau designe la sainte apparence sous laquelle on doit faire tout. Je le croi, dit Critile, c'est ainsi que sous le voile d'une compassion charitable on médite de son prochain, & qu'on donne à la vengeance le beau nom de correction fraternelle; sous le nom de debonnaireté on permet les crimes; sous le pretexte du nécessaire on donne dans l'intemperance. ; le Juge nommé zèle de Justice ce qui est humeur sanguinaire & cruauté: l'envieux s'appuie de la haine du vice pour fletrir les meilleures actions; la libertine donne le nom de simple galanterie à ses debauches: le simoniaque appelle gratitude l'argent qu'il donne; & l'usurier, honnête intérêt celui qu'il reçoit: l'ambitieux dit

qu'il

qu'il aime son Prince & la patrie : les amans, sous pretexte de devotion, ne frequentent les Eglises que pour voir leurs maitresses : les avaricieux ne parlent que de jeune & de mortification : pour commettre adultere on s'introduit dans les maisons sous le nom de parens & d'amis. Ce sont là les miracles, dit l'Hermite, que l'Hipocrisie, la Reine de ce Couvent, opere tous les jours. Elle fait passer les vices pour vertus, les plus scelerats pour des Saints ; enfin c'est par la vertu de son art que les Demons, sous le voile de sainteté, ressemblent à des Anges. Voiez-vous, ajouta ce veritable imposteur, celui-la qui est si mal habillé ? Il dit, que c'est par humilité, & que la corde qui lui sert de ceinture, est pour mortifier sa concupiscence. Il feroit bien mieux de la porter à son cou, reprit Critile, par punition de ses crimes. Croiez-vous, dit le faux Hermite, qu'il cache ses mains par modestie ? ce n'est que pour frapper son coup en traitre. Regardez bien ce pretendu Saint, il paroît detaché du monde : il semble recueilli en soi même ; & cependant il n'est rien moins que chez soi, car il ne
pense

pense qu'à ce qui ne lui appartient pas , & il songe toujours aux moiens d'attraper le bien d'autrui : il cache son visage, comme s'il avoit honte d'être regardé, il baisse les yeux comme s'il se jugeoit indigne d'envisager les hommes ; mais il fait sa cour en saluant tout le monde : il est déchauffé, car comme c'est un voleur, il craint de faire du bruit. Et cet autre, dit Andrenius, est-ce un Novice, ou bien s'il a déjà fait profession de l'Ordre ? C'est, lui répondit-on, un devot par excellence ; il n'a rien en propre, mais dès qu'il peut mettre le pied dans une Maison, il s'arroe un droit de maitrise & d'autorité sur tout ce qu'il y a. Il est fort charitable, car il aide aux femmes devotes à se dépouiller de ce qu'elles ont de meilleur, pour faire l'aumône au Couvent : il se fait tant aimer par tout où il va, qu'on ne l'oublie jamais, & qu'on est fort chagrin quand il en est sorti. Il me semble, dit Andrenius, que toutes ces belles qualitez sont plutôt d'un voleur que d'un Moine. C'est justement là un des miracles d'Hypocrinde, répondit l'Hermite, qu'un voleur ressemble à un Moine. Avec tout

tout cela, croiriez-vous bien que ce fourbe est dans une si grande reputation, qu'on est prêt de l'élever à une belle charge, & de le preferer en cela aux domestiques de la Maison de Vertelia? On assure que l'affaire est presque conclué; & si par hasard elle vient à manquer, il se retirera dans un Couvent, où il passera doucement & tranquillement le reste de ses jours, comme un vieillard d'un merite distingué. Critile en voyant un autre fort extraordinaire demanda qui il étoit. Cet homme-là, répondit l'Hermite, fait honneur à la penitence: il est d'une mortification surprenante; on ne l'a jamais vû manger; aussi voiez-vous qu'il ne peut presque se soutenir, & qu'il marche tout courbé. Grande merveille, dit Critile, c'est peut-être qu'il ne convie personne à ses repas, & qu'il garde tout pour soi. Après avoir mangé un bon chapon & une couple perdrix, il est en état de faire abstinence jusques au lendemain. Ce bon penitent a la conscience fort delicate & de peur de la charger, il ne mange que du gibier: il n'est pas étonnant que chacun le regarde comme un homme de Dieu, car il
vit

vit des benedictions de la divine Providence. Entrons dans la cellule: ce doit être sans doute un Sanctuaire de devotion. Ils y entrerent, & le jeuneur les y reçût fort charitablement. D'abord ouvrant une armoire assez bien garnie, il les regala de bonnes tranches de jambon, de beaux fruits, de confitures, & de bien d'autres friandises. Quel jeune! dit Critile. C'est un miracle d'Hipocrinde, répondit l'Hermite, & cet homme qui est un Epicurien couvert du manteau de l'Ordre, passe pour le plus austere Hermite des premiers siècles. Je serois curieux de savoir, repliqua Critile, si parmi ceux qui prennent cet Ordre d'Hipocrinde, il se trouve aussi des soldats. Beaucoup, répondit l'Hermite. Ce sont les meilleurs de tous; & ils sont si bons Chrétiens qu'ils ne veulent jamais voir l'ennemi, de peur de commettre des homicides. Voyez celui-là qui porte l'habit de Chevalier de St. Jaques; il est d'une humanité reconuë, & tout le monde fait que depuis qu'il porte l'épée, bien loin d'être sanguinaire, il n'a jamais blessé personne. Je croi pourtant qu'il a été en Pelerinage, & qu'en

qu'en passant par la ville * *de St. Dominique de la Calzada* ; il a pris les plumes de poules qu'il porte sur son chapeau. Le jour de la revûe il est soldat, mais le jour de la Bataille il est Hermite. Il n'est nullement glorieux, & vous ne l'entendez jamais menacer de son épée : il n'est point ambitieux, préférant toujours la retraite aux occasions de se signaler : Quoi qu'il tourne le dos à l'ennemi, il ne laisse pas de paier de sa présence au conseil de guerre. Enfin sa reputation de soldat & de Capitaine est si bien établie, qu'on doit le choisir pour General, préférablement à deux autres qui sont pourtant de grands Chefs. Cet autre-là passe pour un homme savant, & qui ne se lasse jamais d'étudier : on le voit tous les jours acheter des Livres ; mais ce n'est que pour avoir la reputation d'habile homme, il lui suffit de l'être en aparence, & de s'attirer l'encens du vulgaire. Car voyez-vous, les noms de docte & de brave sont d'une acquisition bien plus aisée, que celle de la science & de la valeur. Il y avoit dans la cour de cette maison plu-

* Ville d'Espagne sur la grande route de France. Compostele.

plusieurs statuës faites au naturel. Ce sont, dit l'Hermite, des Idoles creues au dedans, quoi qu'elles paroissent massives. L'un se met, par exemple, dans la statuë qui represente un sage, & dès qu'il ouvre la bouche, on dit que c'est le sage qui parle. L'autre dans la statuë d'un Prince est écouté comme un Prince. Ce sont aussi des emblèmes de ce que tu vois arriver tous les jours. Cette statuë-ci qui a la nez de cire, represente un Monarque qui se laisse conduire par les courtisans, & qui ne fait rien que par leurs conseils passionnez. Cet autre avec son air affable est un Juge qui n'est jamais severe, pourvû qu'on lui porte de l'argent. Ces deux-ci avec leur air grave sont les images de ceux qui veulent s'ériger en reformateurs de morale, voulant remedier à tout, & mettant au contraire tout en desordre : ils n'épargnent personne, ne cessant de crier que tout le monde se perd ; & ils sont pires que tous les autres. Ce sont pourtant des prodiges de vertu en aparence, mais ils sont aussi les merveilles de l'hipocrisie ; Ulysse même avec toute sa prudence y seroit trompé. L'Hermite aprit ensuite à

nos

nos Voyageurs, qu'il arrivoit souvent que deux personnes, dont l'une sortoit de cette maison, & l'autre du Palais de la veritable Vertu, étoient en concurrence pour la même dignité; & que celui qui sortoit du Palais d'Hypocrinde, étoit ordinairement préféré, par la raison qu'on n'examine guere que l'apparence; car l'acier bien poli brille de loin du moins autant que le Diamant; & les connoisseurs de la veritable vertu sont en très-petit nombre. Je voudrois bien, dit Andrenius, savoir ce bel art de faire paroître veritable ce qui est faux, & bon, ce qui est mauvais comment cela se fait-il? C'est, répondit l'Hermite, que nous avons de differens moules, pour donner de differentes formes aux personnes, quoi qu'incapables, & quoi qu'indignes de ce qu'ils cherchent. Si quelqu'un pretend à une dignité, nous lui donnons une belle prestance: S'il souhaite un bon mariage, nous lui donnons une belle taille, un air grave & majestueux; nous lui apprenons à être posé dans ses paroles, à ne gesticuler qu'en admirant, & à parler toujours bas. Quoi qu'il ait des yeux de linx, nous ne laissons pas de lui mettre

tre sur le nez de grandes lunettes, cela donne un grand credit. Nous avons aussi des teintures de toutes sortes de couleurs, qui du soir au matin font paroître tout autre qu'on n'est. Avec ce secours-là un corbeau, oiseau de méchant augure, est changé en cigne; une vipere venimeuse est couverte de plumes de colombe. A propos de colombe, nous ne manquons pas d'avertir nos gens qu'ils aient grand soin de cacher leur fiel & leur colere; car il ne faut qu'un petit emportement pour faire perdre l'estime qu'on s'est acquise tout le tems de sa vie. Comme l'Hermite disoit cela, on vit passer un Religieux de l'Ordre qui crachoit avec des efforts, & comme s'il eut eu mal au cœur. Eh, qu'a donc celui-là, demanda Andrenius. Approchez-vous, dit l'Hermite, & vous l'entendrez maudire les femmes & leurs parures; il ferme même les yeux en leur presence. C'est bien prendre ses precautions, dit Andrenius. Je conois plusieurs de ces hypocrites, ajouta Critile, qui brulent d'un feu caché: ils s'introduisent dans les maisons à peu près comme les hirondelles; car ils n'y entrent que par couple,

ple, & ils en sortent cinq ou six. Cela me fait naître une curiosité, dit Andre-nius. Y a t-il une Communauté de femmes dans cette retraite? Oui, répondit l'Hermite, & Dieu nous garde d'elles, car elles sont bien malignes : elles demeurent dans cet appartement séparé. Ils s'approcherent d'une fenêtre, d'où sans être vûs ils pouvoient voir leur maniere de vivre. Plusieurs de ces femmes étoient en devotion, & adoroient les images de St. Alexis & des autres Saints, qui, comme lui, ont passé leur vie en de continuels Pelerinages : mais elles n'avoient pas grande devotion pour les images de St. Lin ou de St. Hilaire, qui ont vécu dans la retraite. Voiezvous celle qui passe? dit l'Hermite; c'est une veuve prude, qui dès le crepuscule du soir ferme sa cellule; mais je n'assurerois pas que son galant n'y soit déjà entré. Cette fille en robe pourroit bien être grosse : cette nouvelle mariée est une Sainte qui a bien des adorateurs : celle-là est une bonne menagere, car elle enrichit sa maison en vivant sur son honneur. Son mari jure qu'elle est sage, & qu'il en mettroit les mains au feu ; mais il vaudroit

droit bien mieux qu'il les mît dans l'eau pour éteindre l'ardeur criminelle de sa femme. Il y en avoit une qui grondoit ses servantes de ce qu'elles avoient fait signe à leurs amans. Cela n'est pas permis ici, leur crioit-elle, c'est un crime énorme, & même il est défendu d'y penser. Mais ces filles répondoient entre leurs dents; vous nous dites un gros mensonge. Une mere debauchée prechoit la chasteté à sa fille. Une autre, au contraire, apelloit sa fille bien heureuse d'être toujours dans les plaisirs. Et pourquoi, demanda Andrenius, celles-ci ont-elles le visage si pâle? Ce n'est pas de maladie, répondit l'Hermite, mais c'est qu'elles sont dans la mortification de la chair, & qu'elles n'ont pas ce qui contenteroit bien leur appetit. Il y en a aussi parmi elles de jalouses, & qui sont en concurrence de galanterie. Mais, dit Critile, où est donc cette vertu commode? où est cette Altesse si aimable qui gouverne ce Convent? Nous la verrons bien-tôt, répondit l'Hermite. Entrons dans le Refectoire, nous les trouverons sans doute* *fai-*

Tome II.

K

sant

* Les Moines appellent faire abstinence quand ils prennent leur repas.

sant abstinence. Ils y entrèrent, & ils y virent une grosse femme d'une mine édifiante. Elle étoit assise, ne pouvant pas demeurer debout : elle avoit le visage pâle, un chapelet à la main fait du bois de quaiac, au bout duquel il y avoit une tête de mort qui étoit d'ivoire : elle entrecoupoit ses paroles de soupirs, & environnée de gens qui étoient encore novices dans le monde, elle leur donnoit des leçons pour leur apprendre à savoir vivre. Il ne faut pas, disoit-elle, que vous vous serviez de vôtre esprit pour affecter un air de simplicité : car c'est une science de paroître ignorant. Je vous recommande sur toutes choses d'être bien sur vos gardes, & de ne donner jamais de scandale au public. Ah si vous pouviez bien conoitre ce que c'est que l'apparence, vous l'estimeriez beaucoup, c'est ce qui fait tout : car dans le monde on ne juge des choses que par l'exterieur. Souvenez-vous qu'on agit en quatre différentes manieres ; la premiere est quand on neglige les occasions de paroître ; & c'est une grande faute ; la seconde est de faire des actions d'éclat, & il n'est pas surprenant qu'on les admire : la troisieme est

est de bien faire pour sa propre satisfaction , & c'est une grande bêtise ; mais toute la science consiste en ceci : de paroître faire ce qu'on ne fait pas. Tâchez qu'on ait bonne opinion de vous car plusieurs ne vivent que sur le credit. Ne soiez pas assez simples pour vous apliquer à l'étude : aiez seulement l'adresse de vous faire valoir sans affectation. Tout Medecin & tout Avocat ne vivent qu'en trompant le genre humain. C'est beaucoup de savoir bien causer : Un Peroquet qui parle bien entre dans les maisons des Grands , & on le met sur la plus belle fenêtre. Je vous le dis encore une fois , pour bien vivre il faut s'accommoder avec tout le monde : il faut paroître sage avec les sages ; savant avec les savans. C'est ainsi qu'en ont usé les gens d'autorité & d'experience , qui aiant sù profiter de mes avis , sont aujourd'hui dans une grande reputation , & occupent les meilleurs postes. Andrenius étoit aussi étonné que content d'avoir trouvé une felicité à si bon marché ; une vertu si commode , sans avoir à surmonter des montagnes de difficultez , ni à combattre avec des bêtes feroces. Il étoit pres-

que déterminé à prendre l'habit de cet Ordre, & à professer l'Hypocrisie. Mais Critile se tournant vers l'Hermite; Mais je voudrois savoir, dit-il, si avec cette vie commode, avec cette fausse vertu nous pourrions arriver à la véritable félicité. Hélas, répondit-il, qu'il y auroit à dire là-dessus! laissons ce point-là pour une autre fois



CHAPITRE VI.

L'Arsenal de la Valeur.

LA Valeur étant sur le point de mourir, ayant déjà perdu sa vigueur, ses forces & sa vivacité: on dit que toutes les Nations s'empressèrent de lui rendre visite, chacune la priant de faire testament en sa faveur. Que pouvez-vous espérer de moi, leur répondit-elle; je n'ai rien que moi-même: tout ce que je pourrois vous laisser, ce ne seroit que mon misérable cadavre. Aproxchez-vous par ordre, je vous en partagerai les membres. Les Italiens qui étoient arrivez les premiers, furent les premiers aussi qui demanderent la

la tête. Oûi, dit la Valeur, je vous la donne; vous ferez d'habiles gens pour gouverner, & vous commanderez à tout le monde. Les François s'avancerent fort inquiets, & souhaitant de mettre les mains sur tout: Je crains, dit la Valeur, que si je vous donne les mains, vous ne mettez toute la terre en desordre. Je vous les donne néanmoins: vous aurez les bras longs & fort agissans; mais a condition que vous ne demeurerez jamais en repos avec vos voisins. Mais les Genoïs au même moment leur couperent les ongles, de sorte qu'ils ne pouvoient plus rien prendre, ni retenir ce qu'ils avoient pris. Cela n'empêche pourtant pas qu'ils n'aient bien égratigné les Espagnols en leur derobant leur argent. *Item*, ajouta la Valeur; je laisse ma face aux Anglois: ils seront beaux comme des Anges, mais je crains qu'ils ne soient trop faciles à prostituer leur beauté, se laissant caresser par un Calvin, par un Luther, & par le Diable même. Prenez bien garde, Messieurs les Anglois, de vous montrer au Renard de la fable; car il crieroit aussi-tôt: *C'est une belle tête, mais sans cervelle.* Les Veni-

tiens fort attentifs demanderent les dents. Les autres s'en moquoient; mais la Valeur dit, vous n'y entendez rien; laissez les faire, & vous les verrez manger tout ce que que les autres auront: *Item* elle laissa sa langue aux Siciliens; mais une grande dispute s'étant élevée entre eux & les Napolitains sur ce sujet, la Valeur s'expliqua & dit, qu'elle entendoit les deux Siciles ensemble. *Item* aux Irlandois le foie, aux Allemans la taille: Vous ferez, leur dit-elle, de grands hommes bien faits; mais prenez bien garde de faire plus de cas de vôtre corps que de vôtre ame. *Item* aux Polonois le derrier, aux Moscovites les poumons, aux Flamans & Hollandois tout le ventre, à condition qu'ils n'en fissent pas leur Dieu. *Item* aux Suedois la poitrine; aux Turcs les jambes, & c'est pour cela qu'ils les ont fermes, fixes, stables, & qu'ils ne sortent jamais d'un país, quand une fois ils y ont mis les pieds. *Item* aux Perses les entrailles; aux Afriquains les os; car, dit-elle, ce sont des chiens, il faut leur laisser de quoi ronger; aux Chinois, les épaules; aux Japonois qui sont les Espagnols d'Asie, le cœur;

&

& aux Negres l'épine du dos. Les Espagnols avec leur flegme ordinaire arriverent les derniers ; ils avoient été occupez à chasser de chez eux les étrangers qui étoient venus de loin pour s'y établir : & nous, dirent-ils, qu'est-ce donc que nous aurons ? La Valeur leur répondit ; vous arrivez trop tard, j'ai disposé de tout. Il est pourtant juste, dirent-ils, qu'étant tes fils ainez tu nous fasses un Leg testamentaire qui convienne à nôtre droit d'ainesse. Je ne sai que vous donner, répondit la Valeur, si j'avois deux cœurs, vous auriez le meilleur : tout ce que je puis vous laisser, & qui vous servira plus qu'autre chose, c'est ce conseil : Puisque toutes les Nations vous inquietent, défendez-vous contre toutes les Nations. Je dis plus, faites ce que les Romains ont fait avant vous. Declarez la guerre à tout le monde, & prenez tout ce qui vous accommode, puisque je vous y autorise. La Valeur ne dit pas cela à des fous. Ils furent profiter de l'avis ; car il n'y a Nation au monde à qui les Espagnols n'aient pris le meilleur ; de sorte que peu à peu ils ont regagné la Valeur tout

entiere depuis les pieds jusqu'à la tête. Celui qui racontoit cette histoire à nos Pelerins, qui venoient de sortir de la France par la Picardie, étoit un homme fort extraordinaire : car au lieu qu'Argus avoit cent yeux, & Briare cent bras, celui-ci avoit cent cœurs. Il étoit tout cœur. Vous quittez apparemment la France avec chagrin, leur dit-il. Non assurément, répondirent-ils; & pourquoi la quitterions-nous avec chagrin? puisque les François mêmes l'abandonnent; les étrangers ne doivent pas se soucier d'y demeurer. C'est pourtant, ajouta-t-il, un grand Roiaume. Il est vrai, dit Critile: mais ce Roiaume, tout grand qu'il est, ne suffit pas à soi-même. Il est bien fertile : mais ce qu'il produit ne vaut pas grand'chose : c'est un beau & agréable pais; mais il y fait presque par tout de gros vents, ce qui cause la legereté d'esprit de ses habitans. Les peuples y sont industrieux; mais seulement dans la mecanique: ils sont laborieux, parce qu'ils sont presque tous paisans; & il n'y pas de pais au monde qui soit plus populaire: Ils sont guerriers & vaillans; mais toujours si inquiets.

quiets qu'on pourroit bien les apeller
les Lutins de l'Europe. Leur merite de
 guerre consiste à aller comme un éclair
 au premier feu ; mais faut-il revenir à
 la charge, ce ne sont plus les mêmes
 hommes. Ils aiment les Lettres ; ils
 les aiment en pedans : ils sont assez ci-
 vils, mais ils rempent comme des ser-
 pens, & ils sont esclaves des autres Na-
 tions. Ils entreprennent beaucoup ; ils
 attrapent peu, & ne gardent rien. Ils
 promettent toujours, mais on ne doit
 pas compter sur leur parole. Ils sont
 si traîtres qu'ils assassinent même leurs
 Rois, témoin Henri le Grand. On
 ne peut pas nier qu'ils n'aient eu de glo-
 rieux Monarques, mais la plûpart de
 ces Rois, quel bien ont-ils fait à la Mo-
 narchie ? Ces Princes n'oublient rien
 pour arriver à la Monarchie universel-
 le mais qu'ils concertent mal leurs
 desseins ! s'ils font des merveilles le ma-
 tin, ils sont obligez de se retirer avec le
 Soleil. Ce sont les Vêpres Siciliennes
 qui leur ont appris cette retraite du soir.
 Ils sont toujours prêts à protéger les Su-
 jets étrangers qui leur demandent du
 secours : mais par quel motif ? c'est
 qu'ils tâchent de les faire soulever con-

tre leurs Souverains, afin d'en profiter & de s'en rendre les maîtres. Les François se font-ils introduits chez un étranger; au commencement ce sont des esclaves, peu après ils commandent en propriétaires, & enfin ils usent de tyrannie & se rendent insupportables; car il n'y a point de milieu chez eux: ou ils font les dernières bassesses, ou ils en viennent jusqu'à l'insolence. Ils ont également de grands vices, & de grandes vertus; & on ne peut pas dire dans lequel des deux ils excellent. En un mot les François sont les Antipodes des Espagnols. Mais parlons de nous-mêmes dit l'homme tout cœur se tournant vers Critile, & dis moi la réponse que fit l'Hermite à ta dernière demande. Il m'avoua fort ingenuement, répondit Critile, que l'hypocrisie & la fausse vertu ne peuvent récompenser solidement ni produire une véritable félicité, & que, quoi qu'on puisse tromper les hommes, on ne sauroit impunément se moquer de Dieu. Andrenins & moi ayant entendu cela, nous nous donnâmes le mot, & trouvant l'occasion favorable nous nous sauvâmes de la maison d'Hypocrinde. Vous avez très-bien

bien fait, répondit l'homme au cœur; le plaisir de l'hypocrite passe comme un éclair: sachez qu'il n'y a rien de plus aisé que de distinguer la véritable vertu. Chacun y prend garde, & dès qu'on voit un hypocrite, on s'aperçoit d'abord qu'il ne marche pas droit. Le vice ne peut si bien se couvrir du manteau de la vertu, qu'on ne le reconnoisse, par cela même qu'il tâche de s'en envelopper; car la vertu solide & parfaite ne craint point de se faire voir au Ciel & à la terre; c'est elle qui est toute puissante, & qui dure éternellement: Vous devez la trouver cette incomparable Virtelia, fût-ce même à travers les lances & les épées; c'est elle qui vous conduira à Feliconde, qui est l'objet du pèlerinage de votre vie. C'étoit ainsi qu'il les encourageoit à prendre le chemin de cette montagne, qui paroissoit si difficile & si dangereuse à Andrenius. Allons, disoit-il, c'est ta crainte qui te fait paroître ce gros Lion qui est au milieu du chemin beaucoup plus terrible qu'il n'est. Faites, je vous prie, reflexion combien de jeunes gens, hommes & femmes, ont su le domter. Andrenius demanda comment ils avoient

fait pour le vaincre. Premièrement ils formerent leur projet : ensuite ils combattirent vaillamment ; car une forte résolution surmonte tout. Mais où trouverous-vous d'assez bonnes armes ? dit Critile. Suivez moi, repondit l'homme, & je vous conduirai en un endroit où vous en pourrez choisir. Ils le suivirent toujours entretenant la conversation ; mais à quoi vous serviront des armes, puisque la Valeur est morte : ce seroit en fournir pour vous combattre. La Valeur est donc morte ? dit Critile. Oui, il n'y en a plus au monde. Il n'y a plus d'Hercules pour domter les monstres & les tyrans. Au contraire on voit à tous momens renaître de ces derniers. Dans le vieux tems il n'y avoit qu'un seul Cacus, qu'un seul imposteur, qu'un seul voleur en toute une ville ; mais aujourd'hui chaque coin a son voleur, & chaque maison est la retraite d'un assassin. A chaque pas on trouve un nouvel Anteus, enfant du siecle qui s'élève de la poussiere de la terre : des harpies devorantes ; des hydres à sept têtes, & d'un million de capitchoros ; de vilains sangliers, & de fiers Lions. Tout le monde

de est plein de monstres qui vont en troupe, sans qu'on trouve un seul Heros qui par sa valeur les combatte; un Heros qui de son bras peut domter les chimères de l'esprit humain, & donner des bornes aux caprices de l'homme. La Valeur, dit Andrenius, n'a pas vécu long-tems. Tu dis vrai, répondit l'homme au cœur, car les grands personages ne vivent jamais assez. De quoi, est-elle morte? dit Critile. De poison, répondit cet homme. Quel dommage, dit Critile; si du moins elle étoit morte dans le lit d'honneur, par exemple, dans la fameuse Bataille de Nortlingen, ou au siege de Barcelone, cela passeroit encore, car une fin glorieuse est la couronne de toute la vie passée. Mais de poison? c'est assurément une fatalité bien cruelle. Dites moi, je vous prie, de quelle sorte de poison? D'une poudre plus mortelle que celles de Milan, & plus pestiférée que celle d'un murmureur, d'un délateur, d'un traître; d'une marâtre, d'un beaufrere & d'une belle-mere. Cela n'est peut-être pas vrai, dit Critile; car c'est l'ordinaire de faire mourir les grands hommes par des poudres empoisonnées. Je

vous le dis sincerement, répondit l'homme aux cœurs; car la malice humaine est arrivée à un si haut point, que les siècles futurs ne pourront jamais la surpasser. C'est elle qui a inventé certaines poudres venimeuses & violentes, qui ont fait perir tant de grands hommes. Depuis que ces poudres sont en vogue, il n'est au monde presque aucun homme de valeur; eux & leurs belles actions ont fini. Il ne faut plus parler ni d'un Cid, ni d'un Roland: on se moqueroit aujourd'hui d'un Hercules. & il faudroit un miracle pour donner un Sanson; enfin on se rit de la bravoure & du courage. Critile demanda de quoi ces poudres étoient composées: seroient-elles faites, dit-il, de chair de Basilic, des entrailles de Vipere, de queues de Scorpion? Elles sont encore pires, répondit l'homme; il y en a qui disent qu'elles sont composées d'un soufre & d'un salpêtre qui viennent de l'Enfer, & de charbons allumés par le souffle du Diable: mais pour moi je croi qu'elles sont faites de cœurs humains, plus cruels mille fois que les Furies, plus inexorables que les Parques, plus sanguinaires que la guerre,

&

& plus impitoiables que la mort. N'est-ce pas la cruauté seule de l'homme qui a inventé la poudre à canon? C'est par les funestes effets de cette poudre qu'on ne voit plus dans le monde des Hectors ni des Achilles. Quel bien revient-il d'avoir du courage, de la force, & de l'adresse, puisque avec cette poudre un enfant terrasse un geant, & que le plus poltron tuë un Heros, sans que personne puisse se distinguer par sa bravoure? J'ai pourtant oui le contraire, dit Critile, car on m'a assuré que la Valeur étoit aujourd'hui dans son plus grand lustre; quel courage faut-il avoir pour s'exposer à cent mille bouches de feu? Quelle intrepidité pour entendre sans crainte siffler à ses oreilles les boulets de canon? cela s'appelle avoir du courage; & si on vouloit en croire nos gens, la valeur ancienne n'étoit qu'un badinage au prix de celle de nos jours. C'est dans le cœur, disent-ils, qu'elle gît aujourd'hui : mais anciennement tout consistoit dans la force du bras, & dans la roideur de la jambe. On se trompe en raisonnant si mal, répondit l'homme de cœur; car ce qui passe aujourd'hui pour courage, n'est proprement

ment que temerité. Je l'avoue, dit Andrenius, & c'est aparemment ce que vouloit dire ce brave Espagnol, qui eut la prudence d'aquerir sa reputation dans sa premiere & derniere campagne: lors qu'il entendit les boulets de canon siffler à ses oreilles; est-il possible, dit-il en s'écriant, que mon pere ait pris plaisir à ces sifflets? Plusieurs suivirent son exemple, prenant le parti de la retraite. Il me souvient d'avoir ouï dire que la Bravoure & la Sageffe se brouillerent un jour; & que depuis ce tems-là elles ne se sont jamais accordées. Tu te trompes, répondit l'homme de cœur; car que seroit-ce du courage sans prudence? c'est pour cela que l'âge des hommes faits & prudens est le tems de la veritable valeur: que le courage n'est dans l'adolescence qu'une temerité, & dans la vieillesse il degenerate en crainte.

Nos Pelerins arriverent à une grande maison bien fortifiée. Ils donnerent leurs noms, & ils prirent aussi le mot du guet, qui étoit, *Ici on gagne la Renommée*. Ils y entrerent, & ils virent d'abord un Theatre plein des merveilles de la Valeur, & des prodigieuses machines

chines de guerre. C'étoit un Arsenal de toutes sortes d'armes anciennes & modernes, estimées par l'expérience & par l'essai que les plus grands Capitaines en avoient fait. Rien n'étoit plus curieux que de voir d'un coup d'oeuil tous les instrumens de la Valeur. Approchez-vous, disoit l'homme tout cœur, & admirez ces armes. A cela Critile fut saisi d'une grande fraieur; ce que son conducteur remarquant, il lui en demanda la cause. Est-il possible; répondit-il, qu'on ait inventé tant de sortes de machines pour détruire une vie si fragile? Je les estimerois bien plus si elles étoient propres à la conserver. Mais une si prodigieuse diversité d'ouvrages pour abattre une feuille qu'un simple souffle de vent peut abattre: hélas, que les hommes sont malheureux d'épuiser leur esprit pour leur propre destruction! C'est donc là ce sabre qui trancha le fil de la vie du fameux Don Sebastien, qui meritoit de vivre une éternité? Ce fut aparemment celui-là qui tua le malheureux Roi de Perse. Voilà la flèche qui traversa le corps du Roi Don Sanche d'Arragon; & celle-ci qui emporta

Don

Don Sanche de Castille. Maudits instrumens, que leur memoire soit toujours en horreur ! Avançons, je ne veux jamais les voir. C'est, répondit l'homme tout cœur, que tu ne vois pas les bras qui les manioient ; car c'étoient ces bras qui faisoient tout le mérite de ces instrumens, tout teints de sang depuis la poignée jusques à la pointe. Il y en avoit deux entre autres, dont on ne pouvoit dire au juste laquelle des deux avoit gagné plus de Batailles : l'une étoit de Don Jeme le Conquerant, & l'autre du Cid de Castille. La premiere étoit moins renommée : mais on l'estimoit plus que l'autre qu'on croioit fabuleuse. Critile demanda où étoit l'épée d'Alexandre le Grand, & qu'il souhaitoit fort de la voir : Ne vous fatiguez pas à la chercher, lui répondit-on ; elle n'est pas ici : car quoi qu'Alexandre ait conquis tout le Monde par cette épée, sa victoire n'a pas été complete, puisqu'il n'a jamais pû domter sa colére. Vous n'y trouverez point non plus celle de Cesar, quoi que peut-être vous vous attendiez à la voir dans le meilleur rang. La raison en est qu'elle s'épointa tout-à-

à-fait lors qu'il s'en servit contre ses amis, & lors qu'elle coupa les plus illustres têtes de Rome. J'en vois, dit Critile, quelques-unes assez bonnes, si elles n'étoient pas un peu trop courtes. Le Comte de Fuentes ne disoit pas cela, répondit le Vaillant: il n'en trouva jamais de trop courtes, parce qu'il joignoit toujours son ennemi. Ces trois ci sont de Pepin, de Charles le Grand, & de Louïs IX. Roi de France. N'y a-t-il point d'autres armes Françoises? demanda Critile. Non, répondit le brave. Comment? dit Critile, où sont donc celles de tant de Rois, de tant de Pairs, de tant de Maréchaux si celebres qu'il y a eu en France? Où sont donc les deux épées des deux Biron, & celle d'Henri IV.? car je n'en vois que trois. C'est, dit-il, que ces trois ont été employées contre les Mores, au lieu que les autres ont servi contre les Chrétiens. Il n'y en avoit qu'une dans le fourreau; toutes les autres étoient nuës, & teintes encore de sang: cela les surprit, mais le Brave leur dit; celle-ci que vous regardez, est surnommée la Grande, & l'Heroïque. Vous ne la voiez pas nuë,
parce

parce que le grand Capitaine qui la portoit, faisoit confister la valeur d'un homme à ne se voir jamais obligé de tirer l'épée. On en vit une dont le bout du fourreau étoit d'or : & on dit à nos Pelerins que c'étoit l'épée du Marquis de Leganez, & qu'il fit orner ainsi le bout du fourreau après avoir battu un ennemi qu'il croioit invincible. Andrenius aiant marqué qu'il seroit bien aise de conoitre la meilleure épée du monde, l'homme tout cœur lui dit : Il n'est pas aisé de decider cela ; mais pour moi je croi que c'est celle du Roi Ferdinand. Et pourquoi non celle d'Hector ou d'Achile ; qui sont si celebres & si vantées par les Poètes, dit Critile. Pourquoi non ? répondit l'homme tout cœur, c'est que si l'épée de Ferdinand à fait moins de bruit que celles de vos deux Heros ; en recompense on en a tiré de plus grands avantages ; car elle conquît une des plus belles, & des plus vastes Monarchies du monde. Cette lame du Roi Catholique, & la cuirasse du Roi Philippe III. n'ont pas leurs semblables ; l'une pour conquerir, & l'autre pour conserver les conquêtes. Montrez nous donc cette cuirasse de
Phi-

Philippe, dit Andrenius. Le Brave la leur fit voir, qui brilloit parmi les autres; elle étoit faite toute de ducats & d'écus entremêlez & mis l'un sur l'autre en façon d'écailles; ce qui faisoit un très-bel effet. Ce harnois, dit le Brave, a été le meilleur qu'on ait jamais vû: son maître n'a pourtant jamais eu lieu de s'en armer; & quoi qu'ils s'en servît dans toutes les rencontres, ce n'étoit que pour éviter les occasions de combattre: c'est par là qu'il conserva sa grande Monarchie dans tout son entier. Tant il est vrai que savoir conserver ses conquêtes, est quelque chose de plus que d'en faire. Ce qui fit dire à un de ses plus grands Ministres: que comme celui qui possède de grands biens, doit éviter les procès; ainsi un Prince prudent doit tâcher de jouir en paix des fruits de ses victoires. Parmi ces épées si brillantes, il y avoit un bâton très-commun, mais bien fort. Andrenius tout étonné de le voir, oh! oh! s'écria-t-il, un bâton ici! & qui donc pourroit l'y avoir mis? Vous vous imaginez peut-être que c'est la houlette de quelque berger, répondit le conducteur; mais vous vous trompez fort; car

car cette arme a été effectivement à un Roi d'Arragon surnommé le Grand, qui abîma les François à coups de bâton. Ils s'étonnerent aussi de voir deux épées rouillées, parmi d'autres si polies & si tranchantes. A quoi sont-elles bonnes? dit Critile: quand elles seroient ou du brave Caranza, ou de l'adroit Narvez, elles ne meritent pas d'être au rang des autres. Ce sont, dit le Brave, celles de deux grands & puissans Princes, qui après plusieurs années de guerre, après avoir perdu bien de l'argent & du monde, sont demeurez dans leur premier état, sans avoir jamais pû gagner l'un sur l'autre un seul pouce de terre: de sorte qu'on auroit pû dire à la fin que ces Princes n'avoient pas fait la guerre; mais qu'ils avoient jouié. Je ne vois pas ici, dit Andrenius, les armes de plusieurs Capitaines celebres, qui de simples soldats sont parvenus à une grande fortune. Vous vous trompez, dit le Vaillant, on les trouve ici, & quelques-unes d'elles sont mêmes fort estimées. Celle-ci est du Comte Pierre Navar; l'autre de Garcie de Parades; & voici celle du Capitaine de las Nuc-

Nuezes, trois guerriers qui ont surpassé tout ce que la Renommée en a publié. On en voit ici plusieurs autres qui meritent plutôt le nom de crochet pour attirer l'or, que le nom d'arme; car elles apartenoient à des Generaux, dont la methode étoit d'acheter plutôt la victoire, que de combattre l'ennemi. Qu'est devenuë celle de Marc-Antoine, ce fameux Romain, ce Concurrent d'Auguste? Tenez, la voilà par terre avec les semblables, rompuë en mille pieces par les foibles mains d'une femme. On trouve à Capouë celle d'Annibal, qui, quoi que d'un bon acier, a perdu toute sa force dans les delices. A qui est cette épée si brillante & si droite? C'est celle de Charles-Quint, le Cesar des Cefars. Elle visa toujours droit sans se détourner; n'ayant jamais servi qu'à la raison & qu'à la justice. C'est tout le contraire en celles des fameux Ottomans Mahomet de Soliman, & Selim. Leurs épées sont crochües, parce qu'ils ne s'en sont jamais servis droitement; mais qu'ils ont toujours combattu contre la foi, la justice, la raison & la verité; usurpant tyranniquement les Roiaumes d'autrui.

Voiez-

Voiez-vous cette épée garnie d'or, dont la poignée est enrichie d'émeraudes, & qui est toute couverte de perles? Elle a été à Don Fernand Cortez Marquis del Vale, Heros dont les belles actions ont été au dessus de tout éloge, & de toute recompense. Je me réjouis de la voir, dit Andrenius, j'avois oui dire que l'épée de ce grand Capitaine étoit de cannes de roseaux, à cause qu'il avoit eu affaire aux Indiens, qui n'y ont que des épées de bois, & des lances de canne. Qu'on dise ce qu'on voudra, répondit l'homme tout cœur, la sincérité de la Renommée prevaut sur toute l'envie. Cette épée avec sa lame d'or à mis en pieces toutes les autres épées en Flandre & en Lombardie. Ils en virent une autre toute neuve, qui transperçoit trois Couronnes, & qui en menaçoit bien d'autres. Critile demanda, qui est l'homme heureux & vaillant à qui cette épée appartient? Qui pouvoit-ce être, dit le Brave, si non Don Jean d'Autriche l'Hercule de nos jours, qui comptoit ses années par les Couronnes qu'il acqueroit à la Monarchie d'Espagne? A qui est ce Trident, qui du milieu des eaux lance des éclairs? Il est
au

au brave Duc d'Alburquerque, qui par sa valeur a surpassé la grande réputation que son pere s'étoit acquise dans le Gouvernement de Catalogne. Et qu'est-ce que c'est, je vous prie, que cet arc rompu, & qui est si petit qu'on diroit que c'est un jouet d'enfant? Il est pourtant fort: ce qui me fait croire qu'il a été à quelque Geant. Cet arc, répondit le Brave, est un des plus beaux trophées de la Valeur. C'est l'arc du Dieu d'Amour. Je ne trouve pas, dit Andrenius, que ce soit si grand' chose d'avoir vaincu & desarmé un enfant. Ah! s'écria l'homme tout cœur, si vous n'appellez pas cela un exploit héroïque si vous traitez la chose de bagatelle, c'est que vous ignorez que cet enfant a rompu avec cet arc la massue d'Hercule, & s'est moqué des foudres de Jupiter. Il est très-bien armé dans sa nudité; très-fort dans sa foiblesse; très-cruel dans ses pleurs, & très-dangereux avec ses yeux bandez; C'est lui qui dompte tout le monde: Est-ce donc une petite victoire de l'avoir vaincu? Et qui a sù le vaincre? Un seul de mille, un Alfonse, un Philippe, un Louis de France.

Que pensez-vous de ce verre à vin, de qui vous voiez les petits restes par terre? Ce n'est pas grand' chose, dit Andrenius. les Pages font tous les jours de semblables prouesses. Il est pourtant vrai, dit l'homme aux cœurs, que celui qui se servoit de ce verre pour faire la guerre, abattoit les plus fort & les plus hardis. Etoit-ce donc un verre enforcélé? Non; mais étant rempli de vin, il enforceloit les autres, & leur faisoit tourner la tête. Circé n'eut jamais de filtres plus forts que celui-ci. Metamorphosoit-il donc les hommes? C'est cela même: les hommes devenoient des singes; les femmes des louves; & ce vin est un poison si subtil, que dès qu'il a attaqué le corps, il blesse l'ame & offusque l'esprit. Hélas! combien d'hommes sages se sont ainsi égarez; & ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est qu'ils sont plus gais après avoir été vaincus.

Voions, dit Critile, ces armes enfermées dans des armoires d'or; il faut sans doute qu'elles soient de grand prix, puisqu'on les conserve avec tant de soin & de magnificence. C'est, répondit le Guide, que ces armes sont beau-

beaucoup meilleures que toutes les autres , par la raison qu'elles sont purement défensives. Que ces boucliers sont beaux ! ce premier paroît de cristal. Aussi en est-il , & dès que l'ennemi s'y mire ; il s'aveugle & il est obligé de se rendre : c'est le bouclier de la raison & de la vérité , avec lequel l'Empereur Ferdinand Second triompha de l'orgueil de Gustave Adolphe , & de ses adherens. Ceux-ci qui sont si petits , & qui sont faits en forme de croissant , à qui étoient-ils ? A des femmes. Comment ? des femmes parmi les Héros ? Oûi ; car les Amazones qui ne souffroient point d'hommes parmi elles , se sont plus fait redouter que les hommes ; & tout au contraire les hommes parmi des femmes sont plus foibles que les femmes. Ce bouclier que vous voiez ici est , dit-on , enchanté ; car de quelque force qu'on ait frappé dessus , on n'a jamais pû l'écorner. La Fortune même avec ses rudes revers ne l'a point endommagé : c'est qu'il est fait à l'épreuve de la patience de Don Gonzale de Cordouë. Regardez cet autre qui est si brillant , & qui paroît tout nouvellement fait : Il est aussi impene-

L 2

trable ;

trable; & il avoit pour maître le sage & vaillant Marquis de Mortara, qui retablit la Catalogne par sa grande debonnaireté. Cette rondache couverte d'acier, & gravée de tant d'exploits, & de tant de trophées, étoit au premier Comte de Ribagorça, qui n'acquit pas moins de valeur que son pere, & que son frere. Nos Pelerins eurent la curiosité de lire certains caracteres qu'on voioit sur un autre bouclier, & qui disoient, *Ou sous lui, ou avec lui.* C'étoit la Devise d'Alphonse d'Arragon le vainqueur des Rois, & ce Prince vouloit dire par là, qu'il retourneroit victorieux avec son bouclier, ou qu'on le trouveroit mort sous lui. Ils prirent plaisir de voir sur un autre un grain de poivre gravé pour Embleme. Comment l'ennemi pouvoit-il le voir? dit Andrenius. C'est, répondit le Vaillant, que le General François Gonzales * *Pimienta*, s'aprochoit assez de l'ennemi pour lui faire voir les armes de sa Maison, & éprouver la force de son bras.

Ils en remarquerent un autre fait en forme de cœur. Oh! celui-ci, dit An-

* *Pimienta* en Espagnol signifie Poivre.

Andrenius, fera de quelque amoureux. Il est, répondit le Brave, d'un homme qui a du cœur jusques sur son bouclier; c'est le Duc de l'Infantado, l'héritier du grand Cid, & de sa valeur. De quoi est donc faite cette Rondache? dit Andrenius, je ne conois point du tout cette matiere-là? Elle est faite, répondit le Brave, de l'oreille d'un Elephant: le Marquis de Caracene vouloit designer par ce symbole son grand courage, accompagné d'une égale prudence.

Ce casque-ci est le même que le Roi Don Pierre d'Arragon se mettoit sur la tête, & avec lequel il se couvroit si bien que pas une de ses pensées n'osoit pas même paroître. Il disoit souvent, *qu'il bruleroit sa chemise, s'il croioit qu'elle eut pénétré son secret.* Cet autre si grand & si fort a été fait pour la tête du Duc d'Albe, personnage de grand jugement, & invincible; non seulement par rapport aux ennemis, mais même par rapport à la valeur de ses Troupes; car il n'étoit pas homme à commettre la faute de Pompée, qui attaqua Cesar contre son propre sentiment, & pour n'avoir pû résister à

l'importunité de ses Troupes. Ne seroit-ce point la le casque de Mambrin? Non, répondit le Brave, c'est celui de Don Philippe de Silve, de qui le Maréchal de la Mote disoit: la tête de cet homme-là me donne plus d'affaire, que sa goutte ne me laisse en repos. Voiez la forme bizarre de cet autre: c'est celui de qui se servoit le Marquis de Spinola pour regarder droit, & sans se tromper, les desseins du Roi de France Henri Quatre, quoi que très-rusé. Toutes ces armes-ci ne sont pas destinées pour de jeunes temeraires; mais pour des hommes prudens. On les estime tant que ce Cabinet est appelé par excellence, *la retraite de la Valeur*. Proche de là les Voyageurs virent à terre des lances rompuës parmi d'autres équipages de guerre. Ne croiez pas, dit le Vaillant, qu'il se soit donné ici quelque Bataille: mais c'est en memoire d'un grand Capitaine qui accorda les parties avant qu'on en vint aux mains. Voulez-vous voir le plus bel exploit du monde? Aprochez, regardez ces perles, ces diamans, ces beaux habits, foulez aux pieds, & jetez avec mépris dans un coin: Cela me paroît, repliqua

An.

Andrenius, un attirail de femmes. Ce font, dit l'homme vaillant, les dépouilles de la Vanité. Les Serenissimes Infantes Marguerite de France & Dorothee d'Autriche furent ainsi triompher du monde, & de ses mondanitez. Cette faux toute brisée est un trophée de la valeur de Thomas Morus, & de la Reine Marie Stuart qui mépriserent la mort même.

Nos deux Pelerins animez à la vûe de toutes ces armes, choisissent les meilleures épées, & les meilleurs boucliers, afin d'être en état de monter au Palais de la Reine Virtelia. Outre cela l'homme vaillant les revêtit de plusieurs cœurs. Andrenius se voyant si bien armé s'écria : je n'ai plus rien à craindre. Il est vrai, répondit le Brave ; mais à condition que vous vous tiendrez bien sur vos gardes, & que vous ne vous laisserez pas surprendre par ce qui est criminel & injuste. Critile donnoit de grandes marques de joie. Vous avez raison, lui dit l'homme aux cœurs, de vous rejouir & de montrer du courage, car toutes les autres qualitez ne servent de rien sans la valeur. Et où en sommes-nous, si nôtre courage n'e-

execute ce que le bon sens nous dicte, & ce que la Providence nous presente. C'est ce que la Nature nous apprend dans la formation de l'homme, commençant à former dans le même moment & le cœur & le cerveau, pour nous enseigner qu'il faut toujours joindre l'exécution au projet. Ce conducteur donnoit ces bons avis à ses Voyageurs, & ils furent interrompus par une allarme, lors qu'ils coururent d'abord prendre les armes & occuper leurs postes. Le Chapitre suivant nous apprendra ce que c'étoit.



CHAPITRE IX.

Le Theatre des Monstres.

UN homme (si l'on peut appeler tel un fou & un insensé) se trouva au bord d'une riviere qui serpentoit dans un terroir élevé. Cette riviere étoit bordée de fleurs d'un côté, & à l'autre bord ce n'étoient que des fruits. Du côté des fleurs il y avoit quantité de serpens & d'aspics, qui ne cherchoient qu'à mordre. Parmi tant de dangers
cet

cet homme demeuroit fort tranquille ; il passoit son tems à cueillir des roses & à s'en couronner : se tournant quelquefois pour voir la riviere, & se mirant dans ses cristaux liquides. Un homme sage crioit pour l'avertir d'éviter le peril, & le convioit de passer au plus vite de l'autre côté : mais il répondit sottement, qu'il attendoit que la riviere fut écoulée pour la pouvoir passer à sec. Quiconque se rit de cet insensé fabuleux doit songer que c'est de lui-même qu'il se moque. La folie n'est pas moins grande, quand tu ne veux pas croire ceux qui t'exhortent à quitter les dangers du vice & à chercher la vertu : si on te demande pourquoi tu ne te determines par à mener une vie plus raisonnable, tu répons que tu le feras après que le torrent de tes passions sera écoulé ; & que tu ne veux pas entrer aujourd'hui dans le chemin de la vertu, de peur que tes mauvaises habitudes ne te remettent demain dans celui du vice. Si on fait penser une femme à son devoir, au tort qu'elle se fait, à elle & à ses parens ; si on lui represente la médifance dont elle se rend l'objet ; elle vous répond qu'elle fait comme les

autres ; & que quand elle sera un peu plus vieille , elle sera plus retenüe. Un ignorant se console en disant qu'il est inutile de se fatiguer à l'étude , qu'on ne recompense point les savans , & qu'on ne fait point de cas du merite. Un étourdi s'excuse sur ce que tout le monde vit comme lui , que la vertu n'est plus en vogue , puisque chacun trompe , flate , ment , vole , & vit d'artifice : & ainsi il se laisse emporter par le torrent du vice & de la méchanceté. Le juge se lave les mains de l'injustice , en disant que tout est en confusion , & qu'il ne fait auquel entendre. C'est ainsi que chacun attend que la foule des crimes soit passée pour passer à la vertu : chose absolument impossible pendant qu'il y aura des hommes , & du moins autant impossible , que d'épuiser tout-à-fait une riviere dont la source seroit tout-à-fait inépuisable. Le plus seur parti donc est de passer l'eau courageusement , pour arriver à l'autre bord , & jouir là d'une heureuse & seure tranquillité.

Nos deux braves Voyageurs combattoient déjà dans le milieu de la vie humaine , qui n'est qu'un combat continuel

tinuel contre les vices. Il s'en repandit un allarme ; car une troupe de monstres arrivant, ils les découvrirent à la lumière de la raison, leur courages s'enflamma, & d'une ardeur la plus belle du monde, ils les battirent, les poursuivirent, & les obligerent à se retirer. Ensuite nos gens s'avancerent jusqu'aux portes d'un très-beau Palais, le premier bâtiment du monde ; d'une architecture & d'une magnificence si grandes, qu'ils n'en avoient jamais vû de semblables. Il étoit situé au milieu d'une plaine toute charmante, qu'on auroit prise aisément pour un Paradis terrestre. Il n'étoit construit que de terre, mais qui étoit si industrieusement travaillée, qu'on auroit dit que c'étoit le Ciel du Soleil. Ouvrage enfin d'un très-grand maître, & fait pour un très grand Prince. Andrenius dit d'abord, ne seroit-ce point là le Palais si renommé de Virtelia ? car une Reine belle & accomplie comme elle est, aura sans doute choisi pour sa demeure un lieu qui réponde à sa grandeur. Votre conjecture ne peut pas être vraie, dit Critile ; ce Palais-ci est au pied de la montagne, & celui de Virtelia est

sur le sommet : celui-ci est dans un vallon fort profond, & l'autre s'élève jusqu'au Ciel. Celui-ci est entouré de delices, & l'autre est parmi des ronces & des épines. Ils s'entrenoient ainsi lors qu'ils virent paroître à la porte un homme très-petit, & qui avoit le nez d'une longueur prodigieuse; comme il s'aperçût de leur étonnement, il leur dit ; je ne sai pourquoi vous êtes surpris ; car comme vous avez le cœur grand, j'ai le nez de même. C'est que j'ai toujours crû, dit Critile, qu'un grand nez étoit la marque d'un trompeur. Et pourquoi non d'un homme fin ? repliqua le Portier : c'est pourtant par mon adresse, que je vous ouvrirai le chemin ; suivez moi. Le premier appartement qu'ils aperçurent en entrant dans l'intérieur du Palais, fut une Ecurie qui tomboit en ruine, & qui cependant n'en étoit pas moins pleine de beau monde, de personnes de distinction & de fortune : tous ces gens étoient pêle mêle avec les bêtes, sans se rebuter de la puanteur, ni de la saleté de l'endroit. Comment, dit Critile, ces gens qui paroissent raisonnables & de bon goût demeurent dans un

en-

endroit si mal propre ? Ils y prennent plaisir , répondit le Satire, car la plus grande partie des hommes se plaisent mieux dans l'ordure de leurs passions brutales, que dans le Salon lumineux & doré de la raison. On n'entendoit sortir de ce lieu que des hurlemens épouvantables de bêtes, & de monstres : la mauvaise odeur étoit insupportable. Oh , que cette maison est trompeuse ! s'écria Andrenius. A la voir par dehors , c'est une merveille , mais au dedans ce ne sont que des horreurs. Vous saurez , dit le Satire, que ce beau Palais a été bâti par la Vertu : mais le vice s'en est emparé : car c'est sa coutume de loger dans les endroits les plus beaux & les plus agréables. Un corps joli & bien fait , qui semble destiné pour être la demeure d'une belle ame , vous le trouverez plein d'ordures. La plus grande Noblesse est la retraite de l'infamie , & les richesses sont le repaire des crimes les plus énormes.

Nos Voyageurs commencerent à craindre de s'engager plus avant , ne sachant pas comment ils pourroient en sortir. Mais un des monstres du lieu leur dit , ne nous mettez pas en peine :

on trouve toujours à sortir d'ici; & quand on en est embarrassé, je suis celui qui montre le chemin. C'est ainsi, que je persuade à une fille de vendre son honneur, en lui disant qu'elle ne manquera pas de tante, ou d'amie charitable, en qui elle pourra se fier. J'encourage le meurtrier à tuer, en lui suggérant qu'il trouvera bien quelqu'un pour le protéger. Je dis au Voleur de prendre hardiment; j'exhorte l'assassin à faire son coup, lui faisant espérer que je lui trouverai quelque azile auprès de quelque Seigneur, qui par compassion demandera sa grace à la Justice. Je dis au joueur de pousser sa fortune, & qu'il ne manquera pas d'amis qui lui porteront de l'argent; de sorte que, quelques grandes que soient les difficultez, je fais toujours paroître les moyens d'en sortir fort aisez; & s'il y a trop de peine à trouver l'issue de ce labyrinthe, j'ai toujours la Toison d'or, qui est un expedient infailible pour en sortir. Entrez donc, & soiez seurs que je vous tirerai d'ici quand vous voudrez. Critile avança donc; & au même instant il rencontra un monstre horrible, qui avoit les oreilles d'Avocat,

cat, la langue de Procureur, les mains d'Ecrivain, & les pieds de Sergent. Le Satire s'écria, Evitez les procès, vous en dût-il couter le manteau. Comme ils se retiroient fort effraiez ils aperçurent un autre monstre à visage d'homme, qui les pria très-honnêtement d'entrer en sa maison, & qu'ils ne seroient pas les premiers qui lui auroient fait cet honneur-là. C'est ainsi que plusieurs se sont laissez entrainer par la civilité & par la complaisance, où leur jugement & leur raison leur défendoit d'aller. Demandez à ce Seigneur qui paroît si sage, comment il a perdu son bien au jeu, comment il a ruiné sa maison, & son honneur; il vous dira qu'un ami le pria d'être d'une partie, & qu'il ne voulut pas commettre l'incivilité de le refuser; que d'abord il perdit, & qu'après, dans l'esperance de se remettre, il s'abîma. Demandez à cet autre qui se croit homme d'esprit, comment il perdit sa santé, son honneur & ses biens avec une maitresse; & il vous répondra, que pour ne pas paroître stupide, il entra en conversation; qu'insensiblement il sentit de l'inclination, & enfin il se petdit par civilité; par
la

la même raison une fille répond aux billets doux, & aux rendez-vous. Un mari pour ne passer pas pour jaloux, ne fait pas semblant de voir ceux qui entrent dans la maison & qui en sortent. Un juge fait des injustices, pour n'oser ne pas se rendre aux instances d'un grand Seigneur: de sorte qu'une infinité de gens se sont perdus par courtoisie. Après ces bons avis le Satire leur fit mille reverences, & les obligea d'entrer. La maison étoit si spacieuse, qu'elle pouvoit contenir tout un monde. C'étoit un amphitheatre celebre de monstres abominables. Ils virent d'abord un gros serpent, plus terrible que l'Hydre même, & qui vomissoit du poison; il avoit des ailes, & pouvoit se changer en un dragon qui par son haleine infectoit tout le monde. Que ceci est terrible! dit Critile. Quoi de la queue d'une couleuvre naître un basilic, & des entrailles de la vipere, un dragon! Ce sont pourtant, répondit le Satire, des horreurs qui arrivent tous les jours dans le monde. Vous voyez que des femmes âgées, & hors d'état de continuer leurs débauches, enseignent leur métier à leurs filles, parce

ce que n'étant plus assez belles pour conserver leurs amans, elles leur donnent des ailes pour les pouvoir attraper. De même le joüeur, après avoir perdu tout son bien, tient maison publique de jeu, & encourage les fots à perdre leur argent. De tous côtez nos gens ne voioient que des objets affreux; mais sur tout ils fremirent de ce qu'une femme, qui paroïssoit une sorciere, aiant écorché deux belles filles, les fit rotir sur un grand brasier, & mangea de leur chair avec apétit. Quelle cruauté ! s'écria Andrenius, ne peux-tu pas me nommer cette Furie plus inhumaine que les Troglodites ? C'est leur mere : Oüi, c'est elle qui leur a donné la vie ; c'est elle qui met ses deux charmantes filles dans le feu de la paillardise : elle mange de leur chair, & elle en choisit les meilleurs morceaux. Nos Voïageurs aiant jetté les yeux d'un autre côté, aperçurent un monstre qui étoit d'un instinct tout-à-fait bizarre : lors qu'à grands coups de massüë on lui cassoit bras & jambes, on lui brisoit les os, il ne donnoit aucune marque de douleur ni de ressentiment ; mais si on le touchoit legerement d'une cane sans lui

lui faire aucun mal, il entroit dans une telle furie, qu'il faisoit trembler tout le monde. Pour en faire l'épreuve on lui donna un grand coup d'épée : il parut s'en faire honneur : mais lors qu'on ne fit que le toucher du foureau, il se fâcha de maniere qu'il engagea tous les autres monstres de la même espece à en prendre vengeance. Ensuite on lui donna un si rude coup sur les machoires qu'on lui en cassa toutes les dents : il ne s'émût point de cela ; mais quand on lui passa la main sur le dos, il le mit dans une colére épouventable. Ce monstre-ci, dit le Satire, est l'emblème de ces gens, qui ne se fâchent pas quand on ment, quand on trompe, quand on manque de bonne foi, mais si quelqu'un leur donne un dementi, ils s'emportent, & n'ont point de repos qu'ils ne s'en soient vangez. N'est-ce pas là un contraste ridicule, une vraie folie ? & c'est pourtant ce qui se pratique aujourd'hui parmi les gens de Cour, & chez le monde le plus poli. Je sai à present qui est ce monstre, dit Critile ; c'est le duël, monstre d'autant plus dangereux, qu'il se familiarise parmi les grands Seigneurs.

Les Pelerins étant passez ensuite dans un autre endroit virent les monstres de la stupidité. Ils trouverent là un cameleon qui n'osoit manger pour laisser à un cochon d'heritier de quoi faire meilleure chere: un hipocondriaque qui se fâchoit de la bonne humeur des autres: plusieurs qui se mettoient en colere contre leur destin; & d'autres qui ne faisoient cas que de leur personnes. Ils s'étonnerent sur tout d'en voir un qui se dispoit à épouser une femme qui avoit tué son mari, esperant qu'elle en agiroit mieux: un soldat qui mouroit dans un fossé, bien content de n'être obligé à faire aucune dépense ni en Medecin ni en Curé: un Prince qui confioit le commandement à ses Courtisans. Il y avoit un de ces monstres qui faisoit un gros feu de bois de canelle pour cuire un oignon; un riche qui apelloit un pauvre en procès; & un vieillard amoureux. Ils rencontrerent aussi celui qui ne peut vivre sans procès; & un Prelat qui fuioit de peur qu'on ne lui disputât sa Mitre: ils aperçurent aussi ceux qui ne savent profiter de leur bonheur; ceux qui perdent le tems dans les occasions où il faudroit agir;

agir ; & ceux qui negligent leur avantage. Il y en avoit un qui s'alloit rendre prisonnier pour un ami ; un autre qui tendoit des fillets pour attraper un vieux Renard ; un qui donnoit tout pour demander l'aumône, & un autre qui achetoit son propre bien ; quelques-uns qui se repaissoient de la flatterie de ceux qu'ils regaloient : d'autres enfin qui dansoient chez leurs amis, pendant qu'on donnoit le bal chez eux. Proche de là on vit ceux qui pouvant passer pour sages, vivoient pourtant comme des fots. Ce sont ceux qui negligent la profession qu'ils ont choisie, & en laquelle ils excellent, pour en faire une autre qu'ils ne savent pas. Ceux qui aiant bien des ducats les fondent en lingots. Il y avoit deux de ces monstres, dont l'un jouïoit très-bien, mais perdoit toujours ; & l'autre, qui se voiant en gain, ne quittoit pas le lieu qu'il n'eut perdu son argent. Il y en avoit un qui s'estimoit fort savant, parce qu'il avoit passé par les Ecoles ; & un autre qui avoit confié tout son argent à un marchand, sans aucune assurance ; mais sur tout ils furent surpris d'en voir plusieurs, qui bien loin de son-

songer à bien vivre, marchent aveuglément vers le chemin de l'enfer. Mais tous ces Monstres étoient peu de chose en comparaison d'un : on le voioit fuir un Ange, pour se joindre à un Demon, pour lequel il avoit une si forte passion qu'il ne pouvoit s'en éloigner. Ne le connoissez-vous pas ? dit le Satire ; c'est un homme qui aiant une épouse, chaste, noble belle & riche, en aime une autre que le Diable lui a trouvé ; une misérable, une laide, une dégoûtante, une insupportable, avec laquelle néanmoins il dépense tout son bien. Ce mauvais mari ne donne jamais un habit à sa femme, mais pour sa maitresse rien n'est trop précieux : il n'a jamais un sou quand un pauvre lui demande l'aumône, & pour cette infame maitresse il prodigue les mille pistoles ; la fille ne paroît pas, faute d'habits, pendant que la maitresse roule carrosse. O monstre horrible ! tous les autres crimes ont des bornes : Ceux qui attaquent l'honneur, n'attaquent point les biens ; & ceux qui consomment les biens, ne touchent point à la santé ; mais l'amour illegitime abîme tout ; l'honneur, les biens, la santé, & la vie.

vie. Nos gens se detournerent avec horreur, & ils s'arrêterent à deux autres monstres, dont le premier avoit les yeux plus malins qu'un louche; il regardoit toujours de mauvais oeil. A son dire celui qui gardoit le silence étoit un simple; celui qui parloit, étoit un grand babillard; l'humble un homme de néant; le respectueux passoit pour fier; le patient pour timide; le liberal pour prodigue; & le menager pour avare. Celui qui par prudence se tenoit sur ses gardes, étoit un hypocrite; celui qui parloit sincèrement, un libertin; la modestie, une diffimulation; la gaieté, une legereté d'esprit? Peut-on avoir des yeux plus malins? Le second au contraire se vantoit d'avoir la vûë très-bonne, & de regarder tout de bon oeil. Il donnoit le nom de galanterie à l'impudicité, il nommoit le mensonge un trait d'esprit; il disoit que la flaterie étoit propre à faire sa cour; que la vengeance étoit nécessaire au point d'honneur; que la temerité venoit d'un grand courage; que la médisance n'étoit qu'une plaisanterie; la tromperie une finesse; & que le fourbe & l'artificieux étoit un homme prudent.

Est;

Est-il possible, dit Andrenius, que le monde soit rempli de tant de monstruosités ? Se peut-il que les hommes soient assez aveugles, pour se précipiter toujours dans les deux entremises également criminelles ? & qu'étant doués d'une raison, ils ne suivent point ses lumières ? Le premier de ces deux monstres, dit le Satire, est la mauvaise volonté, qui tourne tout en mal ; & l'autre est l'amitié passionnée qui ne voit point de défauts dans ses amis. C'est à travers ces deux passions, comme si elles étoient les deux lunettes du monde, qu'on regarde tous les objets. Ainsi quand vous entendez louer ou blâmer quelqu'un, vous ne devez pas considérer seulement qui est celui qui loue, ou qui blâme, mais encore qui est celui qu'on loue, ou qu'on blâme. On vit après cela remuer la queue d'un autre monstre, qui avoit la tête couverte d'un voile. Celui-ci, dit Andrenius, paroît tout honteux. Au contraire, répondit le Satire, c'est qu'il n'a point de honte. C'est une femme dissimulée, qui contre son penchant naturel à se produire se tient couverte. Et ne fais-tu pas qu'ordinairement les
plus

plus effrontées sont celles qui affectent le plus de se cacher. Ce n'est pas par modestie qu'elle s'enveloppe ainsi le visage ; c'est pour n'être pas reconnue ; & telle que vous la voyez aujourd'hui, elle ne laissoit pas hier de marcher d'un air effronté, le sein découvert, non sans bonne envie d'en montrer davantage si elle l'avoit osé.

Voiez cet autre monstre si civil qui fait de profondes reverences aux Laquais même, & qui baise les mains à des marmitons. Il donne le l'Excellence à qui ne merite pas seulement le titre de Monsieur : Il est *le serviteur très-humble* de l'un ; *le plus obéissant valet* de l'autre ; il a toujours la main au chapeau ; & dès qu'il aperçoit quelqu'un, il ne manque jamais de le prévenir en civilité. Ce monstre-ci, dit Andrenius, est bien honnête ; je ne croi pas qu'il s'en soit jamais trouvé de plus prevenant. Vous l'entendez fort mal, répondit le Satire, il n'y en a pas un plus orgueilleux. Tu ne prens pas garde qu'il ne s'abaisse que pour s'élever plus haut : S'il s'humilie devant les valets, c'est pour avoir entrée & pour se mettre en credit aupres des Maitres.

Ces

Ces reverences affectées sont comme des balons enflés, lesquels plus on les jette fortement contre terre, plus ils rebondissent en l'air.

Enfin (si pourtant on peut dire que la folie humaine en a une) enfin, dis-je, on vit paroître le plus ancien de tous les monstres. C'étoit un vieux infirme. Il tournoit à droit & à gauche, & sans fixer ses regards, des yeux qui jadis avoient été clairs & vifs, mais qui par le nombre des années étoient si fort affoiblis, qu'il ne voioit pas même de près ce qu'il devoit voir; & de loin il voioit si peu que rien, & à peine assez pour pouvoir éviter les précipices. Lui qui auparavant avoit eu l'ouïe admirable, étoit devenu si sourd, qu'il ne pouvoit pas entendre la voix d'un pauvre: mais pour celle d'un riche, ou d'un grand Seigneur, gens qui parlent toujours très-haut, il l'entendoit fort bien. Sa bouche toujours fermée pour le bien, s'ouvroit à la médifance. Ses mains qui autrefois s'emploioient à de grandes affaires, étoient apesanties; ses doigts étoient des crochets qui s'attachoient à tout. Il avoit les pieds si gouteux, qu'il ne pouvoit faire un pas;

de maniere qu'il n'avoit rien de bon, ni un seul membre qui fût à lui. Il se plaignoit de tout le monde.; & chacun se plaignoit aussi de lui. Personne n'en avoit compassion, ni ne pensoit à le secourir. Il étoit suivi de trois autres monstres qui disputoient ensemble, qui d'eux tous étoit le plus grand tiran des hommes. Le premier avoit une belle aparence : on pouvoit l'appeller un doux poison, une belle mort, un précipice agréable, une tromperie engageante, une veritable Sirene, temeraire, orgueilleuse, fiere & trompeuse; hardie à demander, & à commander; presomptueuse, violente, & tyrannique. Tout ce qu'il y a, disoit-elle, ne tend qu'à mon plaisir. Si on vole, c'est pour moi: si on tuë, c'est pour me contenter. On ne parle que de moi; on ne cherche qu'à me plaire, & on ne sauroit vivre sans moi. Peut-on voir.....

L'amour propre, ajouta-t-il, *l'amour propre*, dis-je, qui est beau, mais étourdi; riche, mais fou; aimant la gloire, mais criminel. Il lui dit donc: je ne t'accorde pas ce que tu pretens. Tout ce qu'il y a dans le monde, tout ce qu'on y voit est pour moi. Tout sert

fert à mon honneur, & à mon profit. Dis moi, si le marchand derobe, n'est-ce pas pour faire figure dans le monde? Si un Gentilhomme s'endette, n'est-ce pas pour paroître? Si une femme se met superbement, a-t-elle un autre but que de se faire regarder? Tous les autres vices donnent un peu de répit. Le gourmand se foule; le debauché se dégoûte; l'ivrogne s'endort; le cruel se lasse: mais l'*Amour propre* ne dit jamais, c'est assez. En un mot, ne me disputez point cela; car autrement j'enverrai tout au Diable. Je suis ici, répondit le Diable, qui l'entendit. Je prens tout, quoi qu'il n'y ait rien qui ne m'appartienne, parce que tout m'a été donné il y a déjà long-tems. Vous ne me sauriez contester une telle verité. Un mari ennuié de sa femme l'appelle *femme de Beelzebut*; & elle lui répond *Homme du Diable*. La mere envoie au Diable l'enfant qui l'importune. On entend à toute heure les maitres dire aux domestiques: *Que le diable vous emporte*: & les valets font dans le cœur le même souhait pour leurs maitres; de sorte que toutes choses viennent d'elles-mêmes s'offrir à moi. Toi-même,

ô Monde, peux-tu nier que tu m'appartiens? Moi? répondit le Monde; es-tu assez impudent, maudit scelerat que tu es, pour avancer un tel mensonge? Oui, je suis assez impudent, répondit le Diable, & c'est par cela même que je soutiens que tout est à moi; car tout est pour les gens qui n'ont point de honte. Ils apellerent de leur dispute devant le Roi des monstres, & celui-ci ayant entendu leurs plaintes, leur dit: Apaisez-vous, & renoncez à toute colere. Venez ici, rejoüissons-nous & profitons des delices de la vie, des festins & des plaisirs; puisque l'âge s'envole sur les aîles du tems, profitons-en: mangeons, buvons, car demain nous mourons; promenons-nous de prairie en prairie, raisonnons de tous nos jours des jours de fêtes; & pour éviter les disputes entre vous, je vais vous partager vos juridictions & vos sujets: Toi Chair, tu regneras sur tous les lâches, sur tous les paresseux, sur les flatteurs, sur les intemperans, sur la beauté, sur l'oïfiveté, sur l'ivrognerie: enfin tu seras maitresse de la volonté. Toi, Monde, tu entraineras après toi les superbes,
les

les orgueilleux, les riches, les puissans; tu feras le maitre de l'imagination. Quant à toi, Diable, tu feras le Roi des menteurs, & de ceux qui se piquent du bel esprit; ta juridiction sera dans l'entendement. Voions à present quels sont les defauts de ces deux Pelerins (entendant Critile & Andrenius) afin qu'ils me fassent hommage; car il n'y a point d'homme sans défaut. Nous allons voir de quoi on les accusa.



CHAPITRE X.

Virtelia enchantée.

LE Monde, l'antipode du Ciel, variable en toutes choses, demeure des bêtes, palais suspendu en l'air, où loge l'iniquité, où la méchanceté habite, enfant vieilli dans les crimes, le Monde, dis-je, parvint, à un si haut degré de malice, à un tel point de folie, qu'on eut l'impudence de défendre, par ordonnance publique, toutes les vertus sous les peines les plus severes: Défense de dire aucune verité, sous peine,

tout au moins de passer pour fou. Défense d'avoir de l'humanité, à peine d'être regardé comme un petit esprit. Défense d'étudier ni de devenir savant, sous peine d'être appelé Stoïcien, ou Philosophe: ainsi étoit-il de toutes les autres vertus. Au contraire les vices avoient le champ libre pour toute la vie. Cette injuste Loi ayant été publiée par toute la terre, fut reçûë au son des cloches; & avec toutes les autres marques d'une joie générale. On ne doutoit nullement que les Vertus ne fissent leurs plaintes, & ne presentassent une requête vive & forte: mais ce fut tout le contraire; car les Vertus reçurent cette nouvelle avec un très-grand plaisir, & elles se féliciterent les unes les autres sur leur bonheur commun. Les Vices au contraire marchèrent tristes, baissant la tête, & paroissant extrêmement mortifiés. Un homme sage étant tout étonné d'une conduite si bizarre, en demanda la raison à la Sagesse: Il n'est pas surprenant, dit-elle, que nous aions de la joie: car l'injustice qu'on nous fait, loin de nous porter aucun préjudice, nous est très-favorable: Nous serions bien fâchées qu'on
 en

en eut usé autrement, on ne pouvoit pas nous faire un plus grand bien. Pour les Vices, comme cette ordonnance fait leur malheur, ils ont raison d'être tristes, & abatus. Le tems est venu que nous pourrons nous introduire dans le monde. Mais, repliqua le Sage, sur quoi fondez-vous vos esperances? Je vais vous le dire: Les hommes sont tournez d'une certaine maniere, que ce qui leur est défendu, c'est ce qu'ils souhaitent avec le plus de passion. Il suffit qu'ils trouvent des obstacles pour s'irriter, & pour chercher avec toute l'ardeur, & tout le hazard possible cette chose difficile à acquérir. On n'a qu'à défendre le jeûne, par exemple; vous verrez que le plus sensé de tous les hommes, qu'un abandonné aux delices, enfin qu'un autre Eliogabale se laissera mourir de faim; si on défendoit aux femmes la retraite & la solitude, les plus grandes coquettes fuiraient le monde; & les Venus même se renferméroient parmi les Vestales. Courage, il n'y aura plus de mauvaise foi; plus de vols, plus de trahisons, plus de sceleratesse; on sera obligé de fermer les Théâtres publics, & d'a-

bandonner le luxe : La vertu va être l'objet de l'empressement public ; le bon tems reviendra ; les hommes vivront comme il faut ; les femmes ne s'attacheront plus qu'à leurs maris ; les filles auront soin de leur reputation ; les sujets obéiront à leurs Princes, & les Rois gouverneront équitablement. Il n'y aura plus de masque dans les Cours ; on ne médiera plus dans les Villes, & chacun jouïra paisiblement de ce qui lui appartient : Nous avons tout à esperer ; voici le siecle d'or qui va recommencer.

Critile & Andrenius éprouverent bien-tôt cette verité ; car après avoir évité les pieges que le Diable, la Chair, & le Monde leur avoient tendus, ils resolurent d'aller au Palais enchanté de Virtelia. Nos gens s'étoient figurez de trouver ce chemin fort desert ; mais ils furent fort étonnez de le voir plein de Voyageurs qui avoient le même dessein qu'eux. Il y en avoit de tout âge, de toute condition ; de toutes nations hommes & femmes, riches & pauvres, & même de hauts & puissans Seigneurs, ce qui surprit davantage nos Pelerins. Le premier qu'ils rencontrèrent

trerent fut un homme miraculeux : il avoit le pouvoir de faire sortir de lui-même une lumière, aussi grande qu'elle devoit être pour l'éclairer dans les ténèbres les plus épaisses. La Nature donne à certains poissons de mer & à certains vers de terre une lumière concentrée qui brille dans l'obscurité : de même le Ciel avoit donné à ce personnage une clarté enfermée dans le cerveau, afin que quand il en auroit besoin, il la fit sortir par les yeux, & par la bouche, comme une source inépuisable des lumières de l'ame. Ce personnage lumineux conduisit nos deux Pelerins dans le véritable chemin du bonheur, pendant sur eux des raions d'intelligence. Avant d'arriver au Palais de Virtelia, il falloit franchir un commencement de montagne qui étoit très-rude. Andrenius dit qu'il étoit las ; on vit bien que le courage lui manquoit, en quoi il eut plusieurs compagnons : il demandoit même qu'on voulut bien remettre le voyage à un autre fois. L'homme illuminé déclara qu'il n'y consentiroit jamais, & que s'il n'entreprenoit pas cette fatigue dans le plus beau de son âge, il auroit bien moins

de force à l'avenir. Helas, répondit un jeune garçon, puisque nous ne faisons que d'arriver au monde, & que nous commençons à présent à goûter les plaisirs, n'est-il pas juste de donner à nôtre âge ce qui lui convient ? Il y aura du tems de reste pour chercher la vertu. Au contraire un vieillard disoit : hélas, si j'avois la force de la jeunesse avec quel courage ne monteroie-je point ! mais à présent je ne puis pas me remuer ; les forces me manquent pour remplir mes devoirs : il ne faut plus me parler de jeûne ni de pénitence ; je suis assez infirme sans m'incommoder davantage. Pour moi, disoit un riche, je suis trop délicat : j'ai été élevé dans les délices jeûner ? ce seroit fait de moi dès le lendemain. Je ne puis pas souffrir les coutures d'une chemise très-fine, que seroit-ce s'il falloit me couvrir d'un sac ? Voici comment le pauvre s'excusoit la malheureuse condition où je suis ne me fait que trop jeûner : j'ai assez de peine pour gagner la vie à ma famille : c'est aux riches qu'il faut prêcher la pénitence, la charité, & les bonnes œuvres ; si bien qu'on se renvoioit l'un à l'autre la pratique de la vertu. Mais
l'hom-

l'homme de lumiere s'écria, point d'excuse, point d'excuse, allons allons ; il n'y a pas un seul de vous autres qui puisse se dispenser d'avancer. Il n'y a que ce chemin-ci. Courage, pensez à la félicité qui vous attend. En disant cela il repandit un rayon de lumiere qui les encouragea beaucoup.

Les bêtes ferores qui habitoient cette montagne leur donnerent une grosse alarme. On les entendoit hurler à chaque buisson ; quelques-unes même sembloient vouloir les dévorer. C'est que les gens de bien ont beaucoup d'ennemis. N'arrive-t-il pas même que les amis & les plus proches sont les plus dangereux ? Tu es bien fou, disent les amis, de t'amuser aux prieres & à la devotion ; allons nous promener, allons à la Comedie, ou à l'Opera. Un Pere se plaint de ce qu'on ne veut pas vanger l'affront fait à sa famille : Vous faites tort à notre sang, dira t-il, je vous desheriterai, si vous ne faites paroître votre ressentiment. La mere empêche sa fille de jeûner, de peur que cela ne lui gâte le teint. Prends garde, lui dit-elle, si tu ne manges bien à ton ordinaire, tu tomberas malade. N'est-il donc pas vrai

que tout le monde declare la guerre à la vertu?

Nos gens virent alors venir à eux un grand Lion pour leur disputer le passage, & c'étoit ce Lion qui est si terrible aux timides. Andrenius reculoit déjà, mais Lucinde lui cria de mettre l'épée à la main. Au même instant que la bête vit briller la lame, elle prit la fuite; car il arrive souvent qu'on trouve *un rayon de miel* où l'on pensoit rencontrer un Lion. Il s'est retiré bien vite, dit Critile: ces bêtes, quoi que très-sauvages & très-furieuses, s'enfuient dès qu'elles sont connues. Plusieurs veulent passer pour savans; mais quand on en vient à l'épreuve, ce sont de véritables ignorans. D'autres se vantent d'être habiles & prudents, qui ne savent comment s'y prendre pour terminer quelque affaire. C'est ainsi que la presomtion remplit de vent ceux qui ont le moins de sujet d'être glorieux. Disant cela ils arriverent à un passage fort difficile, & par où chacun refusoit de passer. Alors Andrenius tout effraïé dit à Lucinde; un autre ne pourroit-il point passer cet endroit-ci pour moi? Tu n'es pas le premier, re-
pon-

pondit-il, qui ait souhaité cela. Combien de grands pecheurs prient les gens de bien de jeûner, & de faire penitence pour eux, pendant qu'ils ne perdent aucune occasion de debauche. La réponse que fit de nos jours celui qu'on peut nommer le nouvel Apôtre d'Andalousie, à un de ces pecheurs, fut très-sage: mon ami, si je prie Dieu, & si je jeûne pour vous, il fera juste aussi que j'aille au Ciel en votre place. Critile voyant Andrenius irresolu, prit sa course de loin pour la faire plus rapide, & se tournant vers son compagnon, il lui dit tout en courant: courage mon ami, il faut avoir de la resolution: je t'assure que les difficultez qu'on trouve dans le chemin du vice sont bien plus grandes, que celles qu'on rencontre dans celui de la vertu. Il n'y a rien de plus vrai, répondit Lucinde; que diroient les mondains, si la vertu faisoit subir les mêmes peines qu'il y a dans le vice? se peut-il rien de plus rude que les loix? Il défend à une avare l'usage de ses richesses: l'empêchant de manger, de boire, de s'habiller, enfin de jouir de ce même bien dont l'acquisition lui a coûté tant de peines & de

veilles. Que diroit le monde, si la Loi de Dieu commandoit cela? N'est-ce pas le vice qui fait demeurer l'impudique les nuits entieres au froid & au serain, exposé à mille dangers, pour attendre une faveur de sa maitresse? & tout cela lors qu'il pourroit dormir paisiblement dans son lit? N'est-ce pas le vice qui rend l'ambitieux inquiet & troublé, sans lui laisser un moment de repos? L'homme vindicatif n'est-il pas toujours armé par precaution, vivant continuellement dans les soupçons & dans les allarmes? Critile crioit à Andrenius: allons, prens courage; car les jours les plus mauvais de la vertu sont des jours de printems au prix des jours caniculaires du vice. Il lui tendit la main; & avec ce secours Andrenius surmonta toutes les difficultez de ce passage. Lors qu'ils eurent passé, ils furent attaquez par un monstre fort cruel, & qui paroissoit un Tigre; mais le moien dont ils s'aviserent pour l'éviter, fut de ne s'effraier pas, & de l'attendre de pied ferme; car à la colere il faut oposer la tranquillité, & à la fureur la patience. Critile presenta au monstre son bouclier de cristal; & le monstre

s'y voiant si horrible, épouventé de soi-même, il prit la fuite couvert de confusion. Ils éviterent les occasions de combattre des serpens, des dragons, & des basilics; & à tous les coups qu'on leur porta, ils opposerent le bouclier de la patience. Enfin nos Pelerins arriverent au sommet de la montagne, où ils crurent être proche du Ciel. On voioit à découvert le Palais de Virtelia, cet illustre Theatre des plus grandes félicités. Mais Critile & Andrenius, au lieu de donner des marques de joie de se voir où ils aspiroient depuis si long-tems, temoignerent une tristesse extraordinaire. Ils s'étoient attendus à une maison superbe, bâtie de marbre & de jaspe, enrichie de rubis & d'émeraudes; au lieu de quoi ils la virent maçonnée de pierres ordinaires, qui bien loin de donner une idée rejouissante, répandoit un air sombre & mélancolique. Quelle sorte de Palais? dit Andrenius: étoit-ce donc la peine de nous tant fatiguer? Si on juge du dedans par le dehors, nous sommes trompez. La maison des monstres paroissoit incomparablement plus belle. C'est, répondit Lucinde en soupirant, que les hommes

mes

mes n'emploient pour le Ciel que ce qu'ils ont de pire; & ne consacrent à la vertu qu'une triste vieillesse. L'un destine pour le Cloître la moins belle de ses filles, & pour la vie Monastique le garçon le plus mal fait. On cherche la fausse monnoie pour faire l'aumône: le rebut du bled pour paier les dîmes; & cependant on ne laisse pas d'aspirer au plus grand degré de gloire en Paradis. De plus, vous jugez des fruits par l'écorce: ici tout au contraire; si le dehors est laid, le dedans est très-beau. Celui qui est pauvre en aparence, est riche dans l'interieur; & celui qui s'afflige dans son corps, ressent des joies inexprimables dans son ame. Ces pierres qui vous semblent si sombres, sont pourtant très-pretieuses: elles sont toutes de Bezoard, grand contre-poison qui met ce Palais à l'abri du venin des serpens & des dragons qui l'assiègent. Au reste les portes de ce Palais étoient toujours ouvertes, afin que chacun y pût entrer librement: mais elles étoient gardées par deux fiers Geants, qui portoient sur l'épaule des massues de fer très herissées de pointes, menaçant tous ceux qui s'en approchoient.

choient. Andrenius tout effraïé dit ; à ce que je voi toutes les difficultez passées ne sont rien en comparaison de celle-ci. Jusqu'à présent nous avons combattu les monstres des apétits brutaux : mais à présent il faut combattre contre de véritables hommes. Oui, dit Lucinde, à présent il faut dompter ces Geants : ce sont des monstres pleins d'orgueil & de presumption, qui font perdre tous les fruits des victoires qu'on a remportées dans la vie. Ne vous rebutez pourtant pas : sachez seulement que ce sont les Nains qui triomphent des Geans, & les plus humbles qui vainquent les plus orgueilleux. Il ne s'agit pas ici de fierté ni de hauteur ; mais de rentrer en soi-même ; & semblable aux insectes qui rempent, nous passerons entre leurs jambes, comme nos plus illustres Predecesseurs ont fait. Ils executerent ce conseil très-heureusement ; & sans avoir été vûs ni entendus ils se trouverent dans le Palais. A peine furent-ils entrez, qu'ils se sentirent comme frapés & penetrez d'une joie extrême. Il furent d'abord regalez d'une telle abondance de parfums, qu'il sembloit qu'on y eut assemblé toutes
les

les fleurs du printems, & tous les aromates de l'Arabie. On entendit ensuite une douce harmonie de voix & d'instrumens, qui auroit pû suspendre celle des Cieux; mais ce qui les surprenoit le plus, est qu'on ne voioit point ceux qui formoient le concert. On voit bien, dit Critile, que ce Palais est enchanté, & qu'il n'est habité que par des esprits. Où est donc cette divine Reine? En attendant tâchons de voir quelqu'une de ses Dames. Il cria fort haut: où êtes-vous, Justice? Celle-ci répondit, *je suis sur un écueil fleuri dans une maison étrangere, où je préche aux autres leur devoir.* Verité, où êtes-vous? *Je suis,* répondit-elle, *avec les enfans.* Il les apella toutes l'une après l'autre: & chacune répondoit à son tour. La Chasteté disoit: *je vis toujours en retraite,* la Sagesse, *j'occupe le milieu:* la Prévoiance, *l'avenir;* la Repentance, *le passé:* la Civilité dit, *je suis avec l'honnêteté;* l'honnêteté, *je suis en celui qui la fait,* la bonne foi dans le cœur d'un Prince: l'amitié, *avec les inseparables:* le Conseil, *parmi les vieillards:* la Bravoure, *dans les hommes illustres:* la Fortune, *chez les femmes laides:* le

Si-

Silence, *chez qui sait se taire* : la Bonté, *dans le tems du bonheur* : l'Expérience, *dans la tête des autres* : la Pauvreté, *aux portes* : la Reputa-
 tion répondit, *Je dors* : le Courage, *je suis dans le Bonheur* : la Santé, *dans la Tem-
 perance* : l'Espérance, *dans l'Attente* : le Jeûne, *chez les Pauvres* - la Pruden-
 ce, *je m'occupe à deviner* : la Pudeur dit, *je ne me laisse plus trouver quand une
 fois on m'a perdue*. Enfin on entendit toutes les Vertus répondre toutes à la
 fois : *Nous tenons le milieu*. Lucinde faisant reflexion sur cette voix commu-
 ne ; c'est pour nous avertir, dit-il, qu'il faut nous acheminer vers le centre, sans
 nous détourner à droit ni à gauche comme font les impies.

Il avoit raison : car étant arrivez au milieu de ce Palais, ils entrèrent dans une grande Sale ; là il y avoit un Trône magnifique, sur lequel étoit assise une Divine Reine, beaucoup plus belle, & beaucoup plus charmante qu'ils ne se l'étoient figurée. L'ayant envisagée attentivement, ils reconurent qu'elle ne changeroit jamais, & qu'elle conserveroit toujours ses perfections. Cette grande Princeſſe faisoit paroître à
 ses

les plus mortels ennemis même un visage serain , & elle regardoit toujours tout le monde de bon œuil. Elle entendoit fort clair , elle parloit distinctement : sa bouche étoit toujours riante , jamais elle ne se mettoit en colere : ses levres de coral ne proferoient que des paroles douces & modestes ; Jamais d'obscurité , jamais d'équivoques : ses belles mains toujours ouvertes s'épandoient en liberalitez : Tous ses ouvrages étoient parfaits : sa magnificence , répondoit à sa beauté : ses habits étoient d'Hermine ; car la candeur est sa couleur ; ses cheveux étoient entrelacez des raions de l'Aurore , & nouez d'un ruban parsemé d'étoiles. Enfin cette Reine étoit l'image naturelle de son Pere celeste.

Elle donnoit audience à plusieurs personnes , qui depuis la défense venoient en foule pour recevoir ses ordres. Entr'autres un pere qui ne valant rien , demandoit la Vertu pour son fils. On lui répondit : Tu dois commencer par toi-même , afin de lui montrer l'exemple. Une mere venoit chercher la pudeur pour sa fille ; & on lui appliqua la fable de la couleuvre : cette

cou-

couleuvre voiant un de ses petits marcher en serpentant, le gronda, lui commandant d'aller droit : Ma mere, répondit le petit serpent, aprenez moi : voions comme vous marchez : ce qu'elle fit : mais voiant que sa mere serpentoit bien plus que lui : En vérité, lui dit-il, je marche encore plus droit que vous. Un Ecclesiastique demanda la bravoure, & un Viceroi la devotion. La Reine leur répondit que chacun d'eux devoit tâcher d'acquiescer la vertu convenable à son état. Le Juge doit faire sa gloire de la justice; & l'homme d'Eglise de la devotion : le Prince, de savoir gouverner : l'Artisan de travailler le Pere de famille du soin de sa maison ; & le Prelat d'avoir soin des pauvres. Une femme aiant oui cela, dit ; il suffit donc que je sois fidèle à mon époux, sans me mettre en peine des autres vertus. Non, répondit Virtelia, il ne suffit pas d'être fidèle, si d'ailleurs on est insupportable par sa mauvaise humeur. De même ce n'est pas assez de donner l'aumône, si on est intemperant : il importe peu qu'un Avocat soit savant, s'il entreprend une mauvaise cause ; & ce n'est pas assez d'être

tre bon soldat, si on est impie. Les Vertus sont des sœurs qui vont toujours ensemble, & il est impossible de les separer. Une assez belle Dame s'approcha alors; je voudrois bien aller au Ciel, dit-elle; mais je voudrois y aller par le chemin des Dames. Tous les assistans s'étonnerent de cette nouveauté. Virtelia lui demanda: Quel est donc ce chemin? car je vous avouë que jusques à present je n'en ai jamais ouï parler. Helas! Madame, répondit-elle, une femme delicate comme moi ne doit-elle pas marcher dans le chemin des delices, couvert de martres & de velours, sans observer aucun jeûne; & sans faire penitence? Attendez, Madame, lui répondit la Reine; on vous accordera ce que vous demandez, aussi bien qu'à ce Prince qui vient d'entrer. C'étoit un grand Seigneur qui d'un air de hauteur s'étendit dans un fauteuil, & dit, qu'il souhaitoit les Vertus; mais non pas les communes; & qu'il falloit à un homme de son rang des vertus extraordinaires. Il refusoit les noms des Saints tels que sont Pierre, Jean, Jaques, &c. mais il vouloit un nom qui fut connu, qui ne fût dans aucun Calandrier.

Par

Par exemple , disoit-il , je voudrois bien le nom de Gaston , c'est un nom de Noblesse : celui de Parafon sonne assez bien : & Claquin , Nunno , Sanchó , Suero , sont aussi de beaux noms. Virtelia lui demanda , s'il avoit envie de se sauver avec les autres. Après avoir rêvé un peu , il répondit qu'ouï , parce qu'il n'y avoit qu'un Paradis. Eh bien , Seigneur , ajouta t-elle ; il n'y a donc pas d'autre chemin pour vous , que l'échele des dix commendemens , il faut que vous la montiez ; car jusques à present je n'ai point trouvé deux routes différentes , l'une pour les riches & pour les Dames , & l'autre pour les pauvres & pour les artisans. La Loi est unique , & tous n'ont qu'un seul & même Dieu. Un nouvel Epicurien , qui pour toute penitence s'étoit accoutumé a faire quelque petite prière , répliqua ; Pour moi je ne fais que c'est que la mortification. Je n'ai pas assez de santé pour jeûner , & pour mener une vie austere ; comment pourrai-je donc entrer au Ciel ? Il semble , répondit Virtelia , que vous voudriez y arriver en pompe , bien vêtu , & bien chaussé. Cela ne peut être. Lui , soutint le contraire ,

traire, & dit qu'il regnoit déjà dans le monde une vertu commode & galante, qui lui paroissoit la plus conforme à la Loi de Dieu. Virtelia lui demanda sur quoi il se fendoit, & il répondit: qu'on devoit accomplir à la lettre ce qui est dit dans l'Oraison Dominicale, *En la terre comme au Ciel*: parce que dans le Ciel on ne jeûne point, il n'y a là ni discipline, ni cilice, & on n'y parle jamais de penitence. C'est ainsi que je voudrois vivre en bien heureux. Virtelia entendant cela se mit en colere, & lui dit rudement: Tu pretens donc, sacrilege hérétique, te faire un Paradis en terre? cela ne se peut: & prens garde qu'au lieu d'avoir deux Paradis, tu ne trouves deux Enfers.

Je viens, dit un autre, chercher le *Bon Silence*. Chacun se moquoit: quoi? disoit-on, y en a-t-il donc de mauvais? Oui, répondit Virtelia, & qui fait bien du mal. Le Juge se tait pour ne pas rendre Justice: le pere se tait & ne corrige pas son enfant: les Predicateurs se taisent, & ne reprennent pas les pecheurs: le directeur spirituel se tait sur l'énormité des crimes: le scelerat se tait & ne demande pas pardon à Dieu, le
debi-

debiteur se tait, & nie ses dettes : le témoin se tait, & il est cause qu'on ne punit pas le crime. Tous se taisent, & cachent leurs méchantes actions : de maniere qu'on peut dire que le *Bon Silence* est un Saint, & que le mauvais Silence est un Diable. Je suis étonné, dit Critile, de ce que personne ne vient chercher la Charité. ni la Liberalité. C'est, répondit Virtelia, que chacun s'excuse de donner l'aumône ; l'artisan parce qu'il n'est pas payé ; le païsan, parce qu'il n'a pas eu bonne recolte : le Gentilhomme est endetté : le Prince est le plus pauvre de tous : l'Ecclesiastique a des parens qui sont pauvres. Oh méchante excuse ! donnez aux pauvres ce qui vous reste, & ce qui ne vous sert pas, mais vôtre avarice vous rend trop ménagers. N'est-ce pas l'avarice, lors que vous habillez vos valets de vos vieux habits, au lieu de les donner aux pauvres ? Quelques-uns qui étoient très-vicieux, demanderent la Vertu dans sa perfection. Chacun les prit pour des fous disant qu'ils devoient commencer par ce qui étoit le plus facile, afin de pouvoir dans la suite s'avancer de vertu en vertu. Mais

Virtelia dit, laissez les aspirer aux plus hauts degrez; ils ne s'abaisseront que trop. Sachez que souvent mes plus grands ennemis deviennent mes meilleurs amis. Une femme qui avoit plus d'années que de cheveux, plus de rides que de dents, venoit pour chercher la vertu. Andrenius s'étonna de ce qu'elle s'en avisoit si tard. Je jure-rois, dit-il, qu'elle cherche le Ciel, parce que le monde la chasse. Qu'elle entre, dit Virtelia, & qu'on lui sache gré de n'avoir point tenu école publique d'impudicité. Je vous assure que quelques anciens que soient le Jeu, l'Orgueil, l'Avarice, & l'Yvrognerie, vous ne les verrez jamais venir ici. Ce sont des chevaux à louange que le Vice emploie, & qu'il fait crever dans les chemins de l'iniquité.

Un grand debauché favori de Venus, & idolatre de Cupidon son fils, vint pour demander la Chasteré, & supplia qu'on le mit au nombre des amateurs de la continence. On ne l'écouta point, parce qu'il étoit abominable à cause de ses impuretez; & dégoûtant; & quoi que plusieurs de l'assemblée intercedassent pour lui; je ne
lui

lui saurois accorder ce qu'il demande, dit la Pudeur : on ne doit pas se fier aux promesses d'un vieux debauché. On peut aisément jeûner quand on s'est bien foulé. Il en vint quelques-uns qui sembloient avoir toutes leurs pensées dans le Ciel, car ils le regardoient incessamment. Ceux-ci, dit Andre-nius, ont à la verité le corps sur la terre, mais leur esprit est dans le Ciel. Tu te trompes, répondit la Prudence, grande favorite de Virtelia ; ils ne sont jamais plus attachez à la terre que lors qu'ils regardent le Ciel. Ce premier est un marchand qui a quantité de bled à vendre, & il conjure les nuages de s'éloigner, & de ne pas arroser la terre. Ce laboureur au contraire est un hydropique de pluie, il ramasse tous les nuages avec ses yeux. Cet autre encore est un blasphémateur qui ne pense jamais au Ciel, que pour le maudire : celui-là demande vengeance, & l'autre qui fait toujours la ronde de nuit, souhaite une nuit des plus obscures pour couvrir ses crimes. Il en arriva un pour demander quelques vertus à louage, des soupirs, des haussmens d'épaules, des élévations de sourcis,

& autres petites manieres de sainteté. Virtelia se fâchant lui dit : Comment ? mon Palais est-il une maison de trafic ? Ils s'excusa sur ce que plusieurs hommes & femmes gaignoient leur pain à ce métier-là. C'est par ces manieres affectées qu'ils s'introduisent dans les grandes maisons, qu'on leur donne le fauteuil & la place d'honneur à table : les malades les appellent pour les consoler ; celui qui a besoin d'une particuliere assistance du Ciel se recommande à leurs prières ; les Ministres d'Etat les consultent, & ainsi ils s'insinuent de maison en maison, mangeant, buvant, se regalant, si bien qu'on peut dire que leur vertu les entretient délicieusement. Eloignez-vous d'ici, dit Virtelia : Ces gens-là ont autant de vertu que ceux qui leur en attribuent ont de discernement.

Qui est ce grand personnage, ce Heros de la vertu que nous rencontrons dans toutes les occasions d'éclat, dit Critile ; si nous allons dans le Cabinet de la Science, nous le trouvons : si nous revenons en celui de la Valeur, il y est. Nous le voions, & nous l'admirons par tout. Ne reconnoissez-vous pas

pas le Pape? dit Lucinde, le Saint Pere de tout le monde : aiez pour lui toute la veneration possible, & souhaitez lui des siècles d'une vie si heroïque.

Tous les assistans s'attendoient, que la grande Reine del'Equité en couronneroit quelques uns pour recompenser leurs illustres actions; mais on publia que la plus grande recompense de la vertu, étoit la vertu même: & que les couronnes des bons sont leurs actions. Lucinde voiant Critile & Andrenius extasiez de tout ce qu'ils voioient & entendoient, les exhorta de s'aprocher de cette belle Souveraine. Elle les embrassa, & les enrichissant de tous ses dons, elle les transforma en *Candidats* de la felicité éternelle. Ils se feroient bien contentez des moindres faveurs de la Vertu; mais elle leur dit, ne bornez jamais vos desirs: faites de continuels progrès; car qui s'arrête dans cette course, recule infailliblement. Nos deux Pelerins la prierent ensuite de leur faire montrer le chemin de Felicinda. Elle apella d'abord quatre de ses Favorites: voiant la Justice, elle dit; celle-ci vous apprendra ce que vous devez faire pour la trouver: cette

seconde, qui est la Prudence, vous la découvrira : avec cette troisième, qui est la Force, vous la devez conquérir ; & avec cette quatrième, qui est la tempérance, vous en devez jouir. Dans ce moment on entendit le son des trompettes harmonieuses & de beaucoup d'autres instrumens bien accordés, ce qui anima leurs esprits. Ensuite il s'éleva un doux Zefir, & il se répandit une grande lumière sur tout ce beau Théâtre. Le vent se renforça, & il les éleva si haut qu'ils se crurent dans le Ciel.



CHAPITRE XI.

La malice de Momus dans la Ville d'Honorio.

LA Vanité parvint à un si grand degré de folie, qu'elle pretendoit un des plus beaux rangs parmi les Vertus. Pour cet effet elle presenta une requête, dans laquelle elle se disoit l'ame des actions de la vie, & des illustres entreprises, le souffle de la vertu, & la nourriture de l'esprit. On ne voit point,

point , ajoutoit-elle , d'ouvrages parfaits sans un peu de vanité. On ne fait jamais une belle action sans esperance d'en être aplaudi. C'est la Vanité qui fait éclore les plus illustres exploits, les actions heroïques, & le point d'honneur qui anime un Heros.

Cette requête parut assez bien faite aux insentez ; mais la raison avec tout son sage Conseil, aiant en horreur une pretension si hardie, répondit : Vous devez savoir qu'on a permis quelque soulagement à toutes les passions. Un emporté se décharge le cœur : on a institué le mariage pour obvier à l'impureté ; on a permis les plaintes à ceux qui sont maltraitez ; les mets delicats aux gourmands ; l'émulation à l'envie ; la prevoiance à l'avarice ; & ainsi de tous les autres excès. Mais pour la vanité, elle est indigne qu'on lui donne aucune liberté. On ne doit pass'y fier, car elle ne sauroit se borner. Qu'on la chasse donc bien loin d'ici. Il est vrai, que le desir d'acquérir de la reputation est louange ; car la bonne renommée est un bijou de la vertu , & une recompense du merite. On doit donc estimer l'honneur ; mais on ne doit pas l'affecter.

ter. C'est l'ombre de la vertu, qui la fuit toujours; mais qui ne se laisse jamais attraper, fuyant qui la cherche, & suivant qui la fuit.

On passoit par un Pont célèbre, & très-remarquable, à la grande Ville. L'agréable Honoria Reine de la Réputation, & venerée pour cela de tout le monde, tenoit son illustre Cour. Ce pont étoit un passage très-dangereux; car il étoit fait de planches, entre lesquelles il y avoit des pieges qui faisoient tomber bien des gens. On les avertissoit: mais la riviere sur laquelle ce pont étoit bâti, étoit *la riviere de la moquerie*, la plupart de ceux qui vouloient y passer tombant dans l'eau, s'exposoit à la risée d'une multitude de commun peuple qui étoit présent. L'intrepidité avec laquelle quelques presomptueux se hazardoient & se precipitoient étoit extraordinaire: envieux de passer d'une extrême bassesse à une haute élévation, & quelquefois même du plus bas état à la *Grandeur*, ils tomboient pourtant avec honte, raillez par ceux qui conoissoient leur extraction. Il y avoit des païsans, qui vouloient passer pour Nobles, & des va-

valets qui pretendoient atteindre aux premieres charges. Une femme vouloit passer pour pucelle, *mais* on rit bien en la voiant tomber ; comme une autre qui vouloit passer pour femme savante, *mais* elle tomba dans la bouë. Il n'y en eut pas un seul, qui ne broncha sur un *mais*, en tombant chacun sur un écueil qu'on apelloit *Si*. Un tel seroit un grand Prince *si* il ne se laissoit pas gouverner pas ses Courtisans. L'autre un grand Prelat, *si* il étoit plus charitable. L'autre un bon Conseiller, *si* il n'étoit mal intentionné. Celui-ci un grand Capitaine, *si* il n'aimoit trop à piller. Ce Gentilhomme seroit très-generoux, *si* il n'étoit pas pauvre. Ce savant seroit estimé, *si* il n'étoit orgueilleux : celui-là seroit parfait, *si* il n'étoit un peu trop simple : l'autre un sujet de grande experience, *si* il n'étoit un peu embarrassé : il entend bien les matieres, *mais* il n'a point de resolution : Il y en a quelques-uns qui ont de l'esprit, *mais* sans jugement. Que cette femme-là seroit belle *si* elle ne se negligeoit pas ! Ce Seigneur a de très-belles qualitez ; *mais* il a du malheur : C'autre est un grand Medecin, *mais*

il n'a point de bonheur. Cet homme est fait pour le monde; *mais* il n'a point de conscience. Chacun ainsi bronchoit dans son *mais*, & c'étoit un miracle si un seul passoit sans tomber. Un en-vieux voiant tomber un Seigneur, qui vouloit passer à cheval, s'écria, il le merite bien. C'est dommage, disoit un autre, que tous ceux qui sont d'une telle famille ont quelque tache dans leur lignée; car en verité ils sont gens de bien. Les femmes bronchoient sur des pierres precieuses, & sur des Diamans qui sont pour elles de *terribles mais*. Un petit air galant leur brouilloit la cervelle, & l'affectation qu'elles avoient en marchant les faisoit tomber rudement: personne ne leur tendoit la main pour les relever, mais beaucoup leur aidoient à tomber. Ce pont, comme j'ai dit, étoit tout plein de pieges, sur lesquels tous les Voageurs bronchoient: & s'il leur arrivoit d'en passer un, ils en trouvoient un autre. Un homme sage se plaignoit de ce qu'un autre tomboit dans le *mais* d'autrui: qu'on bronche, disoit-il, en ce qui est personnel, on le merite: *mais* pour-quoi en ce qui ne nous regarde pas?

Quel-

Quelle injuste Loi, qu'un homme bronche sur un caprice de sa femme, sur une querelle de sa sœur ! En même tems aprocha un homme qui juroit *sur sa foi de Gentilhomme Noble comme le Roi* : mais il y en eut qui lui reprochèrent la basse naissance, & il tomba. La tête tournoit à plusieurs, pour avoir trop bû, & bronchoient. Une Dame de grande qualité voulant passer, chacun lui fit place avec beaucoup de civilité ; *mais* une petite nonchalance la fit tomber. Tous les boiteux, & tous ceux qui ne marchaient pas droit tombaient sans remission. Si quelques-uns ne faisoient que chanceler, on les pouffoit pour les aider à tomber. Un riche croioit pouvoit passer sans peine en donnant de l'argent ; car il s'étoit souvent tiré d'embaras par ce moyen-là ; mais il fut trompé : car dans ce passage l'épée d'or, ni la flèche d'argent n'ont aucune force. Chacun s'écrioit : Que le pas de l'honneur est perilleux ! que les occasions de la malice humaine sont dangereuses ! mais la Reputa tion est encore plus delicate, car une petite tache est capable de la perdre.

Nos deux Pelerins étant adressed par

Virtelia à Honoria sa plus grande favorite, étoient arrivez à ce pont de *mais*, par où il falloit nécessairement passer. Ils craignoient avec raison de se hasarder aux *mais*: ils trembloient voyant les autres tout mouillez, & songeoient aux moiens les plus sûrs de passer. Alors parut un *aveugle* qui avoit le même dessein. On fit un grand cri quand on le vit, & on croioit pour certain qu'il alloit tomber au premier pas: mais tout le contraire arriva, & l'*aveugle* passa fort droit; il lui fût avantageux d'être sourd, parce qu'il ne voioit point le danger, & n'entendoit pas ce qu'on disoit de lui, & ne songeoit qu'à passer avec beaucoup de tranquillité; il vint heureusement à bout de ce qu'il souhaitoit, & son bonheur fut envié. Critile dit sur cela: cet *aveugle* doit être nôtre guide, car ce sont les *aveugles*, les *sourds*, & les *muets*, qui seuls peuvent vivre aujourd'hui dans le monde. Apprenez cette leçon. Soiez *aveugles* pour les défauts d'autrui, *muets* pour ne les pas divulguer par la haine & par la médisance; soiez *sourds* pour ne faire point de cas de ce qu'on dira. Avec ce conseil ils passerent heureusement le Pont
des

des mais, enviez de plusieurs, qui n'eurent pourtant point de resolution pour les imiter.

Ils arriverent donc dans la celebre Cité de l'Honneur; elle est pleine de bâtimens magnifiques, de Tours superbes, d'Arcs de Triomphe, de Pyramides, & d'Obelisques, qui ont beaucoup couté; mais aussi qui durent éternellement. Nos gens remarquerent d'abord que tous les toits des maisons, sans excepter ceux des plus grands Palais, étoient d'une glace fine & très-belle, mais fort fragile. On ne voioit pas un seul de ces toits qui fût dans son entier. Ils en découvrirent bien-tôt la cause. C'étoit un petit homme qui n'étoit grand qu'en malice: il avoit la mine de ne se point faire d'amis: il rioit au nez de tout le monde: sa phisionomie étoit malheureuse; ses yeux plus funestes que ceux d'un Medecin: il étoit très-maigre, aiant les machoires si décharnées qu'il ne pouvoit ni mâcher, ni digerer, quoi qu'il mordît tout. Son parler étoit comme le brouffement des frelons qui cherchent toujours l'ordure. Il avoit un nez de Satire, le dos double, une haleine insupportable, mar-

que de la mauvaise disposition du dedans. Il méprisoit tout ce qui étoit bon, & il s'attachoit toujours au pire. Il se vantoit lui-même d'avoir la vûe méchante, car il disoit, *Maudit est celui que je voi*, & il regardoit tout le monde. Ce petit homme qui n'avoit rien de bon en soi-même, trouvoit tout mauvais dans les autres. Tout son plaisir étoit de faire du chagrin : il passoit tous les jours à jeter des pierres, & puis cachoit sa main : il n'épargnoit aucun toit : chacun croiant que c'étoit son voisin qui jettoit les pierres s'en vengeoit reciproquement. On accusoit les uns & les autres, & quand on étoit en doute qui c'étoit, on en lançoit plusieurs de tous côtez pour ne pas manquer son coup : ainsi tout étoit en confusion par cette grêle de pierres. On les voioit voler dans l'air sans savoir d'où elles venoient. Rien n'étoit en sûreté ; ni vie, ni honneur : rien n'étoit épargné. Les rapporteurs & les médifans ne se reposoient point. Je ne croi pas, disoit l'un, que ce qu'on dit d'un tel soit vrai. C'est dommage, disoit un autre, qu'on parle si mal d'une telle : & avec cette aparence de compassion,

passion , ils jettoient un coup qui bri-
 soit tout le toit d'une maison. Mais
 aussi on leur rendoit la pareille. Et c'é-
 toit ce petit homme, ce Lutin qui re-
 duisoit tout le monde à ces extrêmités.
 Mais il se divertissoit à quelque chose
 de bien plus mauvais : il jettoit au vi-
 sage du charbon qui noircissoit extrê-
 mement. Ainsi chacun avoit sa mar-
 que, & cette marque rendoit tout-à-
 fait difforme : l'un étoit taché sur le
 front ; l'autre sur la machoire, un au-
 tre au milieu du visage. Ils rioient
 tous en se regardant , & personne ne
 prenoit garde à soi , ni à sa propre lai-
 deur , mais toujours à celle d'autrui.
 Voilà le vrai symbole du monde. Tel
 déchire la reputation de son prochain,
 qui ne reflexit pas sur l'infamie de sa
 maison. C'est ainsi que souvent le
 plus deshonoré deshonne les autres.
 Regardez , peut-on dire , regardez
 cet homme-là parler de nôtre conduite;
 il feroit bien mieux de corriger celle de
 sa femme, qui mène une vie si déréglée.
 Voiez ce Seigneur comment il nous
 méprise, & combien il est fier : il s'i-
 magine que nous ignorons ce qui est
 arrivé à son grand Pere. On voit tou-
 jours

jours parler le plus ceux qui devroient se taire. Telle est la méchanceté du monde ; la plus grande partie s'acharne sur l'autre. Tout n'est que raillerie, médisance, mépris, presumption, & Momus se rit de tout. Quelques-uns plus avisez, mais aussi malheureux, remarquant qu'on se moquoit d'eux, avoient soin d'aller à une fontaine, placée au milieu de la ville, & qui étoit comme un miroir commun où chacun pouvoit examiner son visage. Lors donc que ces gens se trouvoient noirs, ils prenoient de l'eau avec la main pour se laver ; mais plus ils tâchoient de se nettoier, plus leur tache augmentoit ; car il se trouvoit là des témoins, qui les ayant connus dès le tems qu'ils contracterent leur noirceur, disoient ; celui-ci n'étoit-il pas un revendeur, & un fripier ? Il vient à présent nous montrer des titres de Noblesse, & demander des honneurs : Celui-là n'est-il pas le fils d'un tel ? il croit que son bien l'a blanchi ; mais sa fortune n'empêche pas qu'on ne sache très-bien que son Pere a été denoncé comme Juif à l'Inquisition. Ce qu'il y avoit de plus fâcheux, c'est que cette eau claire faisoit sortir des tâches

ches qui ne paroissent point. C'est ce qui arriva à une Dame: elle se piquoit de la plus ancienne Noblesse, & elle étoit insupportable sur ce chapitre. Qu'arriva-t-il? C'est qu'on observa de près son esprit & sa conduite; & qu'on lui reprocha que ni l'un ni l'autre ne répondoient à sa naissance: elle ne savoit pas sans doute que la saleté paroît davantage sur le drap d'or que sur l'éta mine, & qu'on aperçoit mieux les marques du fôiet sur une peau fine, que sur une peau rude & grossiere. Une autre étoit fort couroucée de ce qu'étant déjà avancée en âge & en honneurs, on lui jettoit au nez quelques bagatelles qu'elle avoit faites dans sa jeunesse. Mais celui qui se sentit le plus piqué. fut un Prince qu'on avoit marqué au front avec un trait de plume. Plusieurs étoient inconsolables, d'être marquez par de vieilles taches qui se renouvelloient. Qu'on voie, disoient-ils, les nouvelles taches, nous y consentons: mais qu'on ne nous reproche point ce qui s'est passé du tems de nos aieuls. Le plus sûr étoit, pour éviter la médifance, de ne parler jamais de soi; & de ne se donner point de louanges affectées :

tées ; car plus on se lave dans la fontaine de la presumption & de la vanité , plus on fait sortir de taches , & plus on s'expose à voir renaître sa difformité , fût-elle de mille ans. Enfin il n'y avoit dans la ville d'Honorio aucun visage sans tache , aucune langue sans poil , aucun front sans ride , point de mains sans verruës , point de pieds sans cor , point de dos sans bosse , point de poitrine sans toux , point de nez sans rume , point d'yeux sans nuage , & point de tête sans vapeur. Ce mauvais petit homme trouvoit toujours quelque chose à montrer au doigt , pour faire rire les autres. Chacun néanmoins le fuyant , crioit garre , garre la langue de serpent. A ces cris nos Pelerins conurent qu'on parloit de Momus , & ils auroient fui comme les autres , si lui-même ne les eût arrêtez , leur demandant ce qu'ils cherchoient ; car il voioit bien qu'ils étoient étrangers & égarez : Ils lui répondirent qu'ils venoient pour voir la bonne Reine Honorio. Alors Momus , quoi , trouver en ce tems-ci une bonne femme ? je crains fort que la chose ne soit impossible. Pour moi je n'affirmerai jamais la bonté des femmes : je les

les conois trop. De plus je ne trouve rien de bon nulle part. Le bon tems est passé, & toute la bonté avec lui. Je veux pourtant vous servir de guide. Allons nous promener par la ville, & cherchons Honoria. Ce sera un grand bonheur si nous la trouvons: car l'honneur est une de ces choses dont tout le monde manque, & que chacun pourtant croit avoir. On s'efforçoit de persuader à un grand Seigneur qu'il pardonnât à son ennemi, & qu'il se racommodat avec lui: mais il répondit, *Et mon honneur?* On disoit à un autre qu'il feroit bien d'abandonner sa maitresse, & de mettre fin au scandale qu'il caufoit depuis tant d'années, & il repliquoit, *mon honneur* est engagé à n'en rien faire. On exhortoit un blasphémateur de ne plus jurer, & de ne plus faire de sermens; & il répondoit, comment donc faire pour assurer *mon honneur*. On pressoit un homme de qualité de n'être plus le protecteur des criminels & des assassins; & il disoit: je leur ai accordé ma protection, il est de *mon honneur* de leur tenir parole. Momo entendant cela, s'écria, mais dites-moi, enfans du Demon, en quoi donc

donc consiste l'honneur? Un Noble se vantoit d'être homme d'un honneur fort ancien, venu par succession de ses ancêtres, qui s'étoient, disoit-il, toujours distingués par leurs belles actions. Momus l'avertit que son honneur étoit trop vieux, & qu'il avoit perdu toute son odeur. Le vieux honneur, ajoutoit-il, ne vaut rien, & il est moisi quand l'infamie est moderne. Vous ne vous habillez pas des vêtements de vos ancêtres, car il ne sont plus à la mode, & on se moqueroit de vous si vous le faisiez. Ne pretendez pas non plus repaître votre esprit de ces vieux honneurs; cherchez en un nouveau par de nouveaux exploits; sur cela quelqu'un dit que l'honneur demeureroit chez la fortune. Cela ne peut être, dit Momus, car honneur & profit ne se font jamais accorder. Venez, ajouta-t-il, allons chez les hommes célèbres & illustres; pour voir s'ils pourront nous indiquer ce que nous cherchons. Ils y allèrent, mais ils trouverent que chacun étoit endormi. Au sortir de là ils rencontrèrent un Gentilhomme de nouvelle date, qui passoit néanmoins pour être d'un sang illustre: cet homme-

me-

me-là étoit tout en sueur, & il s'efforçoit comme s'il eût eu un monde sur les épaules, gemissant & soupirant sans cesse. Andrenius dit, qu'a-t-il donc à se plaindre, & quel travail le fait tant suer? Ne le vois-tu pas? dit Momus; c'est le point d'honneur qui lui est à charge. On diroit d'un Atlas qui soutient le Ciel, répondit Andrenius en se moquant. On diroit d'un Hercules sur qui est apuié la Monarchie universelle. Ce n'est point cela, dit Momus, ce n'est, comme je t'ai dit, que ce point d'honneur qui fait suer bien des gens: pour maintenir le rang de Noblesse dans lequel ils sont nez, ils gemissent tout le tems de leur vie, les forces leur manquent, les enfans surviennent, les depends augmentent & les biens diminuent; mais le point d'honneur reste, & ne manque jamais de les accabler. Quelqu'un avertit nos gens que s'ils pouvoient trouver l'honneur, ce seroit avec ceux qui ont un gros train. Il n'est pas vrai, dit Momus, je suis d'un sentiment tout contraire, car je sai que plusieurs traient un faux honneur: ils disent bien qu'ils font ce qu'ils doivent; mais moi je soutiens qu'ils doivent ce qu'ils font.

Dé-

Demandez le au marchand, à l'artisan, & à leurs domestiques. Ils en trouverent plusieurs qui crachoient leurs poulmons, & même leur fiel. Ceux-ci sont bien mal, dit Andrenius. Si on peut trouver l'honneur, dit Momus, c'est pourtant en ceux-ci : car ils en crevent, & c'est pour cela qu'ils sont dans une alarme & dans un mouvement continuel. Mais ce qu'il y a de fâcheux, ils crevent en chemin, & perdent avec la vie tout ce qu'ils ont employé à la recherche de l'honneur. Ne vous fatiguez pas, dit un autre à nos Pelerins, vous ne le trouverez pas dans la vie cet honneur, vous ne le trouverez qu'à la mort ; car le jour de la mort est le jour des panegeriques & des louanges, & on fait honneur aux morts. Quelles pensées ! dit Andrenius ; l'honneur est-il donc la poussière ! Il couteroit trop cher s'il coutoit la vie, & puis qu'un mort n'est que terre, tout son honneur seroit réduit à rien.

Critile fit alors cette reflexion : Si dans une grande ville comme celle-ci, nous ne trouvons ni Honoria ni sa Cour, où la chercherons-nous ? Hélas ! répondit Momus, ne cherchons point

point l'honneur dans les grandes villes : on l'y trouvoit anciennement ; mais à présent il en est banni. Croiez moi , l'honneur , & tout ce qu'il y avoit de bon ici , disparut le même jour qu'on en bannit un grand personnage qui s'est aquis une gloire éternelle , & qui étoit honoré de tout le monde par la sage & prudente maniere de gouverner. Il sortoit par une porte ; quel dommage ! & toutes les méchancetez entroient par l'autre ; quel malheur ! On lui demanda qui étoit ce Seigneur de si grande importance , & de si grande autorité. C'étoit le Gouverneur de cette ville , répondit Momus : on dit même qu'il étoit fils de la Reine Honoria ; Lycurgue lui étoit inferieur , & la Republique de Platon n'étoit pas mieux réglée que son Gouvernement. Sous son administration l'on ne conoissoit point le vice ; il n'y avoit point de scandale , point de criminel , parce que chacun le craignoit & le craignoit même plus que la potence. Mais d'abord qu'il manqua , tout ce qu'il y avoit de bon manqua aussi. Ne nous diras-tu point , demanda Critile , le nom de cet homme illustre ? En verité , dit Momus , il étoit

étoit bien nommé, & je m'étonne que vous ne le deviniez pas. On l'apelloit *Que dira-t-on*, ouï c'étoit ce maitre sage, prudent, craint & respecté par les Monarques mêmes. Vous les entendez demander, *Que dira-t-on* d'un Prince comme moi, qui devant être un miroir de correction pour tout le monde, suis le scandale public. *Que dira-t-on*, disoit la Grandeur, de ce que je ne remplis pas mes devoirs qui sont grands, & de ce que je degenere de mes fameux ancêtres qui m'avoient laissé en partage l'esprit & la gloire, & cependant je ne fais que des bassesses? *Que dira-t-on* de moi, dit le Juge, de ce que je foule aux pieds la Justice que je dois protéger? La femme mariée dans ses mouvemens de repentance se souvenoit de lui, & disoit; *Que dira-t-on* de moi, qui aiant toujours vécu comme une Penelope, me suis metamorphosée en Helene? que je répons mal à la bonté de mon mari! non, je ne veux plus de galants, Dieu m'en garde. La fille retirée pensoit à ce Seigneur pour se plaire dans sa retraite. Moi, disoit-elle, que je me laisse voir, ou que j'aie la curiosité de voir les galants? *Que je*
donne

donne lieu à la médifance ? Jem'en garderai bien. Moi qui fuis une aimable fleur, *Que dira-t-on* fi je produis de mauvais fruits ? voudrois-je me rendre la rifée du monde ? non. *Que dira-t-on*, difoit la veuve, de ce que j'ai retrouvé fi tôt un fecond mari ? de ce que mes Larmes ont arrofé mes mauvais plaifirs ; & de ce que ma douleur s'eft changée en joie. *Que dira-t-on*, difoit le foldat, fi je fuis devant l'ennemi ? *Dira-t-on* d'un Efpagnol, qu'il eft une poule parmi les coqs ? *Que dira-t-on*, de moi, difoit un favant, fi de difciple de Minerve je deviens l'efclave de Venus ? *Que diront* les jeunes gens ? difoient les vieillards, *Que diront* les vieillards ? difoient les jeunes gens. *Que diront* les voifins ? difoit l'homme de bien. *Que diront* mes envieux & mes concurrens ? difoit l'homme prudent. *Que diront* mes fujets ? difoit le Maître. *Que dira* le Maître ? difoient les fujets. Vous voiez donc que tout le monde craignoit & refpectoit ce Seigneur. Pendant fon regne tout alloit bien, & la fociété n'étoit qu'un agréable concert. Mais depuis le depart de ce Prince tout eft allé en ruine. Qu'eft donc devenu ce Ca-

ton si severe, ce Licurgue si regulier? demanda Critile. Helas! ce qu'il est devenu? répondit Momus: personne ne peut plus le souffrir; tout le peuple s'éleva contre lui, & ils ne s'apaiserent qu'après l'avoir chassé; le peuple jaloux & furieux jura sa perte, & parce que *Que dira-t-on* étoit bon, ils s'éleverent contre lui, chose qu'on voit encore arriver tous les jours. Vous saurez qu'enfin avec le tems qui bouleverser tout, cette ville est augmentée en peuples & en confusion: (car toute grande société est une Babilone) on ne s'y conoit plus les uns les autres, défaut ordinaire de tous les lieux où il y a beaucoup de monde. Ils commencerent peu à peu à mépriser le Gouvernement, & ensuite à l'insulter. Comme ils étoient tous méchans; ils ne s'entre-craignoient point: chacun se regardoit soi-même & se taisoit. Quand on mettoit sa main dans son sein, on la retiroit si lepreuse, qu'on ne se soucioit pas de la confrontrer avec celle des autres: on n'entendoit point dire, *Qu'en dira-t-on*: mais, je n'ai rien à dire de personne. De cette maniere étant tous unis, & ne craignant aucun reproche, ils se défi-

rent

rent du *Qu'en dira-t-on* ; & dès ce moment ils perdirent toute honte : l'honneur manqua, la modestie se retira, & la réputation se perdit. Il n'y a que deux jours qu'une femme de qualité se fit conoître, pour une Commode ; & une Vestale, pour une publique : un marchand fit banquerote pour voler impunément ; un Juge s'accorda avec une des parties pour lui donner gain de cause, les savans se dégoutèrent de leurs études ; le soldat fit le malade, pour ne monter pas la garde ; & la fontaine même qui étoit le miroir universel devint un égout d'ordures. L'honneur ne fait donc plus sa demeure en cette ville, & c'est en vain que nous cherchons si tard ce que tant d'autres n'ont pû trouver au beau milieu du jour ? Tu te trompes, répondit d'un ton assuré, un autre personnage qui se montra. C'étoit un gros homme fort agréable, & d'un vilage tout-à-fait opposé à celui de Momus. En effet, à en juger par sa mine, par ses manieres, par son génie, par ses paroles & par ses actions, il étoit l'Antagoniste du Dieu de la raillerie. Andrenius demanda à un homme de sa suite (car une foule le sui-

O 2

voit

voit) qui est ce *sujet* ? C'est bien deviner de l'appeller *sujet*, lui répondit-on, car il est *sujet* à tous, & de tous. Remarquez - vous son beau teint ? c'est qu'il n'est jamais attaqué d'aucune maladie, ni de corruption de sang : il tâche de maintenir son embonpoint, & il ne pense qu'à vivre. Voulez-vous savoir comment il a fait pour s'engraisser si bien dans le tems où nous sommes ? c'est qu'il a mangé le pain de tout le monde. Il paroît simple, parce que cela lui est utile ; car s'il se faisoit connoître pour fin, on le craindroit & on le haïroit. Il affecte l'ignorance, & il feint de ne savoir pas même les paroles que le Prêtre prononce bas à la Messe ; mais il en fait assez, car il fait dire *amen*. Il a plusieurs noms, & tous bons. Les uns l'appellent *le bonhomme* : les autres, *le commode* : *mangia con tutti*, le bon pain, le *massépain*, & la bonne pâte : mais son propre nom en Espagnol est *si*, & en Italien *Bono Bono*, car come *Momus* avoit le nom de *No No*, qui par corruption & changement de l'*n* en *m* fut appelé par les Italiens *Momo* : ainsi à celui qui s'appelloit *Bono*, on changea l'*N* en *B*, & on le nomma en Italien *Bobo* :

Bobo : à cause qu'il dit toujours que tout est bon , & que tout va bien. Quand il se fait quelque grande sottise, il dit d'abord *bono bono* : s'il entend quelque impertinence, il répond, quel mal y a-t-il à cela ? C'est ainsi qu'il vit & qu'il boit avec tout le monde , & la simplicité d'autrui lui donne un bon revenu. Dis moi , reprit *Andrienus* , les Anciens qui ont mis *Momus* au rang des Dieux , n'y ont-ils pas aussi mis celui-ci ? Ils auroient eu plus de raison ; car *Bobo* est bien plus commode , & bien plus agréable que *Momus*. Il y a bien des choses à dire là dessus , répondit l'autre. Quelques-uns s'imaginent qu'il flate toujours ; mais comme les hommes croient mériter tout le bien qu'on dit d'eux , personne ne lui en fait gré ; quoi qu'il rende service à un chacun , personne ne le paie ; si bien qu'il est en danger de mourir de faim , & d'être mangé des loups. D'autres prétendoient que *Bobo* dans le fond ne sert de rien au monde , & qu'au contraire il y cause beaucoup de dommage. Il est certain que la nature de l'homme , à cause de sa malice , ne fait jamais autant de cas des simplicités de *Bobo* ,

O 3.

qu'elle :

qu'elle craint les railleries de Momus.

Dès que *Momus* & *Bobo* se virent, ils commencerent à se quereller d'une grande force. On vit d'abord les partisans de l'un & de l'autre se partager. Les Satrapes, les Critiques, les Habiles, les Bacheliers, les Capricieux, les Satiriques, & les Médifans se rangèrent du côté de *Momus*. Au contraire les Complaisans, les Flateurs, & les jeunes étourdis prirent les intérêts de *Bobo*. Critile & Andrenius étoient neutres & simples spectateurs; mais il arriva un grand Personnage qui leur dit: Il n'y a pas de sottise plus grande que de s'amuser à entendre des folies. Si vous cherchez l'honneur, suivez moi, & je vous conduirai où il demeure. Nous verrons dans la suite comment ils eurent le bonheur de le trouver.



CHAPITRE XII.

Le Trône de l'Empire Universel.

LES Arts liberaux & les Sciences étoient en concurrence à qui auroit le titre de Reine, & d'Imperatrice des Bel-

Belles Lettres. Après avoir rendu l'honneur, qui est dû à la Theologie veritablement Divine, (car elle est toute consacrée à conoitre Dieu & ses perfections infinies) les autres continuerent de soutenir leurs pretensions. On vit d'abord un grand nombre de savans se declarer pour les deux Philosophes : les *beaux esprits* se mirent du côté de la Philosophie naturelle ; & les *bons esprits* du côté de la Philosophie morale. Ceux qui se distinguerent parmi les autres, furent un Platon par ses divins écrits, & un Seneque par ses sentences. La suite des Humanitez ne fut pas moins nombreuse, ni moins illustre. Entre les autres il s'en signala un également homme de robe, & d'épée, qui fit cette apostrophe : Oh belle *Encyclopedie* ! c'est de toi que l'on tient toute la *science pratique* ! Ton nom même d'*Humanitez* signifie que tu es pour les hommes. C'est avec raison que les savans t'appellent *Belles lettres* : car on trouve en toi la beauté de toutes les autres sciences. Mais Bartole & Balde soutinrent le droit de la Juris-prudence, citant une centaine de textes, & faisant une vaine parade de leur memoire. Ils

prouverent clairement que la Jurisprudence avoir le beau secret d'unir l'honneur & le profit, élevant les hommes aux premières Dignitez. Hippocrate & Galien s'étant avancez dirent en souriant : De quelle utilité est la science à un homme qui n'a point de santé ? Ne sommes-nous pas ceux qui conservent la vie. Pierre Garcia, ce savant docteur de Complûte, dont le mérite surpassa tout ce que la Renommée en a publié, fit beaucoup valoir ce que la Sagesse Divine ordonne, *de porter honneur aux Medecins*, ce qu'elle n'a pas fait à l'égard des Humanitez. Un Historien representoit que c'étoit l'Historien qui immortalisoit ; on peut dire que c'est elle qui rend la vie aux morts. Comment, dit un Poète, y a-t-il rien de plus agréable que la Poësie ? Je vous accorderai, si vous voulez que la Jurisprudence a les honneurs, la Medecine, les profits ; mais il faut convenir que les douceurs, que les delices, & que les agrémens sont pour la poësie. Eh quoidonc ; repliquoit l'Astrologie un Mathématicien ne trouvera-t-il pas l'heure favorable de son Etoile, lui qui ne la perd jamais de

de vûë, & qui est toujours avec le Soleil ? Pour moi, disoit un Athée (je veux dire un homme d'Etat) pour vivre, & pour avoir du credit, je me tiens à la Politique. C'est la science des Princes & la Princeſſe des ſciences. Ils étoient ainſi à crier & à diſputer les uns contre les autres, lors que le grand Chancelier des Belles Lettres, Preſident de l'Academie des Savans, fit ſigne qu'on l'écoutât, & qu'il alloit prononcer la ſentence. A ces paroles on ſe tût, & chacun dans un profond ſilence étoit attentif. Alors on en vit ſe lever ſur des pieds de grûë, allonger un coû de cigogne, & tendre des oreilles de lievre. Dans une attention ſi grande qu'on n'entendoit pas respirer, le Preſident ſevere ſe découvrant la poitrine, tira de ſon ſein un petit Livre qui contenoit à peu près douze ſeüilles ; & le levant en haut avec toute la gravité imaginable, ce Livre ci, dit-il, renferme la ſcience des ſciences : c'eſt la Bouſſole de ceux qui jugent ſainement. Cela cauſa un étonnement general : chacun ſ'entreregardeoit, & il n'y avoit perſonne qui n'eût grande envie de ſavoir quel Livre c'étoit, car

il n'avoit point d'apparence. Le President reprenant la parole, c'est le Livre, dit-il, qui enseigne la *Science Pratique* : c'est ici l'art de tout homme prudent ; l'art qui forme les beaux esprits, & qui immortalise les hommes. Il ne faut plus parler des Commentaires de Cezar. Que les Medecins ne vantent plus leurs Aphorismes : Toutes leurs leçons de Valeur & de prudence sont contenuës dans ce petit Livre. La Politique, la Philosophie, tous les autres arts, & toutes les autres sciences ensemble ne valent pas la moitié de ce qui est enfermé dans ces douze feüilles. L'Auteur illustre de ce petit Livre d'or est le celebre Grammairien *Loüis Vivex*, & il est intitulé *De conscribendis...* il n'eut pas le tems de prononcer *Epistolis* ; car l'assemblée se mit à rire & à se moquer d'une si grande force, que le President demeura quelque tems sans pouvoir parler, ni leur faire conoitre leur indiscretion ; mais à la fin il se leva d'un air fort en colere, & remit le Livre dans son sein avec une gravité qui imprima du respect, & qui fut suffisante pour appaiser la compagnie. Mais il leur dit : je suis scandalisé de vous voir

voir aujourd'hui si peu sensez; & je n'aurai jamais bonne opinion de vous, si je ne vous vois convaincus de la bonté de ce Livre. Sachez que dans le monde il n'y a science plus belle, ni plus noble que de savoir bien *diêter une lettre*; & que celui qui veut commander aux autres, doit mettre en pratique cet Aphorisme très-general, *Qui vult regnare scribat.*

Celui qui raporta cette dispute des sciences à nos Pelerins, paroïssoit un homme, quoi qu'il ne le fut pas: mais une ombre, un fantôme, un rien; car il n'avoit ni mains, ni voix, ni épaules, ni jambes. Andrenius tout étonné lui demanda: Es-tu, ou n'es-tu pas? & si tu es, dis-moi comment tu subsistes. Moi? répondit-il, je suis ombre, & ne t'en étonnes pas, car la plus grande partie des hommes ne font nez que pour servir d'ombre aux autres, & que pour reveler leur éclat, comme font les ombres dans la peinture. Un cadet n'est-il pas l'ombre de l'ainé? n'est-il pas né pour servir, & pour obéir, n'ayant ni voix ni volonté, dependant en tout & pour tout? Ceux qui ne sont point les maîtres, que

font-ils sinon les ombres des autres ? Croiez-moi , ce monde-ci n'est composé que de corps & d'ombres : les premiers sont en très-petite quantité , & les autres sont presque infinis. Tout le bonheur consiste à s'aprocher d'un bon arbre pour n'être pas l'ombre d'un Buisson , d'un méchant Liege, ou d'un Frêne sauvage. C'est pourquoi je cherche quelque grand homme pour être son ombre ; & pour pouvoir ainsi avoir quelque commandement dans le monde. Toi commander ? dit Andrenius. Oui , répondit-il : car plusieurs qui m'étoient inférieurs, & qui n'étoient rien (à parler proprement) sont parvenus à l'Empire de tout le monde. Je sai que je me verrai bien-tôt sur le trône. Si à presant je suis ombre, quelque jour je donnerai de l'ombrage aux autres. Allons à la Cour ; c'est là que vous verrez l'honneur du monde dans l'illustre , dans le juste , & dans le brave Ferdinand Auguste. C'est lui qui est l'honneur de nôtre siècle, le trône de la justice, & le centre de toutes les vertus. Car il n'y a point d'autre honneur que celui qui vient de la vertu, & il n'y a rien que de honteux & que de mé-

méprisable dans le vice. Nos deux Pelerins se rejoüissoient fort voiant qu'ils s'aprochoient de la ville, qui étoit la demeure d'Honorio, & le terme de la felicité qu'ils cherchoient.

Ils virent paroître cette ville Imperiale sur le sommet de la montagne, Ville la plus belle du monde. Ils s'en aprocherent, & voiant une grande foule de personnes se fatiguer pour y monter, ils demanderent pour en être plus sûrs, si c'étoit là la Cour. On leur répondit; comment donc! est-il si difficile de la conoitre par la foule des fots qui y habite? C'est ici la Cour & le modele de toutes les autres Cours. C'est le Trône de l'Empire universel: chacun s'empresse, se tuë, pour y arriver; ne se rebutant point pour les peines, & pour les difficultez par lesquelles il faut passer. Ils en virent quelques uns, mais en petit nombre; qui prenoient le detour du merite. C'étoit une route si longue qu'on ne l'achevoit jamais. Le plus court chemin étoit celui de l'or, & non pas celui des sciences, de la bravoure, & de la vertu. Mais la difficulté consistoit d'avoir assez d'or pour s'en faire une échel-

le, car ordinairement plus on a de mérite, moins on a de bien. On jeta du haut de la ville une échelle pour un homme, qui monta plus par faveur que par ses vertus: & lui se voiant au haut retira l'échelle, de peur que d'autres ne s'en servissent. Au contraire, un autre lança d'enbas un crochet d'or qui s'attacha aux mains de deux ou trois qui étoient au haut, & avec le secours qu'ils lui donnerent il monta sans peine. Il y en avoit un qui se desespéroit de ce qu'on lui manquoit de parole, & de ce qu'il n'avoit personne pour lui aider. Mais ce qui le surprit davantage, ce fut de voir qu'on frottoit l'endroit par où il falloit monter, avec une certaine graisse, qui par sa blancheur sembloit être du savon, mais qui par son brillant étoit de l'argent, ce qui au lieu de rendre la montée plus glissante, la rendoit plus facile. Peut-on jamais voir, disoient-ils, une chose plus étrange? C'est un secret merveilleux, s'écria Critile, d'oindre les mains des autres pour nous empêcher de glisser. Plusieurs affectoient de montrer leur grande barbe pour paroître gens de credit, sans considérer, que celui qui affecte l'autorité s'ex-

s'expose souvent au mépris. Ils en virent un qui paroïssoit un idiot, & il l'étoit en effet, selon ce veritable aphorisme, que tous ceux qui paroissent sots, le sont; comme aussi la moitié de ceux qui paroissent ne le pas être; mais quoi qu'il fût stupide, on ne laissoit pas de voir plusieurs savans qui lui aidoient de tout leur pouvoir à monter, le preconizant comme un très-habile homme, come un homme de grand cœur, enfin comme un homme digne & capable des plus hauts emplois. A quoi pensent-ils, dit Critile, de favoriser cet homme-là? & d'employer tout leur credit pour l'élever sur le Trône? Tu ne vois donc pas, répondit le phantôme, que ceux qui aident à ce sot, sont des gens d'esprit, & que si l'idiot, parvient, ils commanderont en son nom? c'est un étourdi qu'ils gouverneront à leur gré. On ne sauroit assez exprimer la facilité qu'il y avoit d'arriver à la ville, & à la Cour, quand un Patron, un ami, un parent, un allié, prêtoit les mains pour introduire.

Critile voyant tant de difficultez pensoit à se retirer, & se consolait comme le Renard qui ne pût atteindre aux
meu-

meures. Quoi qu'on souhaite tant de commander aux hommes , ce n'est pourtant pas une félicité. Il faut avoir un grand fond de sagesse pour gouverner des fous , & il faut en savoir beaucoup pour conduire des ignorans. Je renonce donc aux charges ; car je crains que mes épaules n'eussent pas assez de force pour les porter. Mais le phantôme l'encourageant lui dit : les honneurs & les charges donnent la vie aux uns , & la mort aux autres. Tout homme doit se figurer qu'il n'est né que pour regner , ou pour être méprisé , il n'y a point de milieu , & il faut être ou *Cesar* , ou *rien*. Comment , ajoutoit-il , un savant pourra-t-il jamais vivre sujet ? souvent même d'un ignorant ? il vaudroit mieux pour lui qu'il fût fou , & pour ne pas sentir le mépris qu'on fait de sa personne, & pour être au moins Roi en imagination. Crois-tu donc que parce que je suis un phantôme à présent , je desespere de commander un jour ? Sur quoi donc fondes-tu tes esperances ? dit Andre-nius. Dans ce moment-là on entendit une voix qui sortoit du milieu de la ville , & qui disoit , *le voilà le voilà.*

Chaz

Chacun tout étonné attendoit la signification de ce cri. Mais ils virent tomber aux pieds du phantôme de grosses & fortes épaules d'homme, & des côtes jointes ensemble. La voix fit entendre pour une seconde fois *le voilà* ; & on vit tomber deux mains avec des bras si forts qu'on les auroit pris pour des bras de fer. On vit ainsi tomber toutes les parties d'un homme. Les spectateurs étoient effraiez de voir la terre couvert de membres humains ; mais le phantôme les ramassant tous s'en forma un corps, & parut un personnage puissant & vaillant. Ce fut ainsi que celui qui peu auparavant n'étoit rien, qui ne pouvoit rien, & qui n'étoit conté pour rien, devint un geant si puissant, qu'il avoit tout pouvoir ; de sorte qu'un lui aiant ainsi prêté des épaules, un autre les bras, d'autres les mains & les pieds, il put se tenir ferme, & faire ombre aux autres. Il y en eut même qui le pourvurent d'esprit. Alors se voiant homme, il se proposa de s'avancer, & il y réussit si heureusement, qu'il put favoriser ses compagnons à qui il prêta ses épaules pour les faire monter plus haut.

Dans

Dans les premiers pas qu'ils firent en s'avancant , ils rencontrèrent une fontaine rare , où chacun alloit boire pour apaiser la soif de l'ambition. Cette eau produisoit des effets surprenans, le principal étoit un oubli extraordinaire de tout le passé. Ils ne se souvenoient plus de leurs amis , & de ceux qu'ils avoient connus auparavant. Chagrins de voir les témoins de leur première bassesse, ils méconoissoient même leurs freres. Il y en avoit d'assez barbares , & d'assez superbes pour méconoître jusqu'à leurs peres. Ils effaçoient de leur mémoire toutes les obligations passées, & les biens qu'ils avoient reçûs, réservant toute leur faveur pour les nouveaux amis. Mais quoi de plus extravagant que de s'oublier soi-même , & ce qu'on a été ? Quand on se voit au milieu de la mer, on ne se souvient plus de la bourbe. Le second effet de cette eau étoit de causer une ingratitude extraordinaire, un changement total, & une fierté étonnante. Enfin elle changeoit un homme élevé en dignité jusqu'à le rendre méconoissable. C'est ainsi que les honneurs changent les mœurs.

Nos gens arriverent à la ville dans le tems que tout y étoit en grande confusion, & que la Cour étoit toute en troubles; la raison étoit qu'il venoit de disparoitre un des plus grands Monarques de l'Europe; & lequel on avoit cherché de tous côtez sans pouvoir le trouver. Quelques-uns soupçonnoient qu'il s'étoit perdu à la chasse: car, disoient-ils, ce ne seroit pas le premier qui auroit passé la nuit chez un païsan sans dormir, pour écouter des veritez qui aprenent les fourberies des Courtisans; mais le jour vint, & on ne le vit pas revenir. La douleur étoit grande & generale, car il étoit aimé de tout le monde par ses bonnes qualitez. Il n'y eut maison de campagne, ni hôtellerie, ni bois, ni jardin, où on ne le cherchât, tant qu'à la fin ils le trouverent dans un endroit qu'on n'auroit jamais deviné, savoir dans un marché parmi des crocheteurs, & des portefaix, vêtu comme eux, loüant ses épaules pour cinq sols. Il furent étonnez de le voir si changé, & mangeant un morceau de pain avec plus d'apetit que si c'eut été une perdrix. Ils demeurèrent quelque tems sans oser lui parler, ne pouvant

vant se persuader que ce qu'ils voioient
 fut veritable. Ils se plainquirent après
 dans des termes également forts & res-
 pectueux , de ce qu'il avoit abandonné
 son Trône pour s'abaisser à une si vile
 & si basse profession. Je vous assure ,
 répondit-il , que le plus pesant de ces
 fardeaux , quoi que de plusieurs quin-
 taux de plomb , pese bien moins que
 la charge que j'ai laissée. Le sac le plus
 chargé me semble une paille, en compa-
 raison du Gouvernement d'un Roiau-
 me : la chambre la mieux tapissée , le
 lit le plus commode & le plus magnifi-
 que n'ont jamais eu pour moi les char-
 mes de ce pavé où sans aucune inquietu-
 de j'ai plus dormi en quatre nuits que je
 n'avois fait tout le tems de ma vie. Ils
 le suplierent de vouloir retourner à sa
 premiere dignité. Helas , laissez-moi ,
 répondit-il , car à present je commence
 à respirer , à present je goute le plaisir
 d'être Roi de moi-même. Mais, Sei-
 gneur , répondirent-ils , comment est-
 il possible qu'un Prince , d'un genie
 aussi élevé que le vôtre , puisse ainsi de-
 roger à son rang , vivre parmi la canail-
 le , & parmi la lie du peuple ? C'est en
 cela que je m'aperçois le moins de mon
 chan-

changement. Dans mon Palais n'étois-je pas environné de fots, de bouffons, de nains, de flatteurs insupportables, qui (comme disoit un grand Roi) sont les plus vilaines insectes du monde? Ils persisterent encore à le supplier de vouloir reprendre le Sceptre de l'Empire, mais lui pour dernière réponse leur dit : allez, retirez-vous, puisque j'ai éprouvé la tranquillité, & le contentement de cette vie; je serois bien simple de la quitter, pour me replonger dans les embarras de ma vie passée.

Ils s'assemblerent donc pour en élire un autre, & ils jetterent la vûë sur un homme de capacité; d'un genie vaste, & propre à l'exécution, enfin qui avoit toutes les excellentes qualitez convenables à un grand Roi. Ils lui presenterent la Couronne; mais lui la prenant; la tint suspenduë, & dit: hélas! que ton poids me fait de peur! que de maux de tête tu me feras souffrir! Il demanda qu'au moins on lui donnât un homme fort & vaillant pour lui aider à soutenir ce poids, & pour empêcher qu'il ne succombât sous le fardeau. Mais le President du Parlement lui répondit;

ce feroit donc cet homme-là qui porteroit la Couronne entre ses mains , & non pas vous , Sire , qui l'auriez sur la tête. Ils l'habillèrent d'une riche robe de pourpre, doublée non pas de peau de Martres, mais de peau de Herisson ; & le Maître des ceremonies aiant recommandé qu'on la lui vêtît le plus ferré qu'il se pourroit, il en sentit une douleur si vive qu'il ne pût s'empêcher d'en soupirer. Ils lui mirent le Sceptre à la main, & le Roi le trouva si pesant, qu'il demanda si c'étoit une rame de galere, quoi qu'il fut d'un prix inestimable. Il y avoit à l'un des bouts de ce Sceptre non pas une fleur, mais un œuil fort actif, & qui valoit plusieurs yeux. Il demanda ce que cela signifioit : & le Grand Chancelier répondit : cet œuil vous regarde, Sire, & vous dit, que vous devez être vigilant envers Dieu, & envers les hommes, pour conserver la pureté de la foi, pour maintenir la paix, & éviter la guerre, pour récompenser les bons, & punir les méchans, pour bien conoitre ceux qui sont loin de vous, & plus encore ceux qui vous environnent : pour empêcher les extorsions des riches, & pour

pour soulager les miseres des pauvres. Enfin cet oeil perçant doit vous faire découvrir tout à la fois le Ciel & la Terre, vous-même & vos sujets. Voilà l'usage que vous devez faire de cet oeil symbolique qui est au bout de votre Septre. Mais, Sire, permettez-nous de vous avertir encore d'une chose ; non seulement votre Septre à un oeil, mais aussi une ame. Vous en pouvez faire l'experience en tirant l'autre bout. En effet le Roi faisant qu'on lui disoit, tira une épée, & on lui fit remarquer que cette épée est le symbole de la justice qui est l'ame du Gouvernement. Ensuite on lui lût les loix & les devoirs de sa charge. Sa premiere obligation étoit de n'être pas à soi, mais à tout le monde ; de n'avoir point d'heures en sa disposition, mais de consacrer tout son tems aux autres, d'être l'esclave de chacun ; de faire autant de plaisir qu'il pourroit ; de contenter Dieu & les hommes autant que la chose est possible, de mourir de bout & en agissant. Mais on l'avertit en même tems qu'il conoitroit rarement la vérité, & qu'il n'auroit guerre d'amis personnels ce qui le toucha fort. Vous m'en dites

tes plus qu'il n'en faut, dit le nouveau Monarque, pour me faire refoudre auffi à preferer ma liberté, & à renoncer à la Couronne. Pour moi je croi que ce mot *Couronne* vient du mot *Cor*, le cœur, & qu'on ne l'appelle ainfi qu'à caufe de la peine qu'elle donne à celui qui la porte; peine fenfible & agitation continuelle de cœur: Très-obligé donc, cherchez ailleurs; car je vous declare que je ne veux point d'une pourpre doublée d'épines; d'un Septre qui eft une vraie rame de galere, ni d'un Trône qui eft une place à torture, à gêne & à tourmens. Alors un Miniftre s'aprochant à fon oreille, lui dit, prenez les honneurs, & laissez les charges. Cela revient à ce qu'Agripine difoit de fon fils Neron; Qu'il me tuë, pourvû qu'il regne. Sur ce pernicieux avis le Roi aquiesca, & en même tems on entendit le fanfare des trompetes, & le Prince marchant fuivi d'un nombreux cortège de Noblefle, le commun peuple fit retentir fes acclamations de *vive le Roi, vive le Roi*. Andrenius mêlé dans cette foule reflechiffoit fur le bonheur aparent de la Dignité Roiale; mais un homme de grand jugement le dou-

doutant bien de sa prevention, lui dit; Crois-tu que ce Prince que tu regardes si attentivement soit celui qui commande aux autres? tu te trompes fort; puis lui montrant un vil esclave qui avoit un carcan au cou, les fers aux pieds, & qui trainoit un grand globe; tenez, dit-il, voilà celui qui est le Maître de l'Etat, & qui le gouverne à sa fantaisie. Andrenius prit cela pour une plaisanterie, & il s'en moquoit: mais l'homme sage répondit d'un grand serieux: cette grosse boule de fer qu'il traine c'est le Roiaume, que pourroit-ce être autre chose? Voistu ces degrez par où il la fait rouler? Ce sont les degrez de l'autorité. Ecoute à present ce que je vais t'apprendre; le premier de ces degrez est pour le Prince, & le second pour son favori. Ce favori a une femme, à laquelle il ne peut rien refuser: cette femme a un enfant qu'elle aime à la folie: cet enfant est attaché à son esclave: l'esclave demande à l'enfant la premiere grace dont il s'avise: l'enfant pleure: la mere importune son époux: l'époux conseille au Prince d'accorder la demande: le Prince facile & sans examiner rien consent à

tout : ainsi l'esclave obtient ce qu'il veut. N'est-ce pas comme cela que le globe roule de degré en degré, jusqu'à ce qu'il vienne sous les pieds de l'esclave qui en dispose suivant ses passions ? Toute la pompe acheva de passer ; car le tems triomphe de tout ; & nos deux Pelerins, conduits par l'homme prudent, entrèrent dans une grande place, où ils virent quatre ou cinq personnages qui avoient l'air extrêmement fier, & qui sembloient dédaigner tout le monde. Ils jouïoient à la paume, l'un jettoit la balle à l'autre ; celui-ci la renvoioit à son voisin ; & toujours de même jusqu'à ce qu'elle revint au premier, faisant ainsi un cercle politique, qui est le plus vicieux de tous les cercles. Eux seuls étoient en possession de la balle ; elle ne sortoit jamais de leurs mains ; & tous les autres n'étoient que spectateurs. Critile réfléchissant sur cela, dit, cette balle paroît l'emblème du monde. Aussi est-elle, répondit l'homme judicieux. Le jeu que vous voyez, est le jeu du commandement ; c'est la manière de gouverner dans toutes les Républiques : l'autorité suprême y retombe toujours dans les mêmes mains,

&

& il n'y a que ce petit nombre d'hommes qui puisse attraper la balle. Voulez-vous me croire ? renoncez à l'envie de parvenir aux charges ; suivez moi plutôt , & je vous conduirai à un Empire réel & veritable. Critile répondit , nous devons nous reposer ici : mais le meilleur office que vous puissiez nous rendre , ce seroit de nous dire où demeure l'illustre Marquis qui est ici l'Ambassadeur d'Espagne. C'est chez lui que nous espérons finir nôtre long Pelerinage ; c'est chez lui que nous croions trouver la felicité que nous cherchons. Le Chapitre suivant contient la réponse du sage , & les nouvelles aventures de nos deux Voyageurs.



CHAPITRE XIII.

Tout le Monde en Cage.

LE corps de l'homme croit jusqu'à vingt-cinq ans, son cœur jusqu'à cinquante ; mais son esprit augmente toujours en nouvelles lumieres ; grande preuve de son immortalité ! l'âge viril est la troisième partie de la vie, & la

meilleure: c'est pourquoi elle tient le milieu entre l'adolescence & la vieillesse. Dans cet âge mûr l'homme arrive au dernier période de son accroissement; l'esprit doit être dans la perfection; la raison doit dominer par tout; la Sagesse & la Prudence doivent conduire toutes nos actions. Qu'il seroit heureux cet homme s'il naissoit avec toutes ses perfections! mais, hélas! combien y en a-t-il qui n'ont jamais commencé à vivre? Le nombre de ceux qui diffèrent de jour en jour cet heureux commencement de vie est encore beaucoup plus grand. Cet âge, quoi qu'imparfait, a pourtant beaucoup moins d'imperfections que ses autres âges; car il n'a ni l'ignorance de l'enfance, ni les folies de la jeunesse, ni les incommoditez de la vieillesse. C'est un soleil en plein midi. La nature donne aux hommes trois différentes couleurs, selon le progrès & la diversité de leur âge. La couleur de roses sur les joues des enfans, & celle d'or sur leurs blonds cheveux; car l'enfance est une Aurore, c'est une espèce de Soleil levant. La Couleur de l'âge vieil est noire; symbole d'une grande pru-

prudence, & d'une profonde reflexion. La troisiéme couleur est celle de la vieillesse, par laquelle on arrive au port de la vertu, & avec laquelle on finit la carrière de la vie. Cette couleur est blanche; car la candeur doit être le principal caractère des vieillards.

Andrenius avoit atteint le plus haut de l'âge viril; & Critile au contraire descendoit à grands pas la pente de la vieillesse. Tous deux profiterent de la compagnie de l'homme sage; on l'appelloit le Heros de l'occasion. C'étoit un homme tout-à-fait singulier, & quoi que nos Pelerins qui avoient déjà vécu long-tems, eussent eu bien des sortes d'avantures, quoi qu'ils eussent vû des prodiges de toutes les manieres, ils n'en avoient pourtant pas encore rencontré de semblable. Celui-ci, dis-je, leur paroissoit tout-à-fait nouveau; il se faisoit si grand & si petit qu'il vouloit. Lui prenoit-il envie de s'étendre? il vous allongeoit son corps comme un colosse; il élevoit sa tête, il haussait la voix, & il paroissoit un vrai Geant. Vouloit-il se racourcir? il le faisoit si bien, qu'on voioit en lui un Nain pour

La petiteſſe, & un enfant pour ſa docilité. Andrenius étoit comme extaſié de voir cet énorme changement: mais le Heros de l'occaſion lui dit: ne craignez rien; car avec ceux qui ont la hardieſſe de me reſiſter, & qui prétendent meſurer leurs forces avec les miennes, je me tiens ferme ſur mes pieds: mais avec ceux qui ſ'humilient devant moi, & qui ſe remettent de tout à ma volonté, je me fais ſi petit qu'ils peuvent diſpoſer de ma perſonne comme ils veulent; car je fais gloire de pardonner aux humbles, & de dompter les orgueilleux. Il leur dit enſuite que le Marquis Ambaſſadeur qu'ils cherchoient, n'étoit pas à la Cour Imperiale, mais à Rome pour des affaires extraordinaires. Nos Pelerins en parurent fort fâchez, & reſolus de le trouver à quelque prix que ce fut, ils ſe remirent en route, & ils prirent le chemin d'Italie. Le Heros de l'occaſion ſ'étant offert de les accompagner, ils acceptèrent ſon honnêteté. Alors ce guide entamant la converſation: puis-que je vous ai promis, dit-il, de vous faire conoitre ce que c'eſt qu'un véritable Empire: ſachez que ce n'eſt pas de
 com;

commander aux autres ; mais à soi-même. Qu'importe qu'on s'assujettisse tout le monde, si on ne peut se soumettre à la raison ? Le plus souvent ceux qui ont le plus de Sujets, sont les plus esclaves de leurs passions, & qui a plus de pouvoir sur les autres, en a le moins sur soi-même. Un Roiaume n'est pas une félicité, mais une charge. La véritable Monarchie est de regner sur son cœur. Il n'y a pas de tiran plus cruel que le dérèglement, & l'homme qui suit le désordre de son esprit, est plus malheureux que les esclaves les plus maltraitez de l'Afrique. Combien de fois un fou amant voudroit dormir en repos, lors que sa passion le tient éveillé dans l'inquietude, dans l'impatience, & dans les soupirs ? Son amour ne lui fait-il pas passer des nuits entières au froid & à la pluie sous les fenêtres d'une beauté, qui s'en moque, & qui se divertit de ses peines ? Un misérable avaricieux voudroit bien ou rassasier, ou tromper la faim qui le presse : mais l'Avarice lui dit : non, tu ne dois être affamé ni alteré que d'argent. L'ambitieux soupire après le repos, mais l'ambition l'oblige à passer toute sa vie

dans des allarmes continuelles. Y a-
 t-il des cruautés plus barbares? & n'ai-
 je pas raison de conclurre qu'il n'y a
 point dans le monde de Royauté plus
 heureuse que le contentement d'esprit?
 On est Prince, Seigneur, Roi, &
 Monarque de soi-même. Au reste, il
 ne vous manquoit plus que cette leçon,
 pour arriver au comble d'une perfec-
 tion immortelle. Vous avez déjà aquis
 de l'honneur & de la science; vous
 avez d'ailleurs assez de bien pour vivre
 commodément. Le courage la ver-
 tu, l'estime, la reputation, vous pos-
 sedez tout cela; & à present vous aurez
 aquis l'Empire sur vous-mêmes, qui
 est le veritable Empire. Après cela il
 leur demanda ce qu'il leur sembloit des
 braves Allemans. Ce sont de grands
 hommes, répondit Critile; mais lors
 qu'il alloit continuer, il fut interrom-
 pu par un homme, qui fuyant, & tout
 effraié, car il avoit la terreur peinte sur
 le visage, crioit, *prenez garde, prenez*
garde, a la bête feroce. Cela fit peur
 à nos gens, & ils furent encore bien
 plus épouvantez, quand ils virent
 quantité de gens qui fuioient aussi, &
 qui faisoient le même cri. Est-il possi-
 ble,

ble, dit Andrenius, que nous ne nous verrons jamais à couvert de monstres, ni de bêtes feroces, & que toute nôtre vie doit être un tissu d'alarmes? Ils commençoient à courir comme les autres pour se mettre en seureté; mais s'écartant tournez par hazard vers le Geant leur compagnon, ils s'aperçurent qu'il s'étoit mis dans ses souliers: à cette vüe leur fraieur redoubla; le Heros s'étoit niché là par un effet de sa crainte. Mais lui avec une voix intrepide les encouragea, disant: ne craignez pas, car ce n'est pas un malheur, mais un grand bonheur qui vous vient. Un de ceux qui fuioient l'entendant parler ainsi, s'écria: comment un grand bonheur? savez-vous que nous sommes poursuivis d'une bête si cruelle qu'elle ne pardonne à qui que ce soit? Faut-il, s'écria Critile, que nous aions eu le malheur de passer par ici? C'est, dit le Geant rapetissé, que c'est ici le chemin de la gloire, la route des grands hommes; & cette bête qui cause tant d'épouvante, ne doit pas vous faire peur, mais il faut au contraire quelle vous serve de trophée. Andrenius trembloit; il demanda à quelqu'un qui étoit près de

lui ; ne me sauriez-vous dire ce que c'est que cette bête ? L'avez-vous vûë ? Si je l'ai vuë , répondit-il , j'ai même éprouvé sa fureur , & cette aventure m'a tourné a bien. C'est un monstre cruel , & inexorable : qui ne se nourrit que de grands hommes ; chaque jour il lui en faut un pour ses repas , & ce doit être le meilleur , le plus celebre , un personnage illustre dans les armes , ou dans les emplois , enfin un homme du premier merite. Si c'est une femme , ce doit être la plus belle : d'abord il la met en pieces & la mange ; mais les laides & les stupides n'ont rien a craindre de lui. Encore un coup , il n'y a ici personne de distingué qui ne soit en danger : un savant le sent de mille lieues. Ce monstre fait de si horribles dégats que pour s'en garantir , les amis & les propres freres se trahissent : car le premier homme qu'il déchira lui fut présenté par un frere. C'est un pitié de voir un soldat brave & vaillant devenir la victime de voracité. Comment , s'écria Andrenius , il ose aussi s'attaquer aux braves ? S'il l'ose ? il a bien attaqué *Torrecurso* , le vaillant Cantelme , le Duc de Feria , & plusieurs

sieurs autres : Monstre cruel qui ruine tout ce qu'il y a de bon au monde. C'est un spectacle horrible de le voir attraper tout avec ses dents, avec sa langue, enfin de toutes manieres. Il a donc le goût fort bon, dit Critile : Au contraire, lui répondit-on ; car tout ce qui est bon lui semble méchant, & il ne sauroit même l'avalier. Il mord pourtant toujours le meilleur, & si quelquefois il l'avale sans y penser, il ne le digere pas. C'est pour cela que je crie, belles éloignez - vous, fuiez savans, braves tenez vous sur vos gardes, Princes veillez : la petite bête s'approche toute en fureur, courez, courez. Comment donc la petite bête s'écria le Geant devenu Nain, & caché dans ses souliers ; Ne doit-elle pas être fort grande, puis qu'elle s'engraisse de tout ce qu'il y a de plus grand ? C'est tout le contraire, répondit celui qui la connoissoit ; car quoi qu'elle morde ; elle ne peut rien avaler : mais quoi qu'elle soit petite, elle n'en est pas moins cruelle. Au reste il n'y a rien de plus empesté que le souffle qui sort de sa méchante gueule. Je l'ai vû moi-même éclipser le soleil, & offus-

quer les étoiles. Elle ternit les glaces les plus fines; si bien que son seul regard efface tout ce qu'il y a d'éclatant, tout ce qu'il y a de lustré. Ne se trouvera-t il point un Roland qui puisse lui couper la tête? demanda Andrenius. Et qui seroit celui qui entreprendroit de la tuer? repliqua l'homme: ce ne seront pas les petits; car elle ne leur fait point de mal; au contraire elle les vange & les console. Ce ne seront pas non plus les grands hommes; car elle les déchire tous. Ainsi vous voiez que sa vie est en sûreté. Mais, dit Critile, est-ce une véritable bête, ou un homme? La réponse fut qu'elle tenoit un peu de l'homme, beaucoup plus de la femme, & encore davantage de la bête feroce,

Ensuite nos Pelerins virent paroître une vieille sorciere horrible, hideuse, qui grinçoit les dents, & qui vomissoit du poison. Sachez, dit le Geant Nain, que le remede qu'il faut opoler à ce monstre, est de ne se pas émouvoir, de ne faire point le brave, & de ne lui faire aucune resistance. Nos gens suivirent ce conseil: La sorciere qui aprochoit se mordant les levres, &

tou-

toute furieuse, voyant qu'ils étoient si tranquilles, & que celui qu'elle s'étoit figuré un Geant n'étoit qu'un Pigmée, elle dédaigna même de les regarder, & d'un air de mépris tourna le dos à leur foiblesse. Alors le Nain ayant repris la hauteur de Geant, leur demanda: Que vous semble de cette affreuse vieille? Critile répondit; je me suis figuré que c'étoit l'injuste contume de nos jours, qui est d'exiler tous les grands hommes, par la seule raison qu'ils ont une réputation éclatante: Un homme excelle-t-il en savoir, on lui fait d'abord son procès, & on le condamne à n'être jamais écouté: les beaux esprits sont accusés d'égarement, & les braves d'orgueil: la beauté la plus accomplie est contrainte de se cacher; on ne peut souffrir l'habileté d'un Ministre d'Etat: enfin on bannit tout ce qu'il y a d'illustre, & de plus distingué. Se peut-il, s'écria Andrenius, que cette detestable coutume fut chez des hommes aussi sages qu'étoient les Atheniens? C'est un fait raisonnablement incontestable, répondit le Geant: Et où peuvent donc se retirer toutes ces illustres personnes? dit Critile. Où? repliqua

le Geant : les braves dans l'Estramandoure, & dans la Manche; les beaux esprits en Portugal; les sages en Arragon; les gens de probité en Castille; les filles vertueuses à Toledé; les belles à Grenade; les beaux parleurs à Seville; les grands Seigneurs à Cordouë; les genereux dans Castille la neuve, & tout ce qu'il y a d'éclatant à la Cour. Sur cela Andrenius dit, à voir les yeux égarez & malins de cette forcierié; sa bouche tournée, son air composé, ses gestes & ses grimaces; & au chagrin dont elle assaisonne tout ce quelle dit, je croirois que c'est l'envie. C'est elle-même, repliqua le Geant; mais elle ne veut pas l'avouer. Nos Voiageurs ainsi délivrez de l'envie, & continuant leur route, arriverent à un passage inévitable, où assistoit un Personnage, grave & de credit, il avoit une balance à la main, & s'en servant pour peser le discernement & les pensées des Auteurs, il examinoit à la rigueur, si le tout étoit de poids. C'étoit un plaisir de voir tous ces Messieurs les Ecrivains venir en foule apporter leur denrée; à peine pouvoit-on y fournir: mais ils avoient tous le chagrin de conoitre leur

peu-

peu de justesse. Les uns se trouvoient avoir le jugement trop leger de quatre grains; & ceux-là formoient la mauvaise classe. Leurs défauts ne venoient pas d'une même cause : les uns manquoient en un point, & les autres, en un autre. Celui qui réussissoit sur certaines matieres, n'étoit plus reconnoissable ailleurs. Celui-ci étoit ingenieux, mais trop hardi; celui-là étoit savant, mais pedant; si bien que tous étoient au dessus du poids. Les autres au contraire faisoient trop descendre leur bassin comme les Bacheliers par exemple, qui se croiant plus que savans, s'infatuent de la bonne opinion qu'ils ont deux-mêmes. Il y en avoit qui s'exprimoient assez bien, mais avec trop d'affectation: d'autres auroient pû passer pour très-habiles gens, qui gâtoient leur beau talent par l'orgueil, & c'étoient ceux-là qui rebutoient le plus. Ainsi on en arrêtoit quantité pour n'avoir pas le jugement bien tourné. Rarement s'en trouvoit-il un entre mille qui mit la balance dans l'équilibre. Le Deputé voiant que presque personne n'étoit comme il faut, commanda qu'on mit tous les defectueux dans la *Cage de l'Univers*. On l'apelloit ainsi à cause du
 nom

nombre infini de gens dont elle est toujours pleine; car il n'y a presque personne qui n'ait son grain de folie; les uns, parce qu'ils n'ont pas assez d'esprit, & les autres parce qu'ils en ont trop. Chacun donc étoit condamné à la Cage. Un de ceux qui étoit déjà enfermé, commença à crier à nos Pele-rins; entrez ici, c'est prendre le tems que de vous faire peser; car nous sommes tous foux, les uns plus les autres moins. Ils y entrèrent tous les auspices du Geant, & ils virent comment plusieurs sans parler donnoient des marques de leur folie. Il y en avoit de differens ordres, & tous fort bizarres. On voioit l'un faire l'important; l'autre l'Orateur: l'un le galant, l'autre le brave: celui-là se piquoit de Noblesse, celui-ci de gout fin; les uns étoient trop sensibles, les autres froids & indolens. Ceux qui vouloient passer pour avoir du credit, se faisoient disgracier; ceux qui se vantoient d'habileté, n'avoient point de pouvoir: les braves étoient furieux; les gros Negocians faisoient banqueroute: les jureurs faisoient fremir; les quereleurs étoient hais; & tout le monde se désoit des ar-tis-tes.

tificieux & des fourbes. Andrenius étonné de voir tant de fous, demanda comment cela pouvoit être: Tu ne fais donc pas, lui répondit un, que la folie est la semence qui croit le plus sur la terre? elle rend par tout cent pour un; & en quelques endroits mille: Chaque fou en fait cent autres: & chacun de cette centaine en fait autant: ainsi en quatre jours toute une Ville en est remplie. Une se montre-t-elle aujourd'hui au public, demain cent autres folles ne manqueront pas d'imiter ses manieres libertines. C'est une chose étrange pourtant que cent sages ne fussent pas pour guerir un fou; & qu'au contraire un fou communique sa folie à cent personnes qu'on croioit sages. Nos Voia-geurs étoient tout étonnez de voir ces fous toujours en mouvement, & toujours hors d'eux mêmes, L'ignorant s'imaginoit être savant; le diseur de rien se croioit un grand homme; le poltron se donnoit les airs d'un grand Capitaine; la laide faisoit la belle; la vieille se mettoit en jeune; le sot faisoit le beau raisonneur. Ce qu'il y avoit de rejoüissant, c'est que chacun demandoit à son compagnon s'il ne rê-voit

voit point. Etes-vous fou, disoit l'un, y pensez-vous, savez-vous bien où vous êtes, avez-vous donc perdu le jugement, s'écrioient les autres; & cependant ils étoient tous à peu près égaux. Ces pauvres gens avoient l'imagination si frappée, qu'ils se croioient les antipodes les uns des autres, chacun s'imaginant marcher droit, & que tous ceux qu'il voioit alloient la tête en bas. Tel disoit; cet homme-là n'est pas dans le bon chemin, qui avoit pour réponse: Et vous, Monsieur, êtes-vous bien chaussé, pour passer l'eau sans vous mouiller? Enfin chacun se moquoit de son voisin: l'avaricieux se railloit de l'impudique; le François plaisantoit l'Espagnol; & l'Espagnol tournoit le François en ridicule. C'est à présent, dit Critile, que je reconois qu'il n'y a point de cervelle sans vuide & sans creux, & qu'on a eu raison d'appeller cette maison la Cage de l'Univers. Nos gens aiant avancé, trouverent les Anglois enfermés dans une Cage si belle, qu'on l'auroit prise pour un séjour délicieux. Ces Messieurs-ci sont condamnez à une agréable prison, dit Andrenius. On les a placez là, ré-

pon-

pondit le Guide, parce qu'ils sont fiers de leur beauté. Aux autres Cages étoient condamnez les Espagnols pour leurs malices; les Italiens pour leurs tromperies; les Allemans pour leurs emportemens; les François, pour cent choses; & les Polonois pour leurs factions. Il y en avoit de quatre sortes qu'on pouvoit apeller les insectes des quatre Elemens. Les superbes, ceux de l'air: les emportez, ceux du feu: les avaricieux, ceux de la terre; & les Narcisses, ceux de l'eau, qui est l'élément le plus simple. Les flatteurs representoient ce cinquième Element, sans lequel on dit qu'on ne peut vivre ni à la Cour, ni dans le monde. On trouvoit là aussi des fous extravagans, & capricieux. L'un s'étoit mis en tête de ne faire du bien à qui que ce fût, quoi qu'il possédât un assez gros bien pour en faire beaucoup. Andrenius eut la curiosité de lui en demander la raison: C'est, répondit-il, parce que je crains la mort. Au contraire, répliqua Andrenius, si vous faites du bien chacun vous souhaitera longue vie. Vous vous trompez, dit-il, on se trouve fort mal d'être genereux, & si vous en doutez, pré-

prêtez vôtre argent , vous verrez si on ne vous souhaitera pas dans l'autre monde. Ceux à qui on fait le plus de bien , sont les plus ingrats. Mais pour quelques esprits mal-tournez qu'il y aura , reprit Andrenius , voudriez-vous laisser perir tant d'honnêtes gens qui savent reconoitre les bons offices , & répondre aux bienfaits ? Ah nommez les moi ces braves gens-là , s'écria le riche , que nous fassions leur eloge. Enfin , ne prenez point tant de peine pour me convertir , je ne veux pas mourir si-tôt. Ne savez-vous pas le Proverbe Espagnol , *quien bien te hara , o se te ira , o se te morira* ? Près de celui-ci étoit un superstitieux , qui pourtant avoit fort bonne mine ; rencontroit-il un louche en son chemin , il en tiroit un si mauvais augure , que retournant au plus vîte chez lui , il s'y enfermoit pour quinze jours ; & s'il rencontroit un borgne , il n'osoit se montrer pendant une année. Un de ses amis voiant qu'il ne mangeoit point & qu'il étoit aussi triste , & aussi mélancolique que s'il eut perdu tout son bien , lui demanda ce qu'il avoit , & ce qui lui étoit arrivé. Helas , répondit-

dit-il en poussant un gros soupir, que je suis en grand danger ! Comment donc ? dit l'ami. C'est, repliqua-t-il, que la saliere étant tombée, le sel s'est repandu sur la table. Eh, Monsieur, passe pour le sel, Dieu vous garde de plus grand malheur : Pour moi je ne trouve pas d'autre danger que celui d'aller à la guerre. Nos Voiateurs s'étonnerent de voir une Cage pleine d'hommes qui passoient pour savans : Surquoi Critile dit : si ces gens-ci étoient des amans, je ne serois point surpris de les voir en Cage ; car l'amour & la folie sont toujours logez ensemble. Mais des hommes solides ? C'est, répondit Seneque, qu'il n'y a point de bon esprit, qui n'ait un grain de folie.

Comme les Pelerins en étoient là, un Allemand & un François s'attaquerent de paroles, & penserent en venir aux mains. Le François traita l'Allemand d'ivrogne, & l'Allemand apella le François fou. Le François se croiant fort offensé, alloit se jeter comme un furieux sur l'Allemand ; (car les François tâchent toujours d'être les aggresseurs, & c'est ce qui les rend souvent victorieux) il juroit de lui tirer jusques

à la dernière goutte de sang; & l'Allemand juroit de faire sauter la cervelle au François. Un Espagnol se mit entre deux; mais quoi qu'il fît, il ne pût apaiser le François. Vous n'avez pas raison, lui disoit l'Espagnol; car s'il vous a traité de fou, vous l'avez appelé ivrogne. Non, Monsieur, répondit le François, je suis le plus offensé, car fou est pire qu'ivrogne. L'un & l'autre ne valent rien, repliqua l'Espagnol; & si la folie est un défaut, l'ivrognerie est un excès. Mais, dit le François, c'est un avantage d'être ivre, car l'ivrognerie est une folie rejoüissante, un état agréable, un défaut qui fait plaisir. Et quand un fou, repliqua l'Espagnol, s'imagine être Roi, ou Pape, ne vit-il pas très-heureusement? Je ne sai donc de quoi vous vous plaignez. Eh bien, je n'en demordrai pas, répondit le François, car je trouve une grande différence entre une folie causée par le trop d'usage du vin, & celle qui vient d'un manquement d'esprit. Il y avoit là aussi une femme folle de sa beauté; car il est assez ordinaire aux belles de n'avoir point de jugement. En voici une, dit Critile, qui
feroit

feroit perdre l'esprit à plus de cent autres personnes. Il disoit vrai; la mere de cette belle femme étoit folle d'admiration, son mari fou de la jalousie, & tous ceux qui la regardoient étoient fous d'amour. On entendit tout d'un coup un homme crier de toute sa force : moi ? un homme comme moi ? un homme de mon rang ? un Pair du Royaume ? me mettre dans cette Cage ? cela ne sera pas : quand on m'impute quelque travers, on ne fait pas que j'ai mes raisons. Je ne dois rendre compte à personne de ma conduite ; on me fait tort ; on se trompe ; c'est ce qui arrive souvent quand on se mêle de censurer les actions des Grands. Ne voit-on pas que la plupart des Historiens donnent là-dessus à droit & à gauche, sans rencontrer jamais juste ? Ce Seigneur faisoit tout son possible pour éviter la Cage : mais ceux qui en étoient les maîtres, l'y firent entrer par force sans avoir aucun égard à son rang, & se contenterent de lui dire, on ne juge pas ici des intentions, mais des folies. Critile arrivant dans le moment qu'on y mettoit un autre Grand qui lui étoit bien connu, dit, qu'il n'y avoit point de

de raison à renfermer un homme de cette volée. Mais on lui répondit, que les grands Seigneurs se couvroient toujours de leur grandeur, pour faire de plus grandes folies. Du moins, repliqua Critile, ne le mettez point parmi les autres; donnez lui une Cage en particulier. Mais les Juges s'en moquerent; puisque les grands Seigneurs, dirent-ils, sont ceux qui perdent tout le monde, il est juste aussi qu'ils demeurent dans la Cage commune. Il y en avoit plusieurs au contraire qui suplioient instamment qu'on leur fit l'honneur de leur accorder une place dans la Cage des fous; mais les Intendants s'y opposerent absolument, & ils ordonnerent qu'on les mît dans la Cage des simples qui étoit placée à l'opposite. On les plaça là, parce qu'ils étoient de ceux qui pretendant aux Charges vivent toujours en esperance.

Ce qu'il y avoit de plus rare, étoit de voir des fous, faute de memoire. (Car pour ceux qui le sont faute de bonne volonté, & de bon jugement, rien n'est plus commun) Ces fous donc faute de memoire sont tous les heureux, & tous les opulens, qui ne se souviennent ja-

mais

mais des pauvres ; ceux qui sont toujours prêts à rendre service quand on ne leur demande rien ; & ceux à qui on s'adresse toujours trop tard , pour en obtenir quelque secours. Plusieurs qui bronchoient pour la seconde fois au même endroit ; d'autres qui se replongeoient toujours dans le même embarras ; quelques-uns qui s'étoient remariés ; plusieurs qui s'étoient laissez atrapper par des gens moins fins qu'eux ; mais il y avoit une double Cage pour ceux qu'on avoit trompé une seconde fois ; & on donnoit double portion à ceux qui pretendoient se justifier de leurs fautes , en disant, *Je pensois que....*

Il se forma une dispute pour savoir qui avoit été le plus grand fou du monde : car on fait bien qui a été le premier. On nomma plusieurs personnages distinguez , tant anciens que modernes ; il s'en trouvoit une infinité en France , en Espagne. La dispute finit par un consentement general que c'étoit le Poème de l'amoureux Medore. Andrenius demanda pourquoi on mêloit les gais avec les melancoliques ; les contents avec ceux qui souffrent. C'est pour temperer la joie par la douleur ,

Tsme II. Q répon-

répondit l'un : c'est pour guerir les uns par les autres, ajouta-t-il encore, de meilleur sens. Y en a-t-il donc quelques-uns qui guerissent ? demanda Critile ; Oui, lui répondit-on ; mais par force : tel étoit celui qui ne vouloit pas paier le Medecin qui l'avoit guerir : le Medecin l'apella devant le Juge, qui fût surpris d'une ingratitude si odieuse : & il croioit presque qu'il étoit redevenu fou ; mais le convalescent allegua pour ses raisons : premierement, qu'il n'avoit point fait de marché, & qu'en suite, bien loin de lui avoir fait du bien, en lui rendant son bon sens, on lui avoit fait beaucoup de mal : car, disoit-il, je n'ai jamais passé un meilleur tems, que lorsque j'ai été fou : je ne sento point les injures ; je ne me souciois point du mépris ; en un mot je ne m'affligeois de rien : Un jour j'étois Pape ; l'autre jour j'étois Roi, j'étois riche, brave, victorieux ; un moment sur la terre, un autre dans le Ciel, & toujours en gloire. A present qu'on m'a guerir, je maigris tous les jours, je suis devenu comme un squelette, & cela, parce que je reconois à present le desordre de mes affaires. Le Juge lui com-
manda

manda, ou de paier le Medecin, ou de redevenir fou. Croiroit-on qu'il choisit le dernier?

Nos Pelerins s'entendirent appeller avec empressement de quelqu'un qui étoit dans la Cage de ceux qui ne sont pas contens. Il se plaignoit fort de ce qu'on l'avoit mis là sans sujet, & effectivement il raisonnoit si bien, qu'on commençoit à douter qu'il fut véritablement fou. Voici son raisonnement: Qui peut être content de mener une vie si triste: Un pauvre souffre mille miseres: un riche a mille soins: un homme marié n'est jamais sans chagrin: celui qui ne l'est pas s'ennuie de sa solitude: les savans sont importunez, & les ignorans trompez. Si on est honnête homme, on a bien de la peine à conserver son honneur: si on est lâche, il faut faire le sourd à bien des injures: Les jeunes gens ont leurs passions, & les vieillards, leurs infirmités: Qui est seul n'a point de protection; qui a des parens a des chagrins; qui est en charge est sujet aux médisances; qui obéit, est sous le joug, qui vit dans la retraite devient hypocondriaque; qui se familiarise, est méprisé. Que doit donc

Q 2.

faire.

faire un homme raisonnable? peut-il être content parmi tant de miseres & de chagrins, s'il n'est fou? Ne trouvez-vous pas à présent que j'ai raison? Plut à Dieu que j'eusse du bonheur! car ce n'est pas le bon sens qui me manque. A ces dernières paroles on reconut sa folie, maladie dont bien des gens sont attequez, d'être contents de leur esprit, & mécontents de leur fortune: Et combien y en a-t-il, dit Critile, qui se prennent à leur mauvaise étoile pour cacher leur peu de bon sens, & leur mauvais discernement. Quelqu'un arriva dans ce lieu, & son but étoit de se divertir à voir les Cages: mais on s'en faisit d'abord pour le mettre dans une. Et pourquoi donc? disoit-il; je ne suis ni Musicien, ni amoureux, ni gaillard: je n'ai jamais répondu pour personne: je ne me suis reposé sur la parole de qui que ce soit: je n'ai jamais compté sur la fidélité des femmes, particulièrement des Françoises. Quand je me suis marié, je ne me suis pas laissé prendre par les yeux comme on faisoit anciennement, ni par les doigts comme on fait aujourd'hui en comptant l'argent de la dot avant le mariage. Je n'ai
jamais

jamais envié le bonheur des autres : je ne me suis jamais fâché de voir mes voisins dans la joie. Pour mes amis ; je ne leur ai jamais fait de mechantes affaires par ma langue. Je n'ai jamais épousé le parti d'aucun Potentat. Je ne conçois donc pas de quelle espece peut être la folie pour laquelle vous voulez me mettre en Cage. Qu'on le loge, qu'on le loge, cria le President. Mais aprenez m'en du moins la raison, replica ce pretendu sage. C'est parce que tu te crois le seul homme qui soit exempt de folie. Pour cela seul, quoi que tu ne sois pas fou, on peut pourtant te faire passer pour-tel ; comme cela arrive tous les jours. Que chacun donc sache que pour être sage, il ne faut pas croire les autres fous : autrement c'est manquer de bon sens & se mettre en risque de perdre sa reputation.

Andrenius remarqua que tous ceux qui étoient en Cage, étoient des hommes faits, & qu'il n'y avoit aucun enfant. D'où vient cela ? dit-il. Quelqu'un répondit que cela venoit de ce que les enfans ne conoissoient point encore l'amour : un autre dit que c'étoit

à cause qu'ils ne sauroient perdre le bon sens, n'en étant pas encore pourvus. Un Philosophe soutint que cela venoit plutôt de l'humidité du cerveau des enfans ; & un autre dit que c'étoit parce qu'ils vivoient sans inquietude. A ce moment les Archers amenerent un Allemand, qui soutenoit fort & ferme qu'on le prenoit pour un autre : il disoit qu'il n'avoit pas le cerveau trop sec ; (ce qui cause ordinairement la folie) mais qu'au contraire il l'avoit trop humide, & c'est pour cela, ajoutoit-il, que je ne suis jamais en meilleur sens que quand je suis ivre. On lui demanda, comment cela pouvoit être. C'est, répondit-il, que quand je suis bien ivre, il me semble de voir renverser tout du haut en bas, & du bas en haut. Puis donc, concluoit-il, qu'aujourd'hui tout va à rebours, n'ai-je pas raison de dire que quand je suis ivre je voi les choses comme elles sont ? Eh bien, lui repliqua le President, quoi que vous voiez les choses à rebours, vous n'en allez pas plus droit. A la Cage des fous gais.

De quel côté que nos gens se tournassent, ils trouvoient ou des fous, ou
des

des simples. Tout le monde en étoit plein. Je m'imaginois, dit alors Andrenius, qu'on enfermoit ces sortes de gens en quelque endroit particulier; mais je m'aperçois bien à présent qu'ils occupent tout le globe de la terre. On pourroit vous dire ici la même chose qui fut dite à un étranger, à qui on avoit fait voir dans une grande ville tout ce qu'il y avoit de beau & de curieux: superbes palais, places vastes, regulieres, & bien bâties; jardins délicieux, & temples magnifiques. L'étranger fut curieux de voir la maison des fous. Eh, Monsieur, lui dit-on, la demeure des fous n'est pas un lieu séparé: leur maison c'est toute la ville. De tout ce qu'Andrenius avoit devant les yeux, rien ne l'étonnoit plus que de voir aussi les beaux esprits parmi les habitans de la Cage. Lors qu'il voulut en témoigner sa surprise, il fut encore plus étonné; car on lui fit remarquer qu'ils étoient même les pires de tous, parce qu'il n'y a pas moyen de les guerir. Il y en avoit un entre autres qui brilloit extrêmement, & dont on ne pouvoit admirer assez le génie; mais qui s'en servoit mal, &

Q 4

qui

qui n'entendoit rien à le faire valoir.

O maison de Dieu, s'écria Andrenius, comment es-tu ainsi habitée par des fous ! A ces mots tous les gens à Cage, de toute Nation, de tout sexe, de toute espece, de toute condition, saisis d'une fureur subite, voulurent se jeter sur nos deux Voiageurs. Dans un moment ceux-ci se virent environnez, & ils ne savoient comment s'y prendre pour se débarasser de ces fous, ou pour les faire rentrer dans leur bon sens. Mais le Geant sonnant d'une trompette d'ivoire qu'il avoit à sa ceinture, fit un bruit si terrible, que tous les fous épouvantez s'enfuirent, & se retirerent dans leurs Cages. Ainsi nos Voiageurs se virent délivrez, & le chemin fut desembarassé. Andrenius, tout étonné, demanda au Geant si cette trompette étoit la Corne si renommée d'Astolfe. Non, répondit-il, ce ne l'est pas, c'en est une toute semblable, excepté qu'elle vaut encore mieux ; la Verité même me l'a donnée. C'a été par cet instrument que je me suis tiré de plusieurs mauvais pas : Car vous l'avez vû, dès qu'on entend la voix de la Verité, on se retourne au plus vite tout machinalement ;

ment; on est comme saisi d'une grande peur; on s'enfuit, & on me laisse seul. Le bruit de ma trompette les rend muets; & il suffit qu'ils entendent le son de la Verité pour courir de toutes leurs forces. Si on dit à un homme de fortune, qu'il devroit être plus humble, & se souvenir de ce qu'étoit son grand pere, on lui donne une rude mortification. Dites-vous à un grand Seigneur qu'il y va de son honneur de n'être point vicieux; il vous tourne le visage. Si on s'avise de dire à une femme que le fard lui gâte la peau, elle en est piquée au vif, & c'est une offense qu'elle ne pardonne jamais. Si vous conseillez à un riche de faire l'aumône, si vous lui reprochez sa dureté, il vous fuit comme la peste. Parlez à un homme de guerre, parlez lui d'une Providence qui gouverne tout avec une souveraine équité, & par consequent qu'il sera puni de ses injustices & de ses violences: Dites à un Avocat qu'il ne doit point entreprendre de cause injuste pour de l'argent. Avertissez les maris de n'être pas toujours dupes: reprochez aux Medecins qu'ils se damnent en tuant les autres; un Juge qu'il s'en-

tend

tend avec des Judas ; à une jeune fille qu'elle accepte des presens , à une femme mariée , qu'elle n'est pas assez retenue ; à une jeune personne qu'elle n'est pas assez modeste ; tous ces gens-là vous regarderont de mauvais oeil , & vous tourneront de dos. C'est par tout qu'on deteste le son de la Verité. Les parens ne veulent point vous conoitre ; vos amis vous abandonnent ; les grands Seigneurs vous méprisent ; & tout le monde aime mieux vous laisser là que de vous entendre parler verité. Nos deux Pelerins aiant ainsi achevé la route de l'âge viril , prirent leur chemin vers les Alpes : le sommet de ces montagnes étoit couvert de neige , symbole de la vieillesse , la neige est de sa jurisdiction.

F I N.

T A-



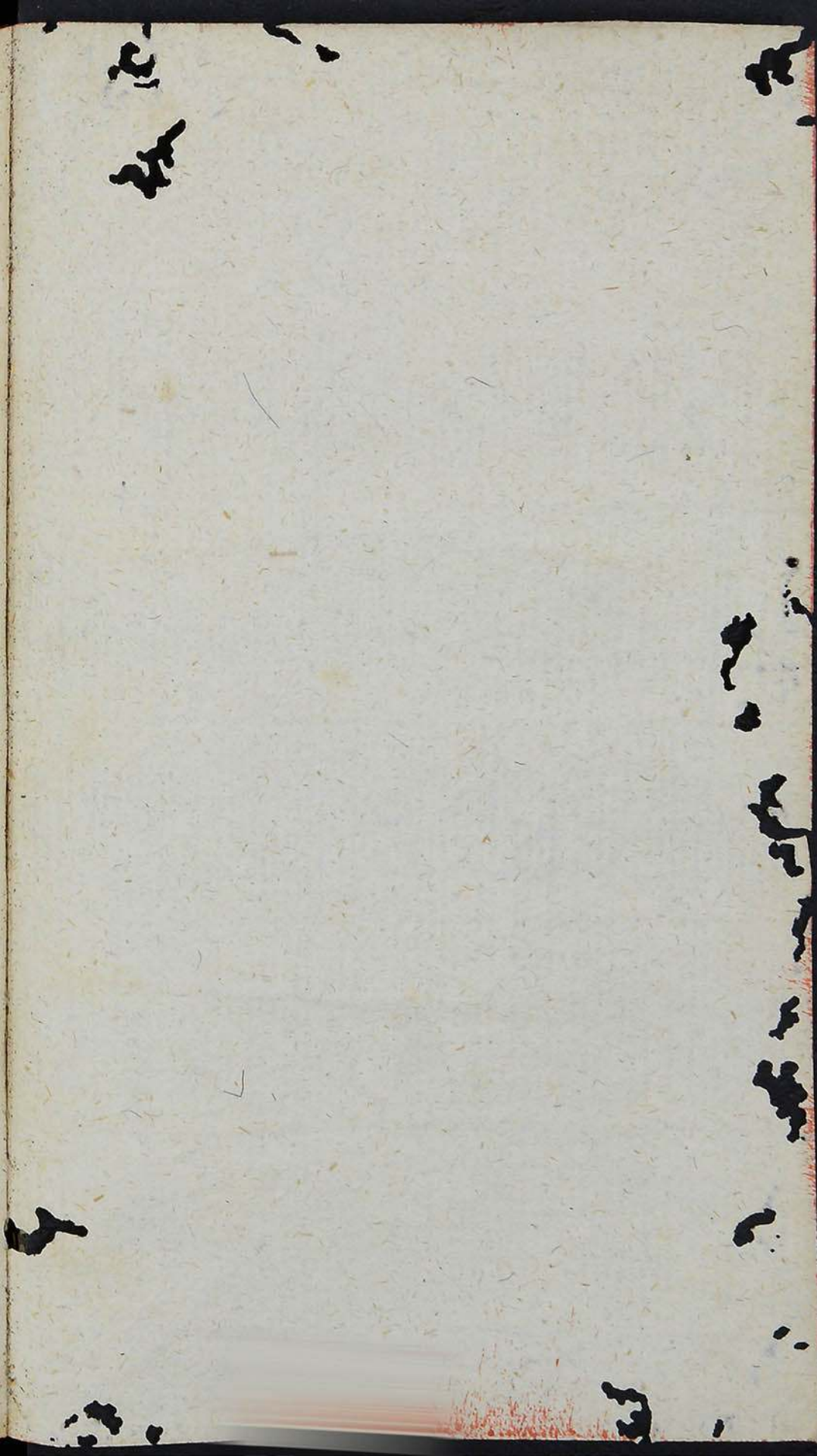
TABLE

DES CHAPITRES

contenus en ce Livre.

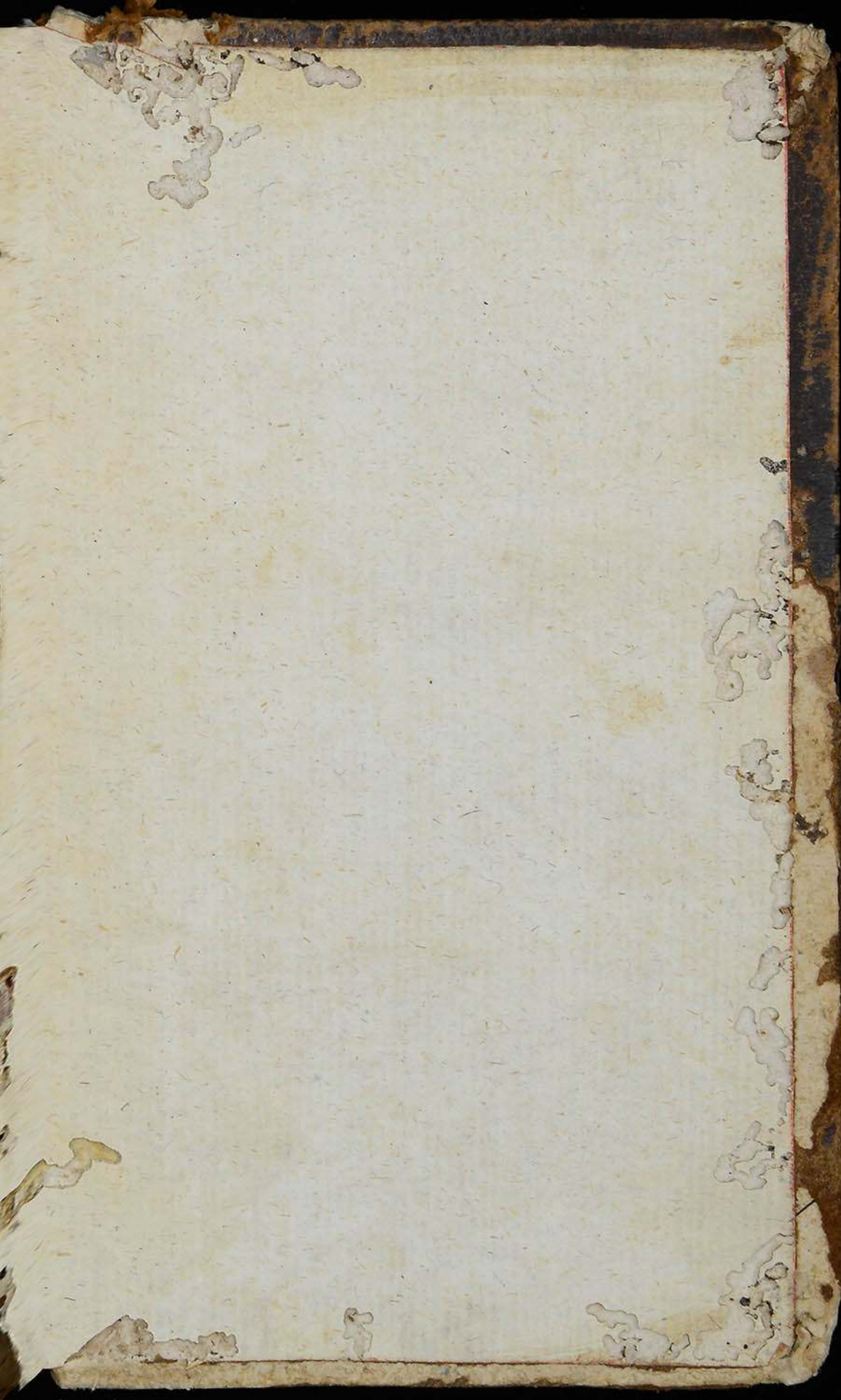
Chap. I.	L <i>A judicieuse Philosophie des Courtisans, qui doit les guider dans l'automne de leur âge.</i>	Pag. 1
Chap. II.	<i>Les Prodiges de Salastane.</i>	39
Chap. III.	<i>La Maison enchantée.</i>	67
Chap. IV.	<i>Le Cabinet de l'homme savant.</i>	101
Chap. V.	<i>La Place du Populaire.</i>	134
Chap. VI.	<i>L'apologie de la Fortune.</i>	161
Chap. VII.	<i>L'Hermitage d'Hipocrinde.</i>	194
Chap. VIII.	<i>L'Arsenal de la Valeur.</i>	220
Chap. IX.	<i>Le Theatre des Monstres.</i>	248
Chap. X.	<i>Virtelia enchantée.</i>	269
Chap. XI.	<i>La malice de Momus dans la Ville d'Honorio.</i>	294
Chap. XII.	<i>Le Trône de l'Empire universel.</i>	318
Chap. XIII.	<i>Tout le Monde en Cage.</i>	339

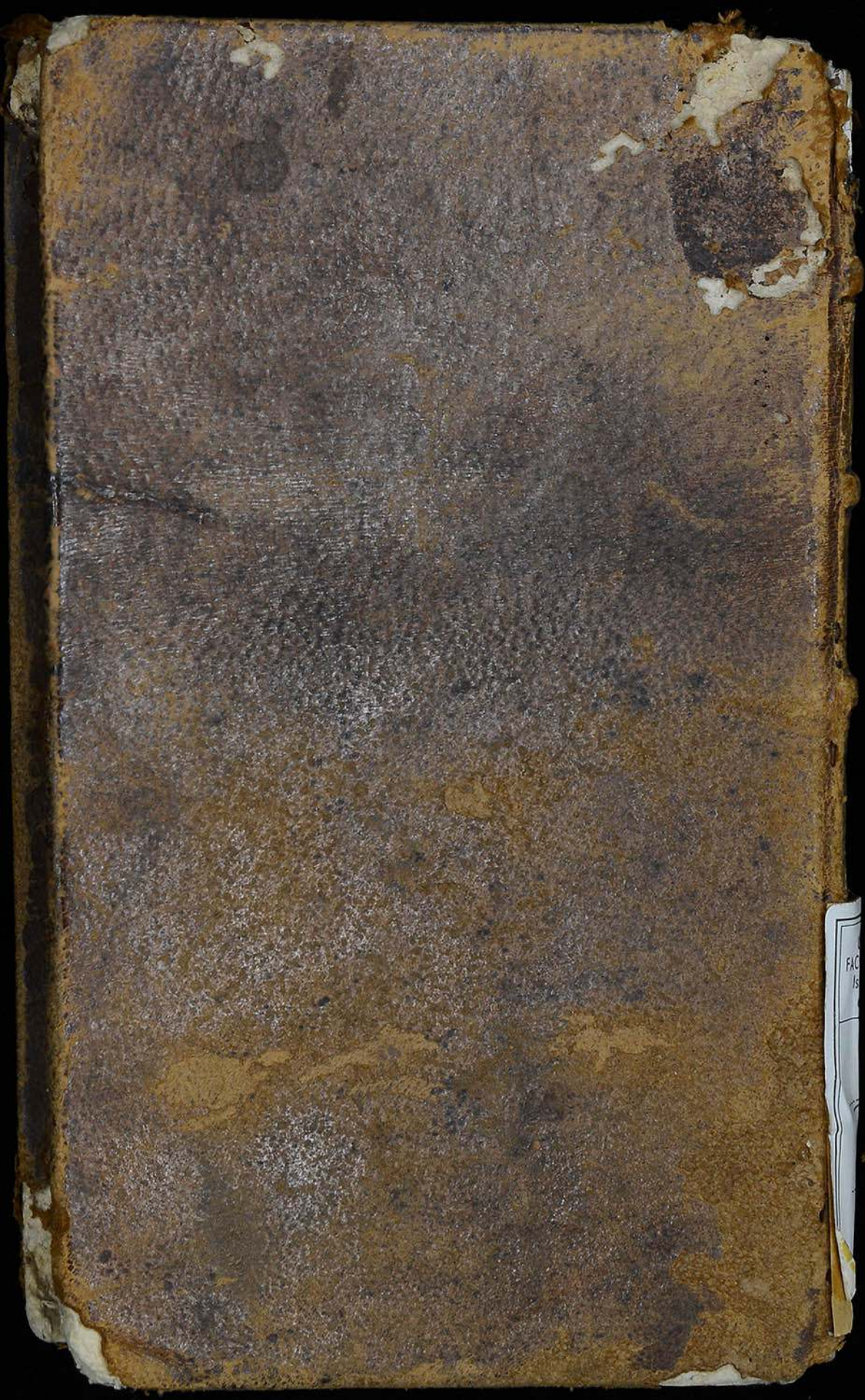
Fin de la Table des Chapitres.





9923





CRACIAN
J. L.
MILKON

COM. II



UNIVERSITÀ DI PADOVA
FACOLTÀ DI GIURISPRUDENZA
Se. di Filosofia del Diritto
e di Diritto Comparato

III

Q

142

entiere depuis les pieds jusqu'à la tête.
Celui qui racontoit cette histoire à nos
Pelerins, qui venoient de fortir de la



quiets qu'on pourroit bien les apeller
les Lutins de l'Europe. Leur merite de
guerre consiste à aller comme un éclair

